P799

LA RÉSURRECTION
DE
ROCAMBOLE

PAR

PONSON DU TERRAIL

II

SAINT-LAZARE

CINQUIÈME ÉDITION

125371
3/12/12

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1870

Tous droits réservés.

PQ
2383
P2R4
t. 2

LA RÉSURRECTION
DE
ROCAMBOLE

PREMIÈRE PARTIE

ANTOINETTE

(Suite.)

XXXV

Comment se faisait-il que M. Agénor de Morlux, que nous avons laissé à six heures du soir quittant Antoinette sur le seuil de sa porte et lui disant : A demain ! était parti deux heures après pour la Bretagne ?

C'est ce que nous allons expliquer.

Le vicomte Karle de Morlux avait admirablement dressé ses batteries, de concert avec maître Timoléon, et il n'était pas homme à compromettre la partie qu'il jouait par une négligence quelconque.

Or, en faisant disparaître Antoinette, il eût été de la dernière imprudence de laisser Agénor à Paris, attendu que les personnes qui s'inquièteraient de cette disparition ne manqueraient pas de courir chez lui.

Agénor avait l'habitude de monter chaque jour chez lui vers six heures, soit pour s'habiller quand il ne dînait pas à son club, soit pour prendre ses lettres.

Il avait donc fait ce jour-là comme de coutume et il était allé tout droit à la rue de Suresnes en quittant Antoinette.

A la porte de sa maison, il fut assez étonné de voir le phaéton à deux chevaux de son oncle Karle.

Un des deux grooms lui dit :

— M. le vicomte attend M. le baron chez lui.

Agénor eut un battement de cœur ; il monta lestement l'escalier et atteignit l'entresol.

C'était là qu'était son appartement de garçon.

M. le vicomte Karle de Morlux attendait son neveu au coin du feu, dans le fumoir, un *puros* aux lèvres, comme s'il n'avait eu que trente ans.

— Eh bien ! jeune amoureux, lui dit-il en le voyant entrer, tu ne t'attendais pas à me trouver ici ?

— Non, mon oncle.

— Et tu ne sais pas ce que j'y viens faire ?

— Non, mon oncle.

— Je viens te parler de ton mariage.

Agénor rougit :

— Mon père vous a donc tout dit ?

— Oui, répondit Karle, et je suis ravi.

— De mon mariage ?

— De l'intention que tu as de te marier, du moins. Quand tu seras dans ton ménage, ton père et moi serons tranquilles et ne craindrons plus que tu n'épouses quelque demoiselle scandaleuse qui te déshonorerait.

— Ah ! mon oncle, dit l'amoureux Agénor, si vous saviez comme elle est jolie

— Tant mieux !

— Et spirituelle...

— Tant mieux encore !

— Ainsi, vous m'approuvez ?

— De point en point. Ne te l'ai-je pas déjà prouvé ?

— Comment cela ? fit Agénor, en ouvrant de grands yeux.

— Tu as pourtant vu ton père dans la journée ?

— Sans doute.

— Et il a dû te dire que je m'étais occupé du protégé de ton Antoinette... de Milon.

— Ah ! c'est juste, pardonnez-moi, mon bon oncle, car je perds un peu la tête... Mais... du reste... je crois qu'on vous a mal renseigné.

— Hein ? fit M. de Morlux en tressaillant.

— Oui, mon bon oncle... Je crois que vous n'aurez pas besoin de demander la grâce de Milon..

— Plaît-il ?

— Figurez-vous, poursuivit Agénor avec volubité, que j'ai vu ce soir mademoiselle Antoinette... Oh ! par hasard... je l'ai rencontrée... et tandis que nous causions, elle a jeté un cri en me montrant un homme dans une voiture...

C'était Milon !

M. Karle de Morlux fit un bond sur son siége ; mais Agénor n'y prit pas garde et continua.

— Mademoiselle Antoinette et moi nous sommes montés dans mon coupé, et nous avons suivi cette voiture ; mais impossible de la rattraper, et nous avons fini par la perdre de vue.

M. Karle de Morlux respira.

Tandis que son neveu parlait, il avait cru un moment tout perdu. Milon à Paris, retrouvant Antoinette et présenté à son neveu, c'était l'anéantissement complet de tous ses plans, surtout si on songeait que Milon avait derrière lui un homme dont Timoléon avait parlé et qui répondait au nom de Rocambole.

— Mais, reprit Agénor, tandis que M. de Morlux, un moment agité, retrouvait son impassibilité ordinaire, nous le retrouverons, soyez tranquille. Paris n'est pas si grand pour un Parisien comme moi.

— Ce que tu me dis là est bien extraordinaire, dit Karle avec calme en regardant son neveu.

— Pourquoi cela, mon oncle ?

— Pour deux motifs. Si la personne que vous avez vue est réellement ce Milon, comment est-elle à Paris ?

— Peut-être s'est-il évadé.

— Mais alors comment n'en sait-on rien à la direction des prisons ?

Cet argument déconcerta un peu Agénor.

— Ton Antoinette, dit M. Karle de Morlux, aura été abusée par quelqu'une de ces ressemblances qui sont véritablement étonnantes.

— Vous avez peut-être raison, mon oncle.

— Après ça, poursuivit M. de Morlux, c'est une chose dont tu pourras t'assurer à ton retour.

— A mon retour ? que voulez-vous dire, mon oncle ?

— Le vicomte se mit à rire.

— Tu ne supposes pas, dit-il, que je suis venu ici pour te complimenter sur ton projet de mariage...

— Mais, mon oncle...

— Je suis venu te parler d'affaires, et d'affaires très-importantes.

Agénor fronça le sourcil.

M. de Morlux tira sa montre et dit:

— Tu pars pour Rennes à huit heures quarante-cinq minutes.

— Vous êtes fou, mon oncle !

— Tu y seras demain, continua froidement M. de Morlux, tu y passeras la soirée, et la matinée du lendemain auprès de ta grand'mère maternelle, qui a absolument besoin de te voir, et tu reviendras après-demain. Ton Antoinette n'en mourra pas pour avoir passé soixante heures sans te voir.

— Mais enfin, mon oncle, dit Agénor, ce voyage précipité me semble insensé.

— C'est possible, mais il est raisonnable. Ta grand'-mère est malade, très-malade ; elle a écrit à ton père qu'elle voulait te voir. Il y va pour toi d'un héritage... Ne fais pas l'enfant.

— Enfin, mon oncle, il me semble que je puis bien remettre ce voyage.

— Pas de vingt-quatre heures. Crois-moi, je ne veux pas t'en dire davantage. Va voir ta grand'mère, reviens, et dans quinze jours tu épouseras Antoinette. Cela te va-t-il ?

— Mais... mon oncle... il faut au moins que j'écrive à mon père.

— Ton père est prévenu. Maintenant, acheva Karle de Morlux, quand tu seras à Rennes, tu verras que ton père et moi avions raison. Ta grand'mère est à toute extrémité ; et comme elle a déjà ton

père en horreur, elle est femme à le déshériter.

— C'est bien, dit Agénor, je partirai ; mais au moins, me permettrez-vous d'écrire à Antoinette ?

— Oh ! tout ce que tu voudras...

Agénor se mit à son bureau et écrivit une longue lettre à la jeune fille, tandis que M. Karle de Morlux calculait que cette lettre n'arriverait pas avant le lendemain matin, si elle était mise à la poste.

Mais quand Agénor l'eut fermée, il sonna pour la remettre à son valet de chambre.

— Non, dit M. de Morlux, je m'en charge.

— Vous, mon oncle ?

— Je la porterai moi-même demain matin. Ce me sera un bon prétexte pour voir ta future.

— Ah ! mon oncle, dit Agénor, que vous êtes bon !

Et il fit une toilette de voyage tandis que son valet de chambre préparait ses malles.

Une heures après, le concierge de la maison montait dans une voiture et conduisit les malles au chemin de fer, tandis que M. Karle de Morlux offrait une place à son neveu dans son phaéton.

Agénor n'avait pas dîné.

M. Karle de Morlux le conduisit au buffet de la gare, lui fit avaler un verre de bordeaux et une aile de poulet, et ne se montra satisfait et tranquille que lorsqu'il eut mis son beau neveu en voiture.

La locomotive siffla, le train partit.

Alors M. de Morlux remonta dans son phaéton et rentra chez lui, rue de la Pépinière, où l'attendait depuis plus d'une heure maître Timoléon.

L'ancien espion avait, comme tous les gens de son métier, la faculté de se grimer et de se déguiser à se rendre méconnaissable.

— Il s'était présenté chez M. de Morlux vêtu en parfait gentleman anglais, et s'était annoncé comme un lord revenant des Indes occidentales et un ami intime du vicomte.

— Et bien ? demanda M. de Morlux en le trouvant installé dans le salon d'attente.

Tiomolén tira sa montre, qui marquait neuf heures et demie.

— Ce doit être fait, dit-il ; mais si vous voulez, nous allons nous en assurer.

M. de Morlux et le mystérieux agent d'affaires sortirent à pied, comme pour faire un tour de boulevard, et remontèrent la rue de la Pépinière jusqu'à la rue d'Anjou-Saint-Honoré, qu'ils suivirent dans tout son parcours.

Le coupé n'était plus devant le n° 19.

— L'oiseau est parti, dit Timoléon, et il sera bientôt en cage.

Tous deux se dirigèrent alors vers les Champs-Elysées et Timoléon dit encore :

— Cela vous fera peut-être coucher un peu tard,

mais je veux que vous soyez certain qu'on ne vous vole pas votre argent.

Et il conduisit Karle de Morlux à Chaillot, dans la rue où était le commissariat de police.

XXXVI

Tandis qu'Agénor partait pour la Bretagne, tandis que les voleurs soudoyés par Timoléon parvenaient à faire passer Antoinette pour leur complice et étaient dirigés avec elle sur le dépôt de la préfecture de police, le major Avatar, c'est-à-dire Rocambole et Milon avaient trouvé la cassette aux millions, pris connaissance du manuscrit laissé par la baronne Miller, et quittaient au petit jour la maison de la rue de Grenelle au Gros-Caillou, pour s'en aller à la recherche des orphelines.

Milon, si ses souvenirs ne le trompaient pas, croyait fermement que le pensionnat où sa malheureuse maîtresse avait conduit ses deux filles, devait être situé à Auteuil.

Mais il ne se rappelait ni le nom de la rue, ni celui de la maîtresse de pension, ni enfin l'enseigne du pensionnat.

— Tout cela est bien vague, dit Rocambole. Mais enfin. allons toujours!

Ils prirent une voiture de place sur le quai et se firent conduire à Auteuil.

Au moment où ils entraient dans la rue La Fontaine, Milon, qui s'était placé sur le siége, à côté du cocher, fit arrêter brusquement.

— Je crois que je me souviens, dit-il.

— Ah! dit Rocambole qui sortit du fiacre.

— Oui, reprit Milon; laissez-moi marcher. Je me souviens que nous montâmes jusqu'à une place où il y a une fontaine, puis nous prîmes à gauche, puis encore à gauche...

— Allons ! dit Rocambole.

Le fiacre les suivit et ils montèrent la rue La Fontaine jusqu'à la place.

Là, Milon hésita encore un peu.

— Il me semble, dit-il, que c'était tout auprès d'une église.

Et il prit la rue Boileau.

— Poussons jusqu'à l'église, dit Rocambole.

Mais depuis dix ans, Auteuil s'était transformé et tout autour de l'église, qu'ils trouvèrent sans peine, s'élevaient des constructions neuves.

— Il faut prendre à droite maintenant, dit Milon.

Et il fit quelques pas encore et ne s'arrêta que dans la petite rue du Buis.

— Je me souviens d'une grille et d'un grand jardin qu'on traversait, dit-il encore.

Pourtant je ne vois ici ni grilles ni jardins, et je jurerais néanmoins que c'était ici.

A l'entrée de la rue du Buis, un épicier achevait d'ouvrir sa boutique.

C'était un vieux bonhomme chauve et d'apparence presque soufreteuse :

— Voilà un homme, pensa Rocambole, qui ne doit pas faire fortune ici.

Et il s'approcha de lui et le salua.

L'épicier était en même temps marchand de tabac, comme l'indiquait la carotte rouge qui pendait au-dessus de sa devanture.

Rocambole demanda des londrès.

L'épicier salua et alla chercher deux boîtes toutes pleines qu'il posa sur le comptoir.

— Je n'en vends pas souvent, dit-il avec un soupir. Le quartier n'est pas bon. On y fume la pipe et le petit bordeaux. Quant au cigare de cinq sous, vous êtes le premier qui m'en demandez depuis longtemps.

— Les affaires ne vont donc pas ? demanda Rocambole.

— Elles vont mal. On a bien de la peine à joindre les deux bouts à la fin de l'année, geignit le pauvre épicier.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes établi ici?

— Dix-sept ans depuis Noël dernier, mon cher monsieur. Mais le quartier est désert.

— Ah! dit Rocambole, si vous êtes ici depuis dix-sept ans, vous devez connaître tout le monde?

— J'ai vu bâtir le bout de la rue.

— Est-ce qu'il n'y avait pas un pensionnat, par ici? demanda Milon.

— Oui, répondit l'épicier, le pensionnat de madame Raynaud.

— Bonté divine! s'écria Milon, c'est bien cela. Je me rappelle le nom à présent.

— Mais, reprit l'épicier, il a été démoli, le pensionnat, et le jardin morcelé, et on a bâti dessus une maison à locataires que vous voyez là sur la gauche.

— Mais la dame... madame Raynaud... est-ce qu'elle ne tient pas toujours son pensionnat? demanda Milon dont la voix tremblait.

— Non, dit l'épicier. Elle a fait de mauvaises affaires... On a tout vendu chez elle...

— En sorte, dit Rocambole, qu'on ne sait pas ce qu'elle est devenue?

— Non, peut-être bien qu'elle est morte, mais personne, à Auteuil, n'en a entendu parler. Est-ce que vous la connaissiez?

— C'était ma sœur, dit Milon à tout hasard.

L'émotion que manifestait Milon était telle, que l'épicier le crut sur parole.

Milon continua :

— Voici près de dix ans que je suis parti pour l'étranger, et depuis, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle.

— Écoutez, dit l'épicier, il y a quelqu'un à Auteuil qui sait peut-être ce qu'elle est devenue. C'est M. Boisdureau.

— Qu'est-ce que ce M. Boisdureau? demanda Rocambole.

— C'est un huissier.

— Où demeure-t-il ?

— Tout à côté d'ici, dans la rue Molière.

— Merci bien, dit Rocambole qui bourra ses poches de cigares, paya et prit Milon par le bras.

La rue Molière n'est pas longue et le panonceau d'un huissier se voit de loin.

Rocambole aperçut celui de maître Boisdureau, du premier coup-d'œil.

Il était sur la droite, à la porte d'une petite maison à un seul étage, dont les murs étaient blancs, les volets verts, et qui vous avait un air honnête et patriarcal à faire croire qu'elle abritait un juge de paix.

Derrière, on devinait un jardin avec un bon vieil arbre au milieu et des treilles en espalier.

Sans le panonceau, jamais le passant n'aurait pu supposer que le papier timbré se noircissait derrière ces persiennes, pour se répandre à travers la ville en protêts, assignations, commandements, procès-verbaux de saisie et autres morceaux de même littérature.

Rocambole sonna.

Une jolie fille, un peu forte, un peu plantureuse, aux cheveux blonds, au parler alsacien, rieuse comme un matin de printemps, vint ouvrir.

— Ce n'est pas ici, pensa Rocambole. Nous nous sommes mépris au panonceau. Nous sommes chez un notaire.

Cependant Milon demanda :

— M. Boisdureau ?

— C'est ici, dit la grosse fille en riant ; est-ce que vous venez pour une assignation ?

— Il paraît que le métier tourne au comique, dit Rocambole à Milon.

Le vestibule était frais, coquet, garni d'un papier à trèfles.

Dans les angles, il y avait des jardinières. Les portes, qui ouvraient à droite et à gauche, étaient vernies de frais.

Sur celle de droite, on lisait le mot : *Etude.*

Avant que Rocambole eût eu le temps de répondre, l'Alsacienne ouvrit cette dernière et dit :

— Monsié, des monsié qui fiennent pour une saisie !

L'étude ressemblait au cabinet de travail d'un petit rentier.

Il n'y avait qu'un petit bureau au milieu et une toute petite table dans un coin.

Accoudé sur la petite table, un gamin de quinze ans, l'unique clerc de M. Boisdureau.

Derrière le bureau, M. Boisdureau lui-même.

M. Boisdureau avait une physionomie qui surprenait presque autant que sa maison.

C'était un petit homme tout rond, tout chauve, tout souriant, entre deux âges, le nez un peu rouge, mais l'œil vif et bien fendu, la lèvre lippue et sensuelle.

— Monsieur, vous venez sans doute pour affaires et hier encore je me serais mis à votre disposition mais aujourd'hui c'est bien différent : mon étude est fermée.

— Serait ce donc jour de fête? demanda Rocambole, qui était un peu brouillé avec le calendrier et le martyrologe.

— Non pas, non pas, dit le gros petit homme en tirant de son gousset une prise de tabac et se barbouillant le nez complaisamment. Je ne ferai pas d'affaires aujourd'hui, ni demain, ni jamais plus. Je suis artiste, voyez-vous, messieurs ; j'ai même eu

dans ma jeunesse un prix de violon au Conservatoire. C'était le bon temps... Mais vous savez, il faut vivre, il faut songer au lendemain... et dame, on cherche une profession sérieuse...

— Celle de violoniste? demanda Rocambole.

— Non, celle d'huissier. Je l'ai été vingt ans... j'ai fait une fortune honnête... l'*aurea médiocritas* du poète, vous savez?

— Mais vous n'êtes donc plus huissier? fit Milon.

— Non, monsieur! depuis hier soir. J'ai vendu, et j'attends mon successeur pour l'installer.

— Ah! c'est différent. Mais comme nous ne venons pas pour affaires...

— Pourquoi donc venez-vous? demanda l'ex-huissier.

Et il regarda ses deux visiteurs avec un étonnement mélangé de défiance.

Rocambole prit la chaise qui lui était offerte :

— Nous venons payer une dette, dit-il.

— Ah! très-bien, dit l'ex-huissier, dont la nature reprit aussitôt le dessus.

XXXVII

Monsieur, dit Rocambole en regardant l'huissier entre les deux yeux, vous avez poursuivi une femme qui nous intéresse vivement, monsieur et moi.

— C'est fort possible, répondit M. Boisdureau d'un air aimable, j'ai poursuivi beaucoup de femmes en ma vie, des femmes légères surtout.

Et il eut un sourire agréable et malicieux.

— Je saisissais les perroquets et les chiens de la Havane, continua-t-il d'un ton facétieux : c'était le meilleur moyen de me faire payer. Telle femme qui demeurait impassible quand on parlait de vendre son mobilier, ses dentelles ou ses chevaux, jetait les hauts cris et pâlissait si je mettais sur mon procès-verbal de saisie une perruche parlant très-bien et prononçant distinctement le nom d'Albert ou de Théodore, ou un joli bichon au poil frisé répondant au nom de Tom.

Le lendemain, un tout jeune homme venait payer.

— Mais ce n'est point d'une femme de ce genre qu'il s'agit, dit Rocambole.

— Vraiment? Alors il est à peu près certain que je ne m'en souviens pas, reprit le galant huissier. Les femmes ordinaires n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire.

— Pas même, dit Milon, une pauvre maîtresse de pension...

— J'en ai poursuivi dix au moins.

— Celle dont nous venons acquitter la dette...

Et Rocambole appuya sur ces derniers mots.

— Je n'en connais qu'une qui me doive encore

de l'argent. Oh! une misère... deux ou trois cents francs... J'avais accordé du temps... C'était une jolie jeune fille qui venait tous les mois apporter un petit-à-compte... Ma foi! j'ai fini par donner quittance... je devenais amoureux de la jeune fille... et madame Boisdureau, qui vivait encore — car aujourd'hui, je dois vous dire que j'ai mon bâton de maréchal — madame Boisdureau, dis-je, me faisait des scènes chaque fois que mademoiselle Antoinette venait.

— Antoinette! exclama Milon.

— Vous la connaissez? dit l'huissier.

— Antoinette!... elle se nommait Antoinette... répéta le pauvre colosse avec une émotion intraduisible. Et la maîtresse de pension, comment se nommait-elle?

— Attendez... je vais vous le dire.

— Et l'huissier se leva, ouvrit les cartons d'un casier en acajou et finit par en retirer un dossier qu'il ouvrit et compulsa lestement.

— La dame dont je parle, dit-il, se nommait madame Raynaud.

— Oui, c'est bien cela, dit Milon. Elle n'est pas morte, au moins?

— Elle ne l'était pas il y a deux ans, toujours... Et l'huissier ressembla ses souvenirs...

— Oui, dit-il, c'est bien cela. C'est au mois de

décembre de l'autre année que, fatigué par les récriminations de madame Boisdureau, j'ai donné quittance à mademoiselle Antoinette.

— Sainte femme du bon Dieu ! murmura Milon qui pleurait, elle a gardé les deux orphelines !

— Alors, fit Rocambole, vous savez où elle demeure maintenant?

— Madame Raynaud?

— Oui.

L'huissier eut un agréable sourire.

— Je sais du moins, dit-il, où elle demeurait il y a deux ans.

Et il continua à compulser le dossier.

— Alors, dit Milon, vous allez nous le dire...

Mais sans doute l'huissier comptait sur cette demande, car il regarda Milon et lui dit avec calme :

— Cela dépend.

— Ah! dit Rocambole qui comprenait.

— Voyez-vous, reprit M. Boisdureau, je suis un malin, moi, et j'ai vu des créanciers qui pleuraient et demandaient l'adresse de leur débiteur, en disant que c'était leur frère. Tout cela pour loger le malheureux à Clichy. Je ne m'intéresse pas beaucoup à cette vieille dame, mais je m'intéresse un peu à mademoiselle Antoinette.

— C'est ma nièce, dit Milon.

L'huissier parut n'avoir pas entendu ; il prit une

plume et se livra à une longue et laborieuse addition.

— Hé ! hé ! dit-il, j'ai été coulant... avec la petite demoiselle. Il y a un reliquat de trois cent quarante-sept francs.

Un sourire effleura les lèvres de Rocambole.

— Cependant, dit-il, vous avez donné quittance ?

— Oui, mais je ne suis pas obligé de donner l'adresse de ces dames.

— A moins, dit Rocambole, qu'on ne vous paie les trois cent quarante-sept francs.

— Il n'est rien de tel que les gens d'esprit pour comprendre à demi-mot, dit l'huissier en saluant. Excusez-moi, mais c'est une garantie morale.

— Pourquoi morale? fit Rocambole avec un sourire, tandis que le pauvre Milon était au supplice.

— Vous allez comprendre, dit M. Boisdureau, ou vous êtes des créanciers qui voulez troubler le repos de ces pauvres dames...

Milon fit un geste de dénégation.

— Où vous avez un intérêt de cœur à les retrouver.

— Après? fit Rocambole.

— Dans le premier cas, poursuivit Boisdureau, s'adressant à Milon, vous ne me paieriez point trois cent quarante-sept francs?

— C'est assez probable.

— Dans le second, vous les payerez avec joie.

— Vous êtes très-fort, dit Rocambole, et la compagnie des huissiers fait en votre personne, monsieur Boisdureau, une perte considérable.

M. Boisdureau salua.

Rocambole tira son portefeuille, y prit quatre cents francs en billets de banque et les posa sur le bureau de l'ex-huissier.

— Vrai? dit celui-ci s'adressant à Milon, mon Antoinette est votre nièce?

— Oui, dit Rocambole qui prit le mensonge pour lui, et monsieur est le dernier oncle d'Amérique.

— Plaît-il? fit l'huissier ébahi.

— Il apporte à sa nièce un million de dot.

M. Boisdureau fit un soubresaut sur son siége :

— Elle est bien jolie! dit-il avec un soupir.

— Mais on ne lui donnera pour mari qu'un homme raisonnable, dit Rocambole, qui prit un malin plaisir à jeter une espérance folle dans le cœur de l'huissier.

M. Boisdureau se sentit pâlir et trembler.

— L'adresse, fit Milon anxieux, l'adresse?

— Ces dames, dit l'ancien officier ministériel, demeuraient, il y a deux ans, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 19.

Milon se leva précipitamment :

M. Boisdureau ouvrit son bureau et fouilla dans toutes ses poches pour y trouver 53 fr.

— C'est inutile, dit Rocambole qui s'amusait beaucoup de ce grotesque personnage, nous nous reverrons...

A ces mots, M. Boisdureau fut transporté au septième ciel, et se vit l'heureux époux de la belle demoiselle Antoinette.

Milon n'avait pas pris le temps de saluer : il était déjà dans le fiacre qui stationnait à la porte.

Rocambole le suivit, reconduit par M. Boisdureau ravi.

— Rue d'Anjou, dix-neuf! cria Milon au cocher, et cinq francs de pourboire, si tu brûles le pavé.

Le fiacre partit comme un éclair.

Vingt minutes après, il arrivait rue d'Anjou.

Milon s'élança sous la porte cochère et se trouva face à face avec le père Philippe.

— Madame Raynaud? lui dit-il.

— C'est ici, répondit le concierge.

— Où? à quel étage?

— Un instant, dit le père Philippe, qui paraissait tout bouleversé; ce n'est pas le moment de monter chez madame Raynaud... elle est encore au lit... A moins que...

Il hésita.

— Il faut absolument que je la voie! dit Milon.

— Apportez-vous des nouvelles de mademoiselle? demanda le concierge.

— Hein? plaît-il? fit Milon, qui recula d'un pas.

— Oui, dit le concierge, de Mademoiselle Antoinette, qui est sortie hier soir... qui n'est pas rentrée... et qu'on cherche partout!...

Milon poussa un cri.

— Antoinette! dit-il, partie!... Où est-elle?

— Mais monsieur, dit le père Philippe, qui, ayant épousé sa femme longtemps après la condamnation de Milon, ne le connaissait pas, si nous le savions... je ne vous ne le demanderais pas... madame Raynaud a attendu toute la nuit... mademoiselle n'est pas rentrée... madame Raynaud est comme une folle... et ma femme aussi... et moi je perds la tête...

Milon s'était pris la tête à deux mains et pirouettait sur lui-même comme s'il eût été frappé de la foudre.

— Ma femme vient de courir chez M. le baron, qui avait écrit, paraît-il, à mademoiselle Antoinette hier soir, et qui lui a envoyé sa voiture.

— Quel baron? fit Rocambole en s'avançant.

— Le père de M. Agénor.

— Qu'est-ce que M. Agénor?

— Un jeune homme très-riche qui est amoureux de mademoiselle Antoinette.

— Et son père est baron?

— Oui... le baron de Morlux.

Milon jeta un cri; mais Rocambole lui serra le bras à le briser.

Tais-toi! dit-il.

En même temps, une femme franchit le seuil de la porte cochère et entra en disant d'une voix brisée :

— Elle n'y est pas!

Milon se retourna et jeta un nouveau cri :

— Ma cousine!

— Milon! exclama la pauvre mère Philippe, qui chancela d'émotion et faillit tomber à la renverse.

Rocambole, qui était l'homme des heures critiques, la prit dans ses bras et la porta dans la loge, car les locataires de la maison commençaient à se mettre aux fenêtres.

XXXVIII

La mère Philippe avait éprouvé un tel saisissement en revoyant Milon, qu'elle avait presque perdu connaissance.

Son mari, qui n'avait jamais vu Milon, ne comprenait rien à ces deux mots de *cousin* et de *cousine* qu'ils avaient échangés.

Mais Rocambole lui dit :

— Ne vous occupez pas de nous, mon brave homme, mais de mademoiselle Antoinette.

Et il ferma la porte de la loge.

Au nom d'Antoinette, la mère Philippe retrouva un peu de sa présence d'esprit.

Rocambole lui prit la main :

— Voyons, ma chère dame, dit-il, Milon vous expliquera plus tard comment il est revenu. Pour le moment, il ne s'agit ni de lui ni de vous; nous sommes venus ici pour voir madame Raynaud et les deux jeunes filles qu'elle a avec elle.

— Elle n'en avait qu'une, l'autre est en Russie, dit la mère Philippe. C'est mademoiselle Antoinette qui est restée...

— Oui. Eh bien! où est-elle? Calmez-vous et tâchez de me répondre clairement.

— Voici la chose, dit la mère Philippe. Mademoiselle Antoinette a tourné la tête à un jeune homme, M. Agénor de Morlux.

Milon poussa un cri.

— Mais tais-toi donc! fit Rocambole. Eh bien! le jeune homme?

— Il veut épouser mademoiselle Antoinette.

— Bon! Après?

— Hier, il l'a reconduite jusqu'à la porte. Puis une heure après on a apporté une lettre.

— De M. Agénor?

— Non, de M. le baron de Morlux, son père.

— Qui demeure ?...

— Rue de l'Université. J'en reviens.

— C'est bien cela, murmura Rocambole impassible. Et que disait le baron dans cette lettre ?

— Qu'il voulait voir mademoiselle Antoinette et qu'il lui enverrait sa voiture à neuf heures.

— Ce qu'il a fait...

— Mais, non, monsieur. Je viens de chez le baron ; il n'a pas écrit de lettre, sa voiture n'est pas sortie, et il pense que c'est son fils qui a enlevé mademoiselle Antoinette.

— Où demeure le fils ? s'écria Milon.

— A côté. J'en reviens. Mais il n'y est pas... Il est parti hier soir à neuf heures.

— Le misérable ! hurla Milon en serrant les poings.

— Mais tais-toi donc ! répéta Rocambole.

Puis il dit à la mère Philippe.

— Il faut que mademoiselle Antoinette se retrouve, et pour cela, il ne faut pas crier... Entendez-vous ?

Les deux concierges subissaient déjà le mystérieux ascendant que Rocambole ne tardait pas à exercer sur tout ce qui l'entourait.

La mère Philippe avait cessé de se lamenter.

— Rocambole reprit :

— Est-ce que tous les gens de la maison savent déjà que mademoiselle Antoinette a disparu ?

— Oh! non, monsieur, personne ne le sait.

— Il faut qu'on l'ignore.

— Je pensais à aller chez le commissaire de police, dit naïvement le père Philippe.

— Non, dit Rocambole, il ne faut pas y aller

Milon regardait le maître avec une douloureuse stupeur.

— Sais-tu l'allemand ? lui demanda celui-ci.

— Oui, dit Milon.

— Et vous ? fit Rocambole en regardant les concierges.

Philippe et sa femme firent un geste négatif.

— Alors, reprit Rocambole en allemand, écoute-moi bien surtout.

— Parlez, maître.

— Mon ami, continua Rocambole, nous sommes arrivés, non pas douze heures, mais huit jours trop tard. La jeune fille qui vient de disparaître est aux mains de ses ennemis ; il faut l'en arracher.

— Oui, dit Milon, mais comment.

— D'abord, il faut savoir ce qu'elle est devenue.

— C'est pour cela, murmura Milon, que le mari de ma cousine pensait à aller voir le commissaire de police.

Rocambole haussa légèrement les épaules :

— Tu oublies toujours, dit-il, que la police et nous, nous sommes brouillés.

— C'est juste.

— Donc ce n'est pas à elle qu'il faut s'adresser...

— Mais alors, il faut aller chez ce M. de Morlux.

— Pas encore ; il faut d'abord savoir si le fils est complice du père.

— Pardi ! s'écria Milon, c'est tout simple.

— Mais non... ce n'est même pas mon opinion. Allons rue de Suresnes.

— Vous allez savoir si M. Agénor est réellement parti? fit la mère Philippe qui, tout en ne comprenant rien à la conversation de Milon et de Rocambole, avait entendu le mot Suresnes.

— Oui, dit Milon.

La mère Philippe reprit :

— On ne m'ôtera pas de l'idée, fit-elle, que c'est un mauvais coup monté en dehors de M. Agénor. C'est un trop bon jeune homme... et puis il avait pour mademoiselle Antoinette trop de respect.

Vous croyez qu'il l'aime réellement? demanda Rocambole.

— Il en est fou.

— Et qu'a dit son père quand vous lui avez porté la lettre signée de son nom?

— Il a dit que cette lettre était fausse, que c'était bien certainement son fils qui était un franc mau-

vais sujet et qui avait voulu abuser de la naïveté de mademoiselle Antoinette. Mais moi, je ne crois pas ça, ajouta la mère Philippe.

— Ni moi non plus, dit Rocambole.

— Que faire? que faire? murmurait Milon qu roulait de gros yeux pleins de larmes.

— Je ne sais pas encore, répondit le maître; mais je le saurai dans une heure. Viens avec moi.

— Nous ne montons donc pas chez madame Raynaud?

— A quoi bon?

Et Rocambole dit à la mère Philippe :

— Vous pensez bien que Milon aime les enfants de sa maîtresse.

— Oh! pour ça, c'est vrai, dit la mère Philippe.

— Or, je suis son ami, moi, et je ferai tout ce qu'il faudra pour retrouver mademoiselle Antoinette.

La mère Philippe regarda Rocambole.

— Je ne vous connais pas, dit-elle, mais c'est égal, j'ai confiance en vous.

— Alors, répondit Rocambole, il faut m'obéir.

— Parlez!

— Quand nous serons partis, vous monterez chez madame Raynaud, et vous lui direz que rien de fâcheux n'est arrivé à mademoiselle Antoinette, que

c'est M. de Morlux qui vous l'a dit et qu'elle ne tardera pas à revenir.

— Mais monsieur...

— Il faut que cela soit ainsi, dit Rocambole, et maintenant vous allez cesser de vous désoler.

— Mais vous la retrouverez donc ?

— Certainement.

— Aujourd'hui ?

— Je ne sais pas... mais on la retrouvera... soyez tranquille.

Et Rocambole emmena Milon.

— Où allons-nous ? demanda celui-ci.

— Rue Serpente, chez le docteur Vincent.

Il remontèrent en voiture, et une demi-heure après, ils arrivaient dans cette maison dont la mère de Noël dit Cocorico était concierge.

Mais ce ne fut point tout d'abord chez le docteur Vincent que monta Rocambole.

Il grimpa jusqu'à ce cinquième étage où, l'avant-veille, il avait changé de costume, et là il fit nouvelle toilette.

Quelques minutes après, le docteur Vincent vit arriver chez lui un monsieur qui portait un tablier à poches et ressemblait à s'y méprendre à un garçon d'amphithéâtre.

D'abord il ne le reconnut pas.

Mais Rocambole lui dit en souriant :

— Vous ne remettez donc pas vos amis de la villa Saïd?

Le docteur tressaillit.

— Bien, dit Rocambole, je vois que vous me reconnaissez maintenant. Je vous avais promis ma visite.

— Vous avez besoin de moi? demanda le docteur.

— Oui, dit Rocambole et s'asseyant auprès de la chaise devant laquelle était le docteur. Prenez une plume et écrivez.

— A qui?

— Au baron Philippe de Morlux. La campagne est commencée; il s'agit de la mener à bien.

— Que dois-je donc lui écrire?

— Ceci.

Et Rocambole dicta, tandis que le docteur écrivait docilement :

« Monsieur le baron,

« J'espère que le souvenir de nos relations de jeunesse vous permettra de me rendre un signalé service.

« Enveloppé dans un sinistre pécuniaire, j'ai besoin de vingt mille francs, et cela avant ce soir. »

— Mais, dit le docteur en s'arrêtant, c'est un chantage, cela?

— Non, dit Rocambole, c'est un moyen pour moi

de pénétrer chez le baron, car je suis votre garçon d'amphithéâtre et je porterai la lettre.

Le docteur reprit la plume et Rocambole continua à dicter.

XXXIX

M. le baron Philippe de Morlux n'avait pas revu son frère Karle depuis la veille.

Ce dernier l'avait bien prévenu de ce qui arriverait, c'est-à-dire que quelqu'un de la maison de la rue d'Anjou ne manquerait pas de venir réclamer Antoinette, et il lui avait fait sa leçon.

Le baron avait donc jeté les hauts cris en apprenant que Mademoiselle Antoinette avait disparu, et comme on lui montrait la lettre signée de son nom, il s'était écrié que cette lettre n'était pas de lui et constituait un faux.

Ce qui était vrai, du reste, car cette lettre avait été écrite par Timoléon, sous la dictée de M. Karle de Morlux.

La concierge de la rue d'Anjou partie, M. Philippe de Morlux avait tranquillement attendu la visite de son frère, lequel allait sans doute avoir beaucoup de choses à lui raconter.

Mais avant que M. Karle de Morlux arrivât, un homme se présenta à l'hôtel.

— Je suis, dit-il au valet de chambre, envoyé par le docteur pour prendre des nouvelles de votre maître.

M. de Morlux avait fait appeler le lendemain de accident, c'est-à-dire la veille au matin, son médecin ordinaire, qui s'était incliné très-bas en apprenant que sa jambe cassée avait été remise par le célèbre docteur Vincent.

Le valet de chambre introduisit donc sans aucune difficulté cet homme qui portait le tablier et le costume d'un employé d'hôpital en tenue de service.

M. de Morlux, en le voyant entrer, crut tout d'abord qu'il était envoyé par son médecin.

Mais le nouveau venu, qui n'était autre que Rocambole, dit aussitôt.

— Monsieur le Baron, je suis un des élèves du decteur Vincent.

A ce nom, le baron sentit ses cheveux se hérisser; puis il fit un signe impérieux au valet, qui sortit.

— Que me veut le docteur? demanda M. de Morlux avec une certaine émotion.

— Le docteur désire d'abord, répondit Rocambole, avoir de vos nouvelles.

— Je vais mieux...

— Ensuite, il m'a remis cette lettre.

M. de Morlux étendit une main tremblante, prit

la lettre, l'ouvrit, et, à mesure qu'il lisait, Rocambole le vit pâlir.

— Monsieur, dit enfin le baron, le docteur Vincent est un de mes anciens amis, et je suis trop heureux de lui rendre le petit service qu'il me demande. Seulement, vous-pensez bien que, si riche qu'on soit...

— Oui, on n'a pas toujours vingt mille francs sur soi, n'est-ce pas ? dit Rocambole.

— Précisément. Aussi vais-je être obligé de vous faire attendre au moins une heure; le temps d'envoyer chez mon notaire.

— J'attendrai, dit Rocambole, qui s'assit sans façons, comme un homme qui sait très-bien qu'on se gardera de le jeter à la porte.

Puis il se prit à examiner le baron.

M. de Morlux sonna et se fit apporter de quoi écrire dans son lit.

Il écrivit en effet à son notaire, le priant de lui envoyer au plus vite vingt mille francs.

Le baron, tout en écrivant, se disait :

— Ces vingt mille francs que je vais donner, c'est ma sauvegarde vis-à-vis du docteur. Il se taira...

Rocambole, lui, faisait cette réflexion :

— Voilà un homme qui me prend pour un imbécile et ne se doute pas que je sais toute son histoire.

Tandis qu'on portait la lettre chez le notaire, et que Rocambole attendait, le bruit d'une voiture retentit dans la cour. C'était M. Karle de Morlux qui arrivait.

M. Karle n'était pas seul.

Rocambole, qui s'était, comme par distraction, approché de la fenêtre, vit deux hommes qui traversaient la cour et montaient les marches du perron.

Alors il vint se rasseoir tranquillement.

— Monsieur, dit M. de Morlux essayant de voir si l'élève savait quelque chose de ce lien qui l'unissait au docteur Vincent, est-ce que le docteur n'a pas une clientèle considérable ?

— Oui, monsieur, mais, dit Rocambole, il gagne moins d'argent que la plupart de ses illustres confrères.

— Pourquoi ?

— Il soigne les pauvres et fait beaucoup de bien.

Ici Rocambole crut devoir témoigner quelque enthousiame et dit naïvement :

— C'est un saint, le docteur Vincent !...

Le baron respira plus librement, et se dit :

— Ce niais-là ne sait pas que son illustre maître a été un empoisonneur.

Ce fut en ce moment que M. Karle de Morlux entra.

Rocambole prit un air bête et le regarda avec la

curiosité d'un paysan entrant pour la première fois dans une grande ville.

M. Karle de Morlux, qui aperçut son tablier, fixa à peine Rocambole.

Il alla s'asseoir dans un fauteuil auprès du lit de son frère, et lui dit dans une langue qu'ils pouvaient croire inconnue de la personne présente à leur entretien :

— Quel est donc cet homme ?

Rocambole ne sourcilla point et continua à garder son attitude indifférente et niaise.

M. Philipe de Morlux répondit dans le même langage.

— Cet homme est un élève de l'Hôpital de la Charité que le docteur Vincent m'a envoyé.

— Pour te soigner ?

— Non, pour me demander vingt mille francs.

— Ah ! ah ! voici que le chantage commence ?

— J'en ai peur...

— Mon cher, dit M. Karle de Morlux, il faut savoir faire la part du feu. Il vaut mieux donner 20,000 francs que discuter avec un homme qui vous a rendu, au reste, un assez joli service. Tu n'avais donc pas 20,000 francs chez toi ?

— Non ; avant-hier, j'ai perdu beaucoup d'argent au club. Et puis, je voulais t'attendre pour te consulter.

— Il faut payer, voilà mon conseil. Le bonhomme se tiendra tranquille.

— Ce qui m'étonne, reprit M. de Morlux, c'est qu'avant-hier il est sorti d'ici comme un homme bourrelé par le remords.

— Et bien ! il aura réfléchi, voilà tout. Maintenant, parlons de choses plus sérieuses.

Rocambole avait bâillé deux ou trois fois, en homme qui s'ennuyait fort.

— Monsieur, lui dit le baron en français, je suis désolé de vous faire attendre. Si vous voulez entrer là, dans mon cabinet, vous y trouverez les journaux du jour.

La porte du cabinet était ouverte et se trouvait au pied du lit.

Rocambole entra dans cette pièce, s'assit dans un grand fauteuil, et prit un journal qu'il déploya de telle manière qu'il put à son aise, par la porte entrebâillée, considérer les deux frères, dont le visage était reflété par une glace, tandis qu'il leur était impossible, à eux, d'apercevoir le sien.

— Voilà des gens, pensait-il, qui n'ont pas de chance avec moi. Ils parlent une langue que personne ne sait en France, excepté quelques centaines de paysans, et il se trouve que je l'ai apprise, moi, et que je la parle comme un bas Breton de pur sang celtique.

C'était en effet en bas breton que MM. de Morlux, gentilshommes armoricains, s'exprimaient.

M. Karle reprit :

— C'est fait ; la petite est coffrée.

— Je le sais, la concierge est venu ce matin toute désolée ; et elle m'a annoncé qu'elle allait courir chez Agénor.

— Oui, mais Agénor est parti et il sera à Rennes ce soir, dit Karle de Morlux. Je l'ai mis en voiture. Puis, j'ai envoyé à sa grand'mère la dépêche dont nous étions convenus. Elle le gardera bien huit jours.

— Et la demoiselle a été arrêtée ?

— En compagnie des hommes de Timoléon.

Rocambole lisait avec une attention béate un premier-Paris du *Constitutionnel*.

Et elle n'a pas pu prouver son innocence ? continua M. Philippe de Morlux.

— Oh ! elle est forte... elle s'est bien débattue, va !

— Mais elle a succombé ?

— Dame ! tu penses bien qu'entre les voleurs qui la reconnaissaient pour leur complice et la bonne femme qui est venue la réclamer comme sa fille, il y a eu une si touchante unanimité que le commissaire et les agents ne pouvaient la laisser partir.

— Où l'a-t-on conduite ?

— Au dépôt d'abord, mais elle a dû y passer une

heure à peine, et avant midi elle sera à Saint-Lazare.

Rocambole quitta un moment son journal des yeux, et il vit M. Karle qui riait de son mauvais rire.

Karle continua :

— C'est un homme assez fort, ce Timoléon. Il a marché vite, et, jusqu'à présent, il ne nous vole pas notre argent.

— Hé ! hé ! pensait Rocambole, je connais çà, Timoléon.

— Quand cet imbécile sera parti, poursuivit M. de Morlux, faisant allusion au prétendu élève du docteur Vincent, nous ferons entrer Timoléon et nous causerons avec lui. Il a tout un plan pour qu'Antoinette ne sorte jamais de prison.

— Tu l'as donc amené ? demanda le baron.

— Oui, il est dans la pièce voisine, il attend.

Rocambole se remit à lire le *Constitutionnel*.

Quelques minutes après, le valet de chambre revint. Il apportait une grosse lettre cachetée.

Le baron l'ouvrit et une liasse de billets de banque s'en échappa. Rocambole, grâce à la glace qui réflétait le lit du baron et ses abords, put saisir un jeu de physionomie assez étrange chez le domestique.

Evidemment, cet homme avait porté la lettre chez le notaire, sans en deviner le but, et il avait

rapporté la réponse, sans même supposer que cette enveloppe renfermait presque une fortune.

— Voilà un homme à vendre et par conséquent à acheter, se dit Rocambole.

— Monsieur, lui cria le baron, je suis à vous.

Rocambole s'approcha du lit et le baron lui tendit les vingtmille francs. Il donna un reçu avec une loyauté niaise, salua avec un profond respect et sortit à reculons.

Comme il allait franchir le seuil de la porte, il éternua et sortit un grand mouchoir à carreaux bleus de la poche de son tablier, dans lequel il s'enveloppa toute la figure.

Maître Timoléon était dans le salon d'attente.

XL

Rocambole passa auprès de Timoléon.

Un homme qui a été de la police ou qui a eu maille à partir avec elle ne laisse jamais passer qui que ce soit auprès de lui sans le dévisager, comme on dit.

C'est une habitude, et c'est à cette habitude, devenue presque machinale, qu'on a dû quelquefois l'arrestation d'un grand coupable, parvenu jusque-là à se soustraire à toutes les recherches.

Timoléon regarda donc Rocambole.

Mais Rocambole se moucha bruyamment et hâta le pas.

D'ailleurs, M. de Morlux ayant la jambe cassée, il était tout naturel qu'un homme portant le tablier d'uniforme des hôpitaux sortît de chez lui.

Rocambole traversa donc l'antichambre sans avoir éveillé l'attention de Timoléon.

Il arriva jusqu'à l'escalier.

Là, il trouva le valet qui avait, sans le savoir, apporté les vingt mille francs de chez le notaire.

C'était pour Rocambole le cas ou jamais de se servir de ce don merveilleux de fascination qu'il possédait.

Le naïf infirmier redevint tout à coup le hardi forçat Cent dix-sept, l'homme qui courbait sous son regard les plus mutins et les plus résolus;

Et devant cet œil de feu, le valet détourna la tête.

Mais Rocambole lui prit le bras et lui dit à voix basse :

— Un mot.

— Que voulez-vous? dit le valet avec une émotion subite.

— C'est toi qui es allé chez le notaire?

— Oui.

— Savais-tu ce que tu rapportais?

Le valet tressaillit.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-il.

— Mais, répondit Rocambole, uniquement pour savoir, voilà tout.

Et, sans affectation aucune, il tira les billets de sa poche et se mit à les chiffonner.

Le valet tressaillit de nouveau.

— Ecoute, mon garçon, je parie que si tu avais seulement la moitié de cette somme...

Et son regard pesa plus fort sur le valet, qui balbutia :

— Que voulez-vous donc dire ?

— C'est gentil, vingt mille francs, dit Rocambole. Avec cela on entreprend un petit commerce.

Le valet regardait toujours les billets avec une sorte d'avidité vertigineuse.

Rocambole reprit :

— Je gage que si tu avais su ce qu'il y avait dans l'enveloppe que t'a remise le notaire, tu aurais fait demi-tour à gauche.

— Monsieur !

— Il est donc bien heureux que tu ne l'aies pas su, car tu aurais eu certainement, tôt ou tard, des démêlés avec la justice, tandis que tu peux gagner honnêtement cette somme.

Le valet de chambre fit un pas en arrière.

Rocambole prit un des billets et le lui mit dans la main.

— Voilà pour m'écouter, dit-il.

Le valet se planta sur ses deux pieds et attendit.

L'escalier était désert.

— Veux-tu être mon esclave pendant vingt jours, dit Rocambole, et les vingt mille francs sont à toi.

— Mais qui donc êtes-vous? balbutia le valet.

— Un homme qui paie bien. Cela doit te suffire. Comment te nommes-tu?

— Germain.

Et Germain ne rendit pas le billet de mille francs.

— Je veux voir et entendre ce qui se passera et ce qui se dira dans la chambre de ton maître, poursuivit Rocambole, qui sentait bien que cet homme lui appartenait déjà corps et âme.

— Quand ? demanda le valet.

— Tout de suite. Il y a un second billet en sortant, si je n'ai été ni rencontré, ni vu.

— Venez avec moi, dit le valet.

Il entraîna Rocambole jusqu'au bas de l'escalier, lui fit parcourir le vaste vestibule de l'hôtel, ouvrit une petite porte et lui montra les premières marches d'un escalier de service.

Au premier étage de cet escalier se trouvait un long corridor.

A l'extrémité de ce corridor était le cabinet de toilette du baron.

Cette pièce, dans laquelle Rocambole et son conducteur entrèrent sur la pointe du pied, communi-

quait avec la chambre à coucher par une porte dont la partie supérieure était vitrée.

Le valet posa sans bruit un tabouret devant la porte, afin que Rocambole pût arriver jusqu'aux carreaux.

— C'est bien, fit celui-ci d'un geste.

Et il monta sur le tabouret et renvoya le valet de chambre.

Puis il regarda et écouta.

. . . . . .

Tandis que celui qu'il appelait le maître épiait la conversation de Timoléon avec les deux frères de Morlux, Milon, caché dans un fiacre, attendait à quelque distance, dans la rue de l'Université.

Il attendit longtemps ; il s'écoula même près de deux heures.

Mais enfin Rocambole reparut, sauta dans le fiacre et dit au cocher :

— Rue d'Anjou !

En même temps il se débarrassa à la hâte de son tablier d'infirmier des hôpitaux.

— Eh bien ? fit Milon anxieux.

— Je te répondrai quand nous serons à la rue d'Anjou, répondit Rocambole qui paraissait fort agité.

— Vous savez où est Antoinette ?

— Oui.

Milon respira. Rocambole ajouta :

— Et j'aimerais mieux ne pas le savoir.

— Que voulez-vous dire, maître?

— Rien. La partie est engagée, il faut la gagner ; mais nous avons affaire à forte partie.

— Ah ! les misérables ! hurla Milon qui se pri à grogner comme une bête fauve blessée.

— Ils ont à leur service un homme qui est presque de ma force, dit encore Rocambole.

— Qui donc ?

— On l'appelle Timoléon.

— Il me semble que j'ai entendu parler de cet homme au bagne.

— C'est tout naturel, mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit... du moins pour le moment.

A mesure que le fiacre marchait, Rocambole témoignait une impatience plus vive.

Milon n'osait plus l'interroger.

Il n'était pas huit heures, lorsque Rocambole et Milon avaient quitté la rue d'Anjou pour courir chez le docteur Vincent.

Maintenant, il était près de midi.

— Pourvu que nous arrivions à temps ! dit le maître.

— Mais que se passe-t-il donc rue d'Anjou ? fit

—Si nous arrivons trop tard, murmurait Rocambole comme se parlant à lui-même, il ne faudra

plus compter sur la justice: il faudra faire nous-mêmes nos affaires.

Et le fiacre s'arrêta rue d'Anjou et Rocambole s'élança sous la porte cochère.

Le père Philippe se précipita hors de sa loge le visage rayonnant.

— Elle est retrouvée! dit-il.

Milon jeta un cri de joie, mais Rocambole pâlit et dit au père Philippe.

— Est-elle ici ?

— Non, mais elle a envoyé chercher madame Raynaud.

— Par qui?

— Par une vieille dame qui est la dame de compagnie de la tante de M. Agénor, et qui l'a fait monter en voiture. C'est ma femme qui l'a accompagnée.

— La vieille dame?

— Non, madame Raynaud ; mais elle va revenir, et elle ramènera mademoiselle Antoinette.

— Et la vieille dame ?

— Ma foi ! dit le père Philippe, il y a un peu de mic-mac dans tout ça, et si la vieille dame n'avait apporté une lettre de mademoiselle Antoinette...

— Ah ! elle a écrit ! dit Milon joyeux.

Rocambole le regarda de travers.

— Oui, reprit le père Philippe. Il paraît que le

père de M. de Morlux fait des difficultés pour son mariage. Alors M. Agénor a enlevé mademoiselle Antoinette, en tout bien, tout honneur, par exemple ! et qu'il l'a conduite chez sa tante.

— Après? fit Rocambole.

— La vieille dame est donc demeurée là-haut tandis que madame Raynaud et ma femme s'en allaient à Passy, car c'est là que la tante de M. Agénor habite.

— Alors elle est en haut, dit Rocambole, qui eut un frisson d'espoir.

— Non, elle vient de sortir avec deux messieurs décorés qui sont venus tout à l'heure et qui connaissaient bien la maison, sans doute, car ils sont montés tout droit chez madame Raynaud sans me rien demander.

La vieille dame est redescendue avec eux et elle m'a dit en passant :

— Ne soyez pas inquiète, je serai bientôt de retour.

Les messieurs avaient une voiture à la porte ; elle est monté avec eux,

— Eh bien ! dit froidement Rocambole, savez-vous où elle est allée ?

— Non monsieur.

— Elle est allée à la préfecture de police et de là vers le juge d'instruction.

— Mais pour quoi faire?

— Pour faire envoyer mademoiselle Antoinette à Saint-Lazare, répondit Rocambole avec un accent de rage.

Timoléon a la première manche, et nous sommes roulés comme des enfants !

Milon tournoyait sur lui-même, anéanti par ce terrible mot de Saint-Lazare.

XLI

Qu'était-ce que cette vieille dame qui était venue chercher Madame Raynaud ?

C'est ce que nous allons expliquer succinctement.

Timoléon, en mettant à exécution le plan d'enlèvement qu'il avait conçu, avait tout prévu. Le témoignage des voleurs affirmant qu'ils connaissaient Antoinette, la prétendue mère venant la réclamer, tout cela était bien suffisant pour le commissaire de police.

Mais, aucun inculpé n'est dirigé du dépôt de la préfecture sur une prison quelconque sans être interrogé par le juge d'instruction, et il était possible que devant ce magistrat Antoinette donnât de tels détails, en indiquant son domicile et les personnes

qui pouvaient répondre d'elle, que sa liberté fût ordonnée sur-le-champ.

Il allait donc parer à cette éventualité.

Donc, à huit heures et demie du matin, au moment où Rocambole et Milon venaient de quitter la rue d'Anjou, une voiture de maître s'arrêta devant la porte du numéro 19, et une dame de soixante ans environ en descendit.

Le père et la mère Philippe étaient encore tout bouleversés.

La dame, qui avait un air bien honnête et bien respectable, entra dans la loge d'un air mystérieux.

— Mes bons amis, dit-elle, je suis la dame de compagnie de Madame la comtesse de Maulincourt, la tante de M. Agénor de Morlux.

Les concierges tressaillirent à ce nom, et celui d'Antoinette vint à leurs lèvres, en dépit des recommandations formelles de Rocambole.

— C'est justement de la part de mademoiselle Antoinette que je viens.

— Vous l'avez vue ! exclama la mère Philippe.

— Sans doute, elle est chez Madame la comtesse. Mais, dit la vieille dame, conduisez-moi vite chez Madame Raynaud, afin que je la rassure ; je vous expliquerai cela là-haut.

La mère Philippe avait lestement monté l'escalier

et la visiteuse, en dépit de son âge, avait le pied léger.

— Madame, madame, dit la mère Philippe en entrant, voici des nouvelles de Mademoiselle Antoinette.

Madame Raynaud se leva vivement de son fauteuil.

La pauvre femme pleurait.

La visiteuse renouvela l'annonce de sa qualité et dit en souriant :

— Mademoiselle Antoinette sera dans trois semaines la baronne de Morlux, et dans une heure, madame, elle sera dans vos bras.

— Mais que s'est-il donc passé ? demanda Madame Raynaud.

— Voilà ce que Mademoiselle Antoinette vous explique en peu de mots, répondit la dame à l'air respectable.

Et elle tendit une lettre à Madame Raynaud, qui y voyait à peine, mais qui reconnut néanmoins ou crut bien reconnaître l'écriture d'Antoinette.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère maman,

« Je suis prisonnière chez Madame de Maulincourt, la tante d'Agénor et ma tante aussi bientôt. Une forte difficulté s'oppose à mon mariage et à ma

mise en liberté. Toi seule peux la lever ; il faut que tu viennes. Enveloppe-toi dans mon manteau fourré, qui est bien chaud. Fais-toi accompagner par la bonne mère Philippe et viens. Je ne veux pas t'en dire davantage.

« Ta fille chérie,

« ANTOINETTE. »

« *P. S.* — Madame Auger, la dame de compagnie de la comtesse, a donné rendez-vous chez nous, c'est-à-dire dans notre appartement, à l'oncle paternel d'Agénor, M. le comte de Morlux.

« Mais le vicomte est un homme inexact, qui se fait quelquefois attendre trois heures, et j'ai hâte de te voir.

« Monte donc dans la voiture de la comtesse avec la bonne Philippe, et laisse Madame Auger au coin du feu. Cette entrevue qu'elle doit avoir avec le vicomte est très-importante, il s'agit de mon cher Agénor et de moi.

« Adieu encore. »

Madame Raynaud avait lu avec quelque difficulté ; mais la mère Philippe, qui avait été établie jadis et savait tenir des écritures, au besoin, l'avait aidée.

L'écriture d'Antoinette était si bien imitée que la mère Philippe s'y trompa.

Comment avait-on pu opérer ce faux ?

Agénor avait eu l'imprudence de confier à son père la première lettre d'Antoinette, cette lettre pleine de fierté qu'accompagnait le billet de mille francs restitué.

Timoléon avait été jadis condamné comme faussaire, et imiter la première écriture venue était pour lui un jeu d'enfant. La falsification, grossière en apparence, devait réussir infailliblement auprès de deux femmes âgées et simples comme la pauvre institutrice et sa concierge.

Et puis, comme avait dit cette dernière, la dame qui venait de la part d'une comtesse avait un air si honnête et si respectable!

Madame Raynaud s'habilla donc à la hâte, le cœur plein de joie. La mère Philippe, elle, jeta sur ses épaules un châle tartan et se coiffa d'un bonnet à rubans; et dix minutes après, elles montaient toutes deux dans la prétendue voiture de Madame la comtesse de Maulincourt.

C'était une fort belle voiture, du reste, un coupé trois quarts, attelé d'un magnifique trotteur : il y avait sur le siége, à côté du cocher, un groom en livrée blanche à parements rouges.

La mère Philippe avait jugé tout cela d'un coup-d'œil, et si elle eut manqué de confiance, la vue

d'un aussi luxueux équipage eût dissipée ses moindres craintes.

Tandis que le coupé partait, celle que la lettre désignait sous le nom de Madame Auger, s'installait au coin du feu, dans l'appartement de Madame Raynaud et d'Antoinette.

Le premier acte de la comédie était joué et avait pleinement réussi. Restait maintenant le second.

Peu après le départ de sa femme et de Madame Raynaud, le père Philippe vit venir à lui deux jeunes gens que leur mise désignait comme des domestiques en congé ou sans place, c'est-à-dire qu'ils avaient gardé sous leur redingote le pantalon noisette serré au genou et boutonné vers la cheville.

— Balthazar est-il à son écurie? demanda l'un d'eux.

Balthazar était un cocher de la maison; car il y avait deux écuries dans la cour du n° 19.

— Il vient de sortir, répondit le père Philippe.

— C'est un camarade, reprit celui des deux jeunes gens qui avait pris la parole. Nous avons été longtemps dans la même maison, et nous sommes du même pays. Je pars ce soir et je voudrais lui demander ses commissions.

— Je ne crois pas qu'il rentre avant dix heures, reprit le père Philippe.

— C'est égal, nous l'attendrons.

On s'installa d'abord sous la porte cochère, puis dans la loge, puis le prétendu pays de Balthazar offrit un litre chez le marchand de vin du coin.

Le père Philippe avait fini ses escaliers, la maison était tranquille ; il ne venait presque jamais personne frapper au carreau dans la journée. Enfin, l'hure du facteur était passée.

Le père Philippe, qui n'avait jamais refusé une tournée, ferma donc sa loge et suivit ses nouvelles connaissances. On s'installa dans le classique cabinet, on but une bouteille de blanc, puis un cognac, puis deux ; il s'écoula une petite heure.

Pendant ce temps, un troisième personnage, en bras de chemise, en veste d'écurie, la tête coiffée d'un cône à rubans gris, fumait en nettoyant un mors de bride sur le pas de la porte du numéro 19. On eût dit un cocher de la maison.

Si le père Philippe était rentré en ce moment-là, cet homme, que personne ne connaissait, se serait borné à dire qu'il attendait Nicolas.

Nicolas était le cocher de l'autre écurie.

Et tandis que le père Philippe buvait un troisième verre de cognac, un fiacre s'arrêta devant la porte et deux messieurs décorés en descendirent.

Le premier, trouvant la porte fermée, dit à cet homme qui nettoyait le mors de bride.

— Où est le concierge?

— Il est sorti. Que demande monsieur? répondit le faux palefrenier.

— Madame Raynaud.

— C'est au troisième, la porte à droite.

— Merci.

Et les deux messieurs montèrent et sonnèrent.

La fausse Madame Raynaud vint ouvrir.

— Madame Raynaud! répéta l'un des visiteurs.

— C'est moi! dit la vieille dame.

— C'est bien vous qui avez avec vous une jeune fille du nom d'Antoinette?

— Oui, monsieur, répondit-elle en manifestant sur-le-champ un vive émotion.

— Alors, madame, veuillez nous suivre, ajouta l'un de ces messieurs, qui tous deux étaient attachés au parquet.

En même temps, le faux palefrenier s'esquivait, et les prétendus amis de Balthasar le cocher payaient la dépense et disaient au père Philippe, qui regagnait sa loge en toute hâte, qu'ils reviendraient dans une heure.

Le père Philippe avait donc vu la vieille dame redescendre avec les deux messieurs décorés et monter avec eux dans le fiacre.

Quant à Rocambole, il voulut monter dans l'appartement de Madame Raynaud.

La vieille dame avait emporté une clé, mais le père Philippe en avait une autre.

La lettre signée d'Antoinette était demeurée tout ouverte sur la cheminée.

Rocambole la lut, puis il regarda Milon.

— Ils sont forts, mais je le suis aussi.

Milon s'arrachait les cheveux.

— Imbécile, lui dit Rocambole, tu en as vu bien d'autre avec moi.

— C'est vrai, murmura Milon.

— Eh bien! obéis, et ne cherche pas à comprendre.

— Que faut-il faire, maître?

— Tu vas partir pour Rennes, aujourd'hui même.

— Bien.

— Tu tâcheras de retrouver M. Agénor de Morlux tu lui diras que tu es Milon. Cela lui suffira

— Et puis tu le ramèneras à Paris sans lui dire autre chose que ceci : « Antoinette court un grand danger. »

En montant en voiture, tu adresseras une dépêche au major Avatar, pour que je sache l'heure de votre arrivée. Le reste me regarde.

— J'obéirai, dit Milon.

— Mon petit Timoléon, murmura Rocambole, tu te repentiras du jeu que tu as voulu jouer.

XLII

Antoinette avait donc été dirigée, en pleine nuit, pêle-mêle avec les voleurs, sur le dépôt de la préfecture de police.

Ce fut une nuit infernale que celle qu'y passa la jeune fille.

Madeleine la Chivotte chantait des refrains obscènes, la belle Marton insultait la jeune fille et lui prédisait qu'elle serait condamnée à cinq ans.

Le vieux voleur, celui qu'on appelait *papa*, fut obligé plusieurs fois d'intervenir pour protéger Antoinette.

Antoinette se tordait les mains de désespoir, et elle ne put fermer l'œil de la nuit, on lui avait assigné pour lit un grabat dressé sur des planches devant lequel s'effacent, pour les prisonniers, toutes les distinctions sociales.

— Enfin le jour vint....

Les voleurs arrêtés étaient au nombre de douze ou quinze.

A huit heures du matin, on vint leur annoncer qu'ils allaient être interrogés sommairement par le juge d'instruction, et dirigés, s'il y avait lieu, les

hommes sur Sainte-Palagie et Mazas, les femmes sur Saint-Lazare.

A ce nom, Antoinette se sentit frémir jusqu'à la moëlle des os.

Un jour, il y avait quelques mois, le petit père Rousselet, ce libraire infâme qui vivait des misères et des labeurs de la littérature, avait apporté à la jeune fille un roman anglais à traduire.

Ce roman était l'histoire d'une jeune femme persécutée par son mari, et que ce dernier avait fait renfermer à Saint-Lazare.

Les Anglais sont consciencieux et presque méticuleux en toutes choses; ils se plaisent aux descriptions minutieuses et rigoureusement exactes.

L'auteur du livre avait décrit Saint-Lazare avec une épouvantable vérité, et Antoinette avait eu de nombreux cauchemars tandis qu'elle traduisait cet ouvrage.

Ce nom de Saint-Lazare eût donc achevé de l'épouvanter si déjà elle n'eût été livrée au plus violent effroi.

Les hommes, extraits un à un de la Conciergerie, parurent les premiers devant le juge d'instruction.

Aucun d'eux ne revint.

Puis ce fut le tour des femmes : Madeleine la Chivotte, d'abord, ensuite la *mère* des voleurs, enfin la belle Marton.

Antoinette demeura seule au dépôt l'espace de dix minutes environ.

Alors, pour la première fois, elle inspira et se sentit comme soulagée d'un poids énorme.

Cette vermine humaine qui l'entourait depuis la veille avait enfin disparu.

Le gardien qui vint la chercher à son tour, ne put se défendre d'un certain étonnement.

Malgré sa présence parmi les voleurs, malgré son arrestation, la jeune fille n'avait pu se départir de cet air de fierté et de décence qui avait un moment intéressé le commissaire de police et qui intéressait encore, en dépit de toutes les preuves qui semblaient l'accabler, le brigadier de sergents de ville qui l'avait arrêtée.

— Mais qu'avez-vous donc fait, malheureuse enfant? lui demanda le gardien.

— Rien, répondit Antoinette, je suis une honnête fille, je suis victime d'un odieux guet-à-pens.

— Mais avez-vous quelqu'un qui puisse venir vous réclamer?

— Oui, dit-elle, ma mère adoptive...

Le brigadier des sergents de ville était dans le couloir qu'on fit suivre à Antoinette pour la conduire à l'instruction.

— Courage, lui dit-il, le juge est un homme clair-

voyant ; expliquez-vous bien... si vous êtes innocente, il vous mettra en liberté.

Ces paroles rendirent à Antoinette quelque confiance, et ce fut la tête haute, le front calme qu'elle parut devant le juge d'instruction.

C'était un vieux magistrat qui avait une grande habitude de ses redoutables fonctions : Il avait interrogé des milliers de criminels et il constatait avec douleur que rarement il avait rencontré des innocents.

Comme cet autre magistrat dont parle Vidocq dans ses Mémoires, il reconnaissait un voleur de profession à la simple inspection de sa chaussure.

A la vue d'Antoinette, il ne put se défendre d'un signe d'étonnement.

— Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il avec bonté.

— Antoinette Miller, répondit-elle.

— Où demeurez-vous?

— Rue d'Anjou, numéro 19.

Le magistrat avait sous les yeux le procès-verbal du commissaire de police.

— Comment vous trouviez-vous parmi des voleurs de profession et des femmes de mauvaise vie?

— Monsieur, répondit Antoinette avec fierté, je suis la victime d'une machination infernale. Des gens que je ne connais pas m'ont fait tomber dans

un piége et prétendent que je suis leur complice. Une femme que je n'ai jamais vue est venue me réclamer comme sa fille. Dieu m'a donné jusqu'à présent le courage de ne pas devenir folle, mais je crois que ma raison commence à être ébranlée.

Tandis qu'elle parlait, le magistrat avait sous les yeux le procès-verbal du commissaire de police qu'il lisait attentivement.

— Continuez, dit-il à Antoinette.

Alors la jeune fille ressemblant toutes ces forces, faisant appel à toute sa lucidité d'esprit, raconta succinctement, mais avec clarté et dans tous ses détails, son incroyable odyssée.

Elle s'exprimait avec netteté et concision, et son accent avait un grand caractère de véracité qui ébranla le scepticisme du magistrat.

Elle lui peignit son existence modeste et laborieuse, jusqu'au jour où M. Agénor de Morlux avait paru rechercher sa main. Elle lui récita presque mot pour mot cette lettre signée baron de Morlux et qui avait été le point de départ de toutes ses infortunes de la nuit.

— Mademoiselle, lui dit enfin le magistrat, je vais envoyer rue d'Anjou Saint-Honoré, je manderai cette dame que vous appelez madame Raynaud et qui est, dites-vous, votre mère adoptive, et si elle me confirme vos paroles, vous ne trouverez plus en

moi un juge qui condamne, mais un protecteur qui recherchera les coupables et vous mettra à l'abri de toute nouvelle tentative criminelle.

— Oh! monsieur! s'écria Antoinette, que vous êtes bon! je suis sauvée!

Le juge d'instruction fit appeler un haut employé de la police et lui donna l'ordre de se transporter lui-même avec un de ses agents, rue d'Anjou, 19, et lui ramener, sur-le-champ, madame Raynaud.

Puis il dit à Antoinette :

— On va vous reconduire au dépôt, mais pas pour longtemps, je l'espère.

Et il salua la jeune fille qui sortit de son cabinet le cœur plein d'espoir.

Une heure après, la fausse madame Raynaud arriva.

Les agents s'était transportés rue d'Anjou, on leur avait indiqué le logement de madame Raynaud comme étant au troitième : là, ils avaient trouvé une vieille femme qui avait répondu à ce nom.

Comment pouvaient-ils se douter que cette dame n'était pas celle dont se réclamait la pauvre Antoinette?

La fausse madame Raynaud sut se composer un visage bouleversé en entrant dans le cabinet du juge d'instruction.

— Madame, lui dit le magistrat, vous doutez-vous du motif qui m'a fait vous mander ici ?

— Hélas ! mo nsieur, répondit la vieille dame, je n'ose le deviner.

— Vous vous appelez madame Raynaud ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez été institutrice ?

— Pendant trente ans, et je le serais encore sans doute, si des revers de fortune...

— Passons. Vous habitez rue d'Anjou ?

— Oui, monsieur.

— Avec une jeune fille appelée Antoinette ?

— Oui monsieur.

Ici la vieille dame parut se troubler de plus en plus.

— Ah ! dit-elle, la malheureuse... que lui est-il donc arrivé ?

— Continuez de répondre à mes questions, dit le magistrat. Cette jeune fille est orpheline ?

— Mais non, monsieur, elle a une mère... qui me l'a confiée autrefois...

— Ah ! dit le magistrat, c'est sans doute une femme du monde ?

La vieille dame leva les yeux au ciel :

— Mon Dieu ! dit-elle, vous aurait-elle menti à ce point ?

— Qu'est-ce donc que sa mère ?

— Une marchande à la toilette du quartier des Halles qu'on appelle la Marlotte.

— Ah! dit le magistrat, la Marlotte est sa mère?

— Oui, monsieur.

— Cependant elle habite avec vous?

— C'est-à-dire qu'elle est venue se réfugier chez moi, l'année dernière, en me disant que sa mère la maltraitait. Que voulez-vous, monsieur? c'était ma meilleure élève autrefois, et je l'aimais comme mon enfant... Quand je l'ai vu venir tout en pleurs, je lui ai ouvert mes bras et ma maison... Elle gagnait sa vie, me disait-elle, et elle donnait des leçons de piano et de dessin...

Ici la vieille dame se mit à pleurer.

— Continuez, dit le magistrat.

XLIII

Pendant quelques minutes, la vieille dame pleura si abondamment qu'il lui fut impossible de parler

Mais enfin elle étouffa ses sanglots, contint ses larmes et poursuivit :

— Durant les premiers mois qu'Antoinette est demeurée chez moi, je n'ai pas eu à me plaindre d'elle. Elle était fort douce et paraissait m'aimer beaucoup.

Elle sortait, il est vrai, presque toute la journée,

et quelquefois le soir; mais elle avait tant de leçons! disait-elle.

Enfin, un soir elle ne rentra pas.

Le lendemain, elle prétendit qu'elle avait passé la nuit auprès d'une de ses élèves qui était moribonde.

Je la crus sur parole.

Huit jours après, un samedi, elle attendit que je fusse couchée, puis elle s'esquiva, et je ne la revis que le lundi matin.

Alors je lui dis que j'allais avertir sa mère et que je ne voulais plus la garder.

Mais elle se mit à pleurer, et m'avoua tout. Elle avait une liaison... un assez mauvais sujet... nommé Polyte.

— C'est bien, dit le magistrat. Antoinette était cependant chez vous hier soir?

— Ah! monsieur, dit la vieille dame qui se remit à sangloter, on est venu chez moi ce matin, de la part de ce Polyte, pour que je dise qu'Antoinette était chez moi, mais je n'ai jamais trompé la justice, et je suis trop vieille pour commencer. Hélas! non, monsieur, Antoinette n'était pas chez moi hier, et je dois vous dire qu'il y a plus d'un mois que je ne l'ai vue...

Sur ces mots, les sanglots de la vieille dame redoublèrent.

— Vous pouvez vous retirer, dit le magistrat.

Elle se leva, fit un pas de retraite, puis tomba à deux genoux devant le juge :

— Ah! monsieur, dit-elle, au nom du ciel, soyez indulgent!...

Cette enfant est plus malheureuse que coupable... elle a eu de mauvaises fréquentations... voilà tout!...

— Relevez-vous, madame, dit le magistrat avec tristesse. La justice doit suivre son cours.

Et il congédia la fausse madame Raynaud.

Celle-ci fit retentir les corridors du Palais-de-Justice de ses lamentations.

Les sergents de ville qui la voyait passer disaient :

— C'est cette pauvre dame dont s'est réclamée la jolie fille qui est au Dépôt.

Le brigadier, qui avait persisté à croire Antoinette innocente, commença à douter, lorsqu'il vit sortir la vieille tout en larmes.

Et enfin, il ne douta plus, lorsque, l'ayant suivie jusque dans la cour, il la vit tomber éperdue dans les bras d'une autre vieille qui se mit sangloter avec elle.

Cette femme, c'était la Marlotte, cette hideuse mégère qui avait réclamé Antoinette comme sa fille.

— Voilà une petite qui m'a bien trompé, murmura philosophiquement le brigadier.

— Pour un malin, lui dit un de ses hommes, vous avez bien manqué vous faire enfoncer, brigadier.

— C'est vrai, murmura-t-il, mais on ne m'y reprendra plus.

Et il alla se chauffer au poêle du poste, qui est dans la rue de la Sainte-Chapelle.

La fausse madame Raynaud et la Marlotte s'en allèrent bras dessus bras dessous, et ne séchèrent leurs larmes que sur le Pont-Neuf.

La, après s'être assurées que personne ne les suivait, elles se mirent à rire, puis elles se dirigèrent vers un liquoriste qui se trouve à l'entrée de la rue du Roule.

— Allons prendre un poisson de consolation, dit la Marlotte.

— Ce n'est pas de refus, répondit la fausse madame Raynaud.

— Ça s'est-y bien passé avec le *curieux ?* demanda la Marlotte.

— Comme avec le *quart-d'œil*, répondit la vieille dame.

Et elles entrèrent chez le liquoriste.

. . . . . .

Cependant on avait reconduit Antoinette au Dépôt.

Elle y avait retrouvé Madeleine la Chivotte et la

belle Marton, qui, toutes deux, attendaient le départ de la voiture qui fait le service quotidien entre la Conciergerie et Saint-Lazare.

Madeleine et Marton se querellaient.

La belle Marton disait à la Chivotte :

— Je crois bien que papa nous a tous vendus.

— Pourquoi donc ça? fit la Chivotte, qui était dans le complot.

— Et Polyte aussi, et toi, et la mère avec. Vous avez *renardé* avec nous, nous avons été pris marrons, et je commence à deviner pourquoi.

— Tu es folle, dit la Chivotte, qui néanmoins se troubla un peu.

— Vois-tu, reprit la belle Marton, je me suis méfiée du coup, moi, en entrant chez le *curieux*. C'est une manigance montée entre *papa*, la mère et les autres, contre cette jeune fille; car je vois bien, moi, que tout ce qu'elle disait était vrai, et qu'elle ne connaissait pas Polyte...

Polyte et Papa auront reçu de l'argent pour se faire arrêter avec nous... c'est sûr!

— Mais tais-toi donc! dit la Chivotte.

— Et toi aussi, reprit la belle Marton qui s'anima, tu es une canaille, Madeleine!... et je te repincerai à Saint-Lazare, va!

Marton en était là de ses reproches, lorsque Antoinette était revenue.

L'espoir rayonnait sur le visage de la jeune fille, et son attitude calme acheva de confirmer les soupçons de la belle Marton.

— Excusez-moi, mademoiselle, lui dit-elle; j'ai été mauvaise avec vous... mais c'est que j'avais bu un coup de trop... et quand ça m'arrive, voyez-vous... c'est plus fort que moi, je suis une vraie gale... Voulez-vous me pardonner?

Antoinette fut touchée de cet accent de franchise.

— Volontiers! dit-elle.

Et elle tendit la main à la belle Marton, qui fut tout à fait désarmée.

— N'est-ce pas, dit-elle, que vous n'aviez jamais vu cette canaille de Polyte?

— Non, dit Antoinette, qui ne peut réprimer un geste de dégoût.

Puis elle ajouta :

— Tout ce que j'ai dit chez le commissaire est vrai, et vous savez mieux que personne que vous ne me connaissiez pas.

En même temps, elle regarda Madeleine la Chivotte, qui détourna la tête.

— Tu vois bien, canaille, dit la belle Marton, que c'était un coup monté!

Puis, s'adressant à Antoinette :

— Vous avez vu le *curieux*, n'est-ce pas?

Et comme Antoinette ne comprenait pas.

— Excusez-moi, dit-elle; c'est le *juge* que je veux dire.

— Oui, répondit Antoinette; il m'a interrogée.

— Et vous espérez être mise en liberté?

— Je l'espère, car il a envoyé chercher ma mère, qui va venir me réclamer.

A partir de ce moment, la belle Marton se rangea tout à fait du bord d'Antoinette.

Une heure s'écoula.

Puis, au bout d'une heure, un bruit vint retentir jusqu'au fond du Dépôt.

C'était le bruit de la voiture cellulaire qui tournait dans la cour.

— On vient nous chercher, nous! dit la belle Marton.

Puis, montrant le poing à Madeleine la Chivotte :

— C'est là-haut que nous réglerons nos comptes, nous!

— On verra! répondit la voleuse, qui posa ses deux mains ouvertes sur ses hanches.

Antoinette était toujours tranquille; elle avait trouvé tant de bonté dans le juge d'instruction, elle était si forte de sa conscience, il lui paraissait si impossible que, malgré ses infirmités, madame Raynaud n'accourût pas la réclamer, qu'elle attendait avec confiance l'heure de la liberté.

— Vous allez donc aller en prison? dit-elle à la belle Marton d'un air de compassion.

— Oh! moi, répondit la voleuse, j'y suis habituée, voyez-vous, et je connais la maison. Je sais mon compte... J'en ai pour un mois de prévention et six mois de condamnation. Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, c'est que je n'ai pas d'argent, et qu'il faudra, jusqu'à ce que mes camarades me sachent *roquée*, que je me serre le ventre en passant devant la cantine. Antoinette se souvint alors qu'elle avait un porte-monnaie sur elle, et dans ce porte-monnaie deux modestes pièces de 10 francs.

— Tenez, dit-elle, en les tendant à la belle Marton, qui devint toute confuse.

— Prenez, répéta-t-elle avec douceur.

La belle Marton saisit la main d'Antoinette et la baisa.

— Et dire, murmura-t-elle, que j'ai voulu vous faire du mal!

En ce moment les guichetiers arrivèrent.

— Allons, mesdames, dit l'un d'eux, votre équipage est prêt.

— En route, dit la Chivotte.

— Adieu, mademoiselle, dit la belle Marton à Antoinette.

Mais le guichetier se mit à rire :

— C'est pas la peine de se dire adieu, fit-il, quand on va faire route ensemble.

La belle Marton poussa un cri; Antoinette regarda le gichetier avec stupeur.

— Mais ce n'est pas possible, dit la belle Marton, mademoiselle va être réclamée...

— Allons! allons! dit le guichetier avec un gros rire insolent.

Elle est forte, la petite, elle a manqué nous enfoncer tous, depuis le *quart-d'œil* jusqu'au *curieux*, en passant par les voleuses.

Toi aussi, Marton, la belle, tu y es allée de ta larme, n'est-ce pas?

Marton était abasourdie.

— Eh bien! dit Madeleine la Chivotte, diras-tu encore que c'était un coup monté?

Antoinette jeta un grand cri et retomba anéantie sur le banc de la prison.

Ce ne fut qu'avec l'aide des guichetiers que, presque inconsciente d'elle-même, elle put monter dans la voiture cellulaire qui devait la transporter à Saint-Lazare.

XLIV

JOURNAL D'ANTOINETTE.

A Monsieur Agénor de Morlux.

Monsieur et ami,

Ces lignes vous parviendront-elles jamais?

Hélas! je l'ignore et n'ose l'espérer; mais ma situation est si affreuse, si horrible, que je veux retracer, la plume à la main, les tortures que je viens de subir et que je subis encore.

Je vous ai quitté, il y a trois jours, à six heures du soir, à la porte de la maison que j'habitais, et vous m'avez dit : « A demain. »

Une heure plus tard, on m'a apporté une lettre de votre père qui voulait me voir.

A dix heures, on m'enlevait; à minuit, j'étais mélangée à une bande de voleurs; à six heures du matin j'avais passé la nuit au dépôt de la préfecture de police; avant midi, le même jour, j'étais à Saint-Lazare.

Saint-Lazare!

Non, mon ami, vous ne pouvez pas comprendre ce mot dans toute son horreur!

Saint-Lazare!

C'est une prison dans laquelle on enferme les voleuses et les femmes de mauvaise vie; c'est là que celle à qui vous avez un moment songé à donner votre nom a été revêtue de la robe brune et du fichu bleu, qui est l'uniforme de celles qui sont vouées à l'infamie.

Quel est mon crime? A qui ai-je déplu?

Des gens que je ne connais pas ont prétendu dans un langage sans nom que j'étais leur complice; une créature hideuse est venue me sauter au cou en prétendant que j'étais sa fille. Suis-je la victime d'une de ces ressemblances étranges qui épouvantent l'esprit humain? Ressemblé-je trait pour trait à quelque femme avilie pour laquelle on me prend? J'aime mieux m'arrêter à cette dernière hypothèse.

Je n'ai jamais fait de mal à personne, qui donc aurait voulu me torturer sciemment ainsi?

J'ai eu pourtant, durant la dernière heure que j'ai passé à la Conciergerie, une heure d'espoir.

Le juge qui m'avait interrogée, touché de mes larmes, ému par l'accent d'énergique vérité que je mettais dans mes paroles, m'avait promis d'envoyer chercher maman Raynaud.

J'ai attendu une heure, et pendant cette heure, je me suis crue libre.

Que s'est-il encore passé? Nouveau mystère!

On est venu me prendre avec les autres femmes,

on m'a portée dans la voiture cellulaire, et j'ai été conduite à Saint-Lazare.

J'entends dire ici, tout autour de moi, que de toutes les prisons, la plus douce est celle où nous sommes.

Que sont donc les autres ?

Depuis ce matin, grâce à un peu d'argent, j'ai pu avoir une pistole, c'est-à-dire une chambre où je suis seule. On m'a apporté de l'ouvrage, car le travail est forcé ; mais je ne suis pas obligée de descendre à l'atelier.

Dans mon malheur, j'ai trouvé deux amies, deux femmes, le vice et la vertu ; une religieuse, la sœur Marie ; une femme prévenue de vol, la belle Marton. Ce nom est horrible et dit les mœurs atroces de cette classe dégénérée à laquelle elle appartient.

La belle Marton est une hôtesse coutumière de cette maison ; elle y est déjà venue cinq fois ; elle connaît presque toutes les prisonnières, et exerce sur quelques-unes un ascendant qui ressemble à de l'autorité.

La sœur Marie est une des surveillantes du corridor Saint-Vincent-de-Paul, qui relie les pistoles aux infirmeries.

La fille Marton ne peut croire que je sois coupable, et elle m'a prise sous sa protection, car plusieurs détenues, sous prétexte, disaient-elles, que

j'étais fière, ont voulu m'insulter et me faire un mauvais parti.

La sœur Marie partage la conviction de la belle Marton. Aussi est-elle maintenant pleine d'égards et de douceur pour moi. C'est elle qui m'a procuré du papier et une plume pour vous écrire, mon ami, bien que toute communication avec le dehors soit interdite à celles qui ne sont encore que prévenues.

Mais la belle Marton prétend qu'elle se chargera de ma lettre, et que cette lettre vous arrivera.

Je veux donc vous dire ce qu'est Saint-Lazare.

Vous avez passé devant, sans doute, en courant à travers Paris. Vous avez vu cette grande porte cochère qui s'ouvre en haut du faubourg Saint-Denis?

Il y a un drapeau sur le centre; au-dessous, ces mots sinistres : *Maison d'arrêt et de correction.*

Un factionnaire est le seul être vivant qu'on aperçoit tout d'abord.

Il se promène dans un vaste tambour qui sépare la porte extérieure, toujours ouverte, de la porte intérieure.

Ceux qui entrent ou sortent à pied frappent à droite, au guichet.

La grande porte ne s'ouvre que devant la voiture cellulaire.

Derrière cette porte, il y a une cour ; c'est là qu'on m'a fait descendre.

Le mouvement de la voiture et le grand air, m'avaient ranimée. J'ai pu voir et observer.

De la cour, on revient dans un grand corridor, aux deux extrémités duquel montent deux larges escaliers.

Ces escaliers conduisent aux lingeries et aux logements des fonctionnaires de la maison, depuis le directeur jusqu'aux aumôniers.

C'est la partie presque libre de la maison. Ceux qui l'habitent n'ont qu'à frapper au guichet pour se faire reconnaître et sortir.

En face du guichet, un peu à gauche, dans le corridor et presque au bas de l'escalier du directeur, est une petite porte sur laquelle on lit ce mot sinistre :

GREFFE.

Là commence la vraie prison.

Aux deux coups de marteau répond le bruit lugubre d'un énorme verrou : la porte s'ouvre... Cette fois vous êtes bien en prison.

Il y a là deux guichetiers, un brigadier, deux sous-brigadiers, qui regardent attentivement quiconque entre et vous reconnaîtraient dix ans après.

Au bout d'un couloir obscur est une pièce carrée

séparée en deux par une balustrade pleine à hauteur d'appui.

De l'autre côté de la balustrade se trouvent deux pupitres, l'un à gauche, et l'autre à droite, avec un employé assis devant chacun.

Les murs sont couverts de casiers.

Chaque casier renferme d'énormes in-folios.

Ce sont les livres d'écrous.

Ceux de gauche sont pour les prévenues, les condamnées et jeunes filles que la loi ne pouvant atteindre à cause de leur âge, fait enfermer correctionnellement jusqu'à leur vingt et unième année.

Ceux de droite concernent ces femmes sans mœurs à qui on ne fait même plus les honneurs de la loi et que l'administration seule punit à son gré.

C'est au greffe que j'ai d'abord été conduite.

Malgré mes protestations, j'ai été inscrite comme prévenue de vol, comme complice d'un certain Polyte, repris de justice, et comme fille de cette horrible femme qui dit être ma mère et qu'on appelle la Marlotte.

Puis on m'a ramenée dans la première pièce du greffe, là où se tiennent le brigadier, les sous-brigadiers et le guichetier.

Il y a là deux salles qui m'ont frappée, le *parloir* du public et le *parloir* des avocats.

Le parloir des avocats est un carré long, que sépare une table auprès de laquelle sont des chaises.

C'est là que les malheureuses qui vont bientôt comparaître devant un tribunal, chambre correctionnelle ou cour d'assises, confèrent avec celui qui doit les défendre.

Une table les sépare, comme si, dès ce jour, la société voulait établir une démarcation éternelle entre la coupable et le reste de la société.

Le parloir du public, c'est-à-dire de ceux qui obtiennent la permission de voir les prisonnières, a quelque chose d'étrange et de cruel dans son aspect.

Figurez-vous un couloir d'un mètre de large. A gauche et à droite s'élève un grillage.

A gauche vient la prisonnière, à droite le visiteur.

Un mètre d'espace et un double grillage les séparent.

La mère et le fils, le frère et la sœur, ne peuvent ni se donner une poignée de main, ni se dire un mot tout bas.

A chaque porte est un gardien.

Au greffe et au parloir meurt l'autorité masculine.

A gauche et à droite, dans la première pièce du greffe, se trouvent deux portes.

L'une est au bas d'un escalier ; l'autre ouvre sur un préau.

Le seuil de l'une de ces portes franchi, les gardiens s'effacent pour faire place à la sœur de l'ordre de Marie-Joseph, vêtue d'une robe marron et d'un capuchon à revers bleu de ciel.

La religieuse est désormais l'unique geôlier de la prisonnière.

C'est par la porte de l'escalier que je suis entrée.

Au premier repos, on a ouvert une seconde porte. Celle-là était à claire-voie ; et je me suis trouvée dans un vaste corridor sur lequel, de trois en trois mètres, ouvrent d'autres portes qui, toutes, sont armées d'une grosse serrure, d'un verrou posé à l'intérieur, et d'une ouverture tantôt carrée et grillée, tantôt ronde et de la largeur d'une pièce de monnaie.

C'est un judas, et le judas de l'autorité qui semble dire à la prisonnière qu'elle n'est jamais seule et que, à toute heure de nuit et de jour, on veille sur elle.

Au bout de ce corridor, la religieuse qui nous conduisait, car la belle Marton était avec moi, ainsi qu'une autre femme qu'on appelle Madeleine la Chivotte, — la religieuse, dis-je, s'est arrêtée devant une porte sur laquelle il y avait ce mot :

DÉPOT

— C'est là que nous allons coucher, m'a dit la belle Marton. Ce n'est que demain qu'on nous donnera l'uniforme.

Puis, se penchant vers moi, elle m'a dit tout bas :

— Si vous avez de l'argent, cachez-le...

XLV

La belle Marton avait raison, mon ami.

On nous a laissées dans le *dépôt* jusqu'au lendemain matin.

C'est une salle de douze ou quinze pieds carrés, dans laquelle il y a quatre, six ou huit lits, dont l'un est plus élevé que les autres. Celui-là est celui de la *surveillante*.

N'allez pas croire que cette surveillante est une religieuse; non, c'est une détenue, et qui, mieux est, une condamnée.

Mais il y a en prison, comme dans le monde, des honneurs et des distinctions.

Avec le temps et la bonne conduite, les prisonnières finissent par avoir des fonctions qui impliquent, les unes plus de bien-être, les autres une certaine autorité.

Il y a des infirmières qui sont détenues et portent le costume de la prison ; on en voit quelques-unes à la lingerie. D'autres sont parvenues à être surveillantes.

Celles-là n'ont plus que peu de temps à faire.

Obséquieuses, d'une obéissance servile envers les sœurs, le directeur ou les gardiens, elles se souviennent du temps où elles étaient rudoyées, et quelques-unes en ont gardé rancune et se vengent, non sur leurs anciens persécuteurs, mais sur les prisonnières qui leur sont confiées.

Ce sont des employées qui font ce qu'on appelle du zèle. Celle qui avait mission de surveiller le dépôt était une femme âgée.

Il y avait longtemps qu'elle était à Saint-Lazare où, d'ordinaire, on ne passe jamais plus d'un an.

Quand j'entrai, elle me toisa des pieds à la tête.

J'avais encore les yeux pleins de larmes et je me laissais soutenir par la belle Marton, dont le revirement était complet à mon égard.

— Vous êtes bien jeune, me dit-elle ; vous allez bien, vous...

La belle Marton haussa les épaules, et comme la surveillante paraissait vouloir me dire des choses désagréables, elle appela sœur Marie.

Sœur Marie est une femme jeune encore et qui n'a peut-être pas quarante ans.

Son visage est d'une beauté merveilleuse et porte les traces de douleurs profondes. Son œil noir, qui semble avoir perdu son dernier éclair, est d'une bonté inépuisable.

Elle a des pieds d'enfant et des mains de duchesse.

D'où vient-elle? Elle est à Saint-Lazare depuis bientôt dix ans ; elle est sévère souvent, juste toujours... Les détenues ont pour elles un respect sans bornes.

Cette femme, certainement, n'est pas née à l'ombre d'un cloître. Elle n'était pas destinée aux tristes et sombres fonctions d'une sœur des prisons. Sans doute un de ces orages du monde qui déracinent une vie tout entière l'a jetée là, contre ces murs désolés, comme une mer d'équinoxe repousse une épave à la côte.

La belle Marton s'est jetée à ses pieds :

— Ma sœur, a-t-elle dit, vous me connaissez, je suis une créature infâme et souillée, et je n'ai droit à aucune pitié ; mais vous savez que je ne mens pas avec vous et que je passerais dans le feu si vous le commandiez. Eh bien ! écoutez-moi, je vous en supplie, et regardez mademoiselle...

Elle me désignait en parlant ainsi, et sœur Marie leva sur moi ce grand œil noir dont le charme est inexprimable.

— Mademoiselle, dit la belle Marton, est une

jeune fille honnête, et, si elle est ici, c'est par méprise, je vous le jure, et j'en donnerais ma tête à couper... je vous le demande en grâce, ma sœur, protégez-la.

En parlant ainsi, elle tournait un regard presque flamboyant vers la surveillante.

Celle-ci détourna la tête.

La sœur Marie me dit quelques mots affectueux, et on nous enferma dans le dépôt.

Tant que les nouvelles détenues n'ont pas revêtu l'uniforme de la prison, elles ne communiquent pas avec le reste des prisonnières.

A deux heures, on nous apporta des légumes et du pain.

A sept heures on nous fit mettre au lit.

La belle Marton occupait le lit de camp voisin du mien ; elle me fit signe que lorsque la surveillante dormirait nous pourrions causer.

— En effet, vers neuf heures, des ronflements sonores partis du lit le plus élevé nous annoncèrent que la terrible mégère s'était départie de sa surveillance.

La belle Marton se glissa alors nu-pieds hors de son lit, peu soucieuse, en dépit du froid, de rester sur le carreau glacé, car il n'y a du parquet, à Saint-Lazare, que dans les infirmeries.

Et s'appuyant avec le bras sur mon lit :

— Voyons, mademoiselle, me dit-elle, causons un

peu... Il n'est pas possible que vous restiez ici.

— J'ai eu un moment d'espoir ce matin, répondis-je, mais je n'en ai plus.

— Et là, vrai, vous ne connaissez ni Papa, ni Polyte, ni la Mère ?

— Je vous le jure.

— Oh! je vous crois, et ça me confirme dans mon idée que c'est un coup monté contre vous. La Chivotte doit tout savoir, et je m'arrangerai bien pour qu'elle parle un jour ou l'autre. Voyons, n'avez-vous pas d'ennemis ?

— Je ne m'en connais pas.

— Et, dit-elle en baissant la voix, est-ce que personne ne vous fait la cour ?

Cette question me fit tressaillir.

— N'avez-vous pas entendu, lui dis-je, ce que j'ai répondu au commissaire de police ?

— Ah! oui, dit-elle, pardonnez-moi... Oui, un M. Agénor, n'est-ce pas ? qui veut vous épouser ?

— Oui.

— Est-ce qu'il est riche ?

— Très-riche.

— Et vous ?

— Moi, je suis pauvre.

— Ah! dit la belle Marton pensive. Et il a des parents, bien sûr?

— Oui... son père... qui m'a envoyé sa voiture.

Sur ces mots, mon ami, je racontai à cette femme tout ce que m'avait dit cet homme qu'on appelle Polyte, c'est-à-dire la complicité du cocher de votre père et le danger que vous aviez couru d'être assassiné...

Elle m'écouta attentivement et me dit enfin :

— C'est un coup monté, je vous le répète, ma chère demoiselle, et c'est Polyte qui aura prévenu *la Rousse*, — c'est le nom que nous donnons à la police. — Voyez-vous, il n'y a pas de quoi en être fière, loin de là; mais j'ai de l'expérience et j'y vois clair... Eh bien ! si vous n'aviez pas rencontré M. Agénor et s'il ne voulait pas vous épouser, vous ne seriez pas ici.

— Ah ! fis-je d'un ton d'incrédulité, est-ce possible cela ?

— Ah ! reprit-elle, bien sûr que ce n'est pas lui, allez ! mais c'est son père ou les gens de sa famille ! Et tenez, en voulez-vous la preuve ?

— Parlez, balbutiai-je.

— Et bien ! vous vous souvenez que, sur votre demande, le commissaire a envoyé chercher M. Agénor, rue de Suresnes ?

— Oui.

— Est-ce qu'on n'a pas répondu qu'il était en voyage ?

— C'est vrai.

— Là, voyez-vous! Pendant qu'on vous emballait d'un côté, on le faisait filer de l'autre.

J'avoue, mon ami, qu'il y a dans ce raisonnement une logique terrible.

Vous reverrai-je jamais ? Hélas ! j'en désespère à présent... Et pourtant je me rappelle la lettre de votre père, cette lettre empreinte de tant de franchise et de noblesse. Non, cette femme se trompe ! c'est impossible...

Un mouvement que la surveillante fit dans son lit força la belle Marton à se sauver.

Heureusement nos dortoirs ne sont pas éclairés la nuit, et la surveillante ne dit rien.

Vous pensez bien que je ne fermai pas l'œil, et que l'esprit et le cœur à la torture, je m'efforçai de deviner cette énigme à laquelle, jusqu'à présent, je ne comprends rien.

A moi aussi, cependant, il m'est venu une idée qui pourrait bien être la vérité. Ecoutez :

Je suis pauvre, et ma mère était riche. Qu'est devenue sa fortune ? n'a-t-elle pas été volée ? Et s'il en est ainsi, ne suis-je pas la victime des spoliateurs qui craignent de me voir la revendiquer un jour ?

Oh ! j'aime mieux croire cela qu'accuser votre père !

Le lendemain matin, c'est-à-dire hier, à sept heures, on nous a apporté les habits de la prison.

La belle Marton avait eu le temps de me dire à demi-voix :

— Cachez votre argent.

Mais d'argent, je n'en avais pas... La veille j'avais donné à cette femme les deux uniques pièces d'or que j'avais sur moi. On m'a fouillée, selon l'usage, et on a retiré de ma poche mon porte-monnaie qui était vide.

La belle Marton s'en est aperçue :

— Ah ! m'a-t-elle dit, si je pouvais croire encore que vous êtes une de nos pareilles, je ne le croirais plus, maintenant... Vous êtes un ange.

Elle avait caché les deux demi-louis. Où et comment ? Je n'en sais rien ; mais en passant auprès de moi, elle m'a dit :

— Soyez tranquille, nous avons huit jours de pistole devant nous, et d'ici à huit jours, si vous êtes encore ici, j'aurai de l'argent.

Quand nous avons été habillées, on nous a conduites à l'atelier. On m'a donné des chemises à faire.

Jusqu'à midi, il m'a été impossible de retrouver ni sœur Marie, ni la belle Marton. Nous n'étions pas dans le même atelier.

J'ai rencontré cette dernière au préau.

Là, comme j'étais l'objet de la curiosité générale, Marton s'est approchée de moi et m'a prise sous sa protection.

Au préau, on jouit de quelque liberté ; on peut causer et se promener.

— Ma chère demoiselle, m'a dit alors Marton, sœur Marie est comme moi. Je lui ai raconté votre histoire, et elle croit bien que vous êtes persécutée. Aussi, elle va vous donner une pistole demain, car il n'y en a pas de libre aujourd'hui. J'avais votre argent, j'ai payé d'avance.

— Mais vous? lui ai-je demandé.

— Oh ! moi, m'a-t-elle répondu en souriant, le dortoir et l'atelier, c'est assez bon : ne suis-je pas une femme de mauvaise vie et une voleuse?

J'ai senti mes yeux s'emplir de larmes.

XLVI

Saint-Lazare a trois cours, c'est-à-dire trois préaux.

Je n'en connais qu'un, il est sans arbres et dominé de tous côtés par les hauts bâtiments de la prison.

Ce dernier est fréquenté tour à tour par les jeunes filles soumises à la correction paternelle, les détenues par prévention et les voleuses condamnées.

La quatrième catégorie de prisonnières, celle qu'on appelle la deuxième section, a une cour à part,

qui se trouve derrière la cour de la chapelle, une infirmerie à part et des dortoirs séparés.

Le réfectoire seul est commun à toutes les détenues ; mais on a soin que ces femmes-là et nous, nous ne nous rencontrions jamais.

La belle Marton, qui a été dans la deuxième section autrefois, m'a donné tous ces détails.

Elle connaît la prison dans ses moindres détails. Les jeunes filles en correction sont soumises, paraît-il, la nuit, au régime cellulaire.

C'est dans un corridor assez sombre qui a deux étages, que s'ouvrent leurs cellules.

A la tête du lit est la porte armée de sa serrure et de son verrou.

Au pied du lit est une claire-voie qui donne sur une sorte de couloir étroit qu'une religieuse parcourt d'heure en heure.

Point de table, point de chaise, mais, fixée dans le mur au-dessus du lit, une planche qui supporte un pot à eau et une cuvette.

Il paraît que ces jeunes filles sont plus indisciplinées et plus difficiles à conduire que les voleuses et les prévenues.

Quant aux femmes qui ne relèvent que de l'administration, elles perdent leur cynisme en entrant, et se montrent généralement d'une douceur et d'une soumission parfaites.

Je suis mêlée pendant le jour à une catégorie que j'appellerais volontiers multiple.

Aucune de nous n'est jugée.

Il y a là des femmes qui ont commis un simple abus de confiance et que le vice n'a pas endurcies, des voleuses de profession, qui attendent une dixième condamnation; des femmes accusées d'adultère, et çà et là une détenue qui a appartenu au vrai monde et qui se cache honteusement.

La belle Marton, qui cherche à me distraire et proclame bien haut mon innocence, me désigne chaque détenue par son nom. Elle connaît presque tout le monde.

A une heure de l'après-midi, hier, on nous a reconduites à l'atelier.

La belle Marton s'est approchée de moi et m'a dit :

— Sœur Marie est bien bonne. Elle m'a dit que j'aurais le bonheur de coucher, ce soir, dans le même dortoir que vous. J'en suis bien contente, voyez-vous, car cette canaille de Chivotte, qui pour sûr s'entend avec les gens qui vous veulent du mal, a manigancé une conspiration contre vous. Mais je suis là, moi, et puis j'ai prévenu la sœur Marie.

J'ai donc couché une nuit dans un des dortoirs.

C'était un des plus petits. Il n'y avait que sept ou

huit lits, et pas de surveillante; mais Madeleine la Chivotte s'y trouvait.

J'ai bien vu à l'attitude hostile de mes camarades de chambre que cette femme avait prévenu tout le monde contre moi.

Mais Marton a pris son sabot, et le brandissant au-dessus de sa tête, elle s'est écriée :

— Je ne suis pas seulement Marton la belle, je suis aussi Marton la forte et j'ai été saltimbanque dans ma jeunesse ; si une de vous manque de respect à mademoiselle, je l'assomme.

On a murmuré, mais tout s'est borné là.

J'étais brisée de fatigue; j'ai fini par m'endormir en pensant à vous, mon ami ; à ma pauvre sœur, qui sans doute est en route pour la France; à ma bonne maman Raynaud, qui doit être accablée de douleur et me pleure peut-être comme morte.

Quand je me suis éveillée, on sonnait le lever et le départ pour l'atelier.

Sœur Marie est entrée.

— Restez, mon enfant, m'a-t-elle dit.

Les autres détenues sont parties, et sœur Marie m'a conduite dans le corridor Saint-Vincent de Paul.

C'est dans ce corridor que se trouve la seconde chapelle, car Saint-Lazare en possède deux, l'une à

l'usage des détenues, l'autre qui n'est que pour les sœurs.

C'est à cette place même que le saint est mort, et la chapelle lui est consacrée.

— Voulez-vous entendre la messe? m'a dit sœur Marie.

Je n'ai pu retenir un cri de joie. On a tant besoin de prier dans ma misérable situation!

Un prêtre était à l'autel; j'ai entendu la messe et j'ai prié avec ferveur.

Quand je suis sortie de la chapelle, sœur Marie m'a prise dans ses bras et j'ai senti une larme couler de ses yeux sur ma joue.

— Venez, mon enfant, m'a-t-elle dit, je vais vous conduire à la pistole qui vous est réservée.

C'est une chambre toute nue, mais il n'y a qu'un lit et j'y suis seule.

La sœur m'a donné quelques livres de piété et de quoi écrire:

Puis, elle m'a dit.

— Voici dix années que je suis ici, et j'ai vu entrer bien des coupables; je crois donc me tromper rarement.

Eh bien! je partage l'opinion de Marton, je vous crois une jeune fille honnête et victime de quelque erreur ou de quelque persécution. Mais, mon enfant, je ne suis qu'une pauvre geôlière, et mon opinion

n'a aucun poids. Je ne puis donc pour vous qu'une chose, adoucir autant que les règlements me le permettent l'amertume de votre situation.

Vous ne descendrez plus dans les ateliers et je ferai indemniser l'entrepreneur des travaux, pour votre tâche quotidienne, car le travail est obligatoire ici.

On vous procurera à la cantine un peu de vin et une nourriture plus substantielle.

J'ai demandé alors à sœur Marie, en la remerciant avec effusion, si je ne pourrais pas écrire soit à maman Raynaud, soit à vous. Mais elle m'a répondu que cela était impossible pour les prévenues.

Je me suis résignée, et cependant je vous écris, car j'ai l'espoir qu'un jour vous lirez ces pages...

Tandis que Antoinette écrivait ces dernières lignes, on ouvrit la porte de la pistole et une femme entra.

C'était la belle Marton.

Quand elle fut entrée, la religieuse de service dans la cour referma la porte.

La belle Marton avait à la main une cruche, un balai et un essuie-main.

— Que m'apportez-vous là, mon amie? lui di Antoinette en souriant.

— Je viens faire votre ménage, dit la belle Marton.

— Mon ménage !

— Ah ! dame, il faut vous dire, continua-t-elle, qu'ici les détenues qui ont de l'argent, et qui sont à la pistole, font faire leur ménage par d'autres. Ainsi vous êtes censée me payer, mademoiselle, mais je suis bien heureuse, allez, de vous servir pour rien... Si je pouvais vous suivre, quand vous rentrerez dans le monde, je crois bien que je serais votre caniche, quelque chose qui vous appartiendrait corps et âme.

Antoinette lui tendit la main avec émotion.

— Maintenant, dit vivement Marton en baissant la voix, causons vite et bien. Vous venez d'écrire une longue lettre ?

— Oui.

— A qui ? A M. Agénor ?

Antoinette fit un signe de tête.

— Je m'en charge, dit Marton ; elle lui parviendra.

— Mais comment ?

— Je vas vous dire : Il y a à Saint-Lazare des femmes qui ont fini leur temps et qu'on appelle des détenues volontaires. C'est des vieilles femmes, pour la plupart, qui ne sauraient où aller ; on les fait travailler et l'administration les paie. Pas plus que nous elles ne peuvent sortir, mais elles sont un peu plus libres dans la maison, et quelquefois elles s'at-

tardent au réfectoire ou à la chapelle, de telle façon qu'elles rencontrent une autre section lorsqu'elle y vient.

— Ah! fit Antoinette étonnée.

— J'en connais une qui, pour quelques sous que je lui donnerai, se chargera de votre lettre et la fera tenir à Malvina.

— Qu'est-ce que Malvina?

— C'est une de mes pareilles, dit la belle Marton en baissant la tête. Mais c'est une bonne fille et dont je suis sûre comme de moi-même. Elle est à la deuxième section, j'en suis certaine, et comme elle n'est retenue que par mesure administrative, elle peut descendre au parloir le dimanche. Demain votre lettre sera hors d'ici.

— Mais qui s'en chargera?

— Auguste. Excusez-moi, mademoiselle, dit la belle Marton en rougissant, mais il faut bien que je vous dise tout cela.

— Mais, dit Antoinette, on ne peut, m'avez-vous dit, se parler qu'à distance au parloir et à travers un grillage.

— Ça ne fait rien. Finissez votre lettre, je vous dirai tout.

Antoinette termina sa lettre en quelques lignes et la signa.

Puis, comme elle allait la plier...

— Oh ! pas comme ça, dit la belle Marton.

Alors elle s'empara de la lettre et se mit à la pétrir dans ses doigts, comme elle eut fait d'une boulette de mie de pain.

Puis, quand elle lui eut donné la forme d'une boule qui avait à peu près la grosseur d'une noix, elle la mit dans sa poche et dit à Antoinette étonnée :

— Où demeure M. Agénor ?

— Rue de Suresnes, 21.

— C'est bien, lundi matin il aura la lettre.

Et la belle Marton se mit à faire le ménage d'Antoinette.

XLVII

Revenons maientenant à un personnage que nous avons à peine entrevu depuis le prologue de cette histoire.

Nous voulons parler de Vanda la Russe, la maîtresse du Cocodès, la femme étrangère qui s'était donné pour mission d'arracher une victime à l'échafaud.

Vanda était devenue l'esclave du major Avatar.

Pour elle, l'homme qui avait arrêté dans sa course le jeu de la guillotine était aussi puissant que Dieu, et elle aimait et vénérait cet homme et lui disait chaque jour :

— Quand donc auras-tu besoin de moi ?

Et Rocambole répondait :

— Pas encore !

En devenant la femme du major Avatar pour le monde, la Russe avait retrouvé cette aisance de grande dame qu'elle avait autrefois.

Dans la villa Saïd, qui est un peu une colonie et où tout le monde se connaît, on admirait cette belle jeune femme au sourire mélancolique, et l'on se disait que le major Avatar était bien heureux de la posséder et d'en être aimé.

Cependant, depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Milon, le major Avatar sortait presque toujours seul, rentrait fort tard, quand il rentrait, et les hôtes de la villa ne voyaient plus vers deux heures, par les belles après-midi de soleil, la jeune femme monter avec lui en voiture pour faire le tour du lac.

On savait que le major était Russe ; qui dit Russe dit joueur. Le concierge qui, par profession, était curieux, avait questionné son valet de chambre.

Le valet de chambre répondit d'un air niais :

— Monsieur joue beaucoup et il perd beaucoup à son cercle depuis quelques jours ; c'est pour cela qu'il rentre fort tard et qu'il est de mauvaise humeur.

Cette explication avait arrêté tous les commentaires.

Aussi lorsqu'on vit ce jour-là — le jour où Antoinette était conduite à Saint-Lazare — le major rentrer vers midi, le concierge dit au cocher d'un hôtel voisin :

— Faut-il qu'ils aient de l'or, ces Russes ! en voilà un qui a joué toute la nuit, toute la matinée et qui ne s'est pas couché.

Le major monta tout droit à l'appartement de Vanda.

Elle était assise sur un tapis, les jambes en rond, à la façon orientale, et elle fumait.

— Eh bien ! dit-elle, car elle était au courant de l'histoire des orphelines, avez-vous trouvé quelque chose, maître ?

— Oui, et j'ai besoin de toi.

Elle eut un cri de joie et passa ses deux bras au cou du major :

— Enfin ! murmura-t-elle.

— Il faut que tu ailles en prison, continua Rocambole.

— A l'échafaud, si tu veux ! dit-elle avec l'accent fanatique du dévoûment.

— Non, à Saint-Lazare.

Ce nom la fit tressaillir, comme il fera tressaillir éternellement la femme qui n'a pas perdu toute pudeur.

— Avec les filles perdues ? dit-elle.

— Oui, dit Rocambole.

— Dans quel but ?

— Pour faire évader Antoinette Miller, une des deux orphelines de Milon.

— Elle est à Saint-Lazare ! s'écria Vanda.

— Depuis une heure ou deux ; et, dit Rocambole avec son rire amer, c'est une jeune fille honnête pourtant, et la voilà confondue avec des voleuses.

— J'irai, dit Vanda. Mais pour y entrer, il faut être arrêtée... condamnée...

— Arrêtée, oui ; condamnée, non.

— Je suis prête, fit la Russe.

— Oh ! nous avons le temps, dit Rocambole. D'abord, il faut que tu lises cela.

Et il lui mit sous les yeux le manuscrit de la baronne Miller, trouvé dans la cassette au million.

Puis, tandis qu'elle lisait, il alluma tranquillement un cigare et se mit à arpenter la chambre en murmurant :

— J'ai beau faire pour oublier mon ancienne vie, les événements m'y ramènent constamment. Il va falloir engager avec Timoléon une lutte à mort. Tant pis pour lui si je redeviens Rocambole jusqu'au bout des ongles.

— Ah ! quel tissu d'infamies ! murmura Vanda au bout d'une demi-heure en repoussant sur une table

le manuscrit qu'elle aurait dû lire jusqu'à la dernière ligne.

Alors Rocambole interrompit sa promenade et vint se rasseoir auprès de Vanda.

— Maintenant, écoute, dit-il, tu comprendras.

Et il lui raconta sommairement les amours d'Antoinette et d'Agénor, le piége où on avait fait tomber la jeune fille et l'impossibilité où l'on était à présent de la réclamer.

— Mais, dit Vanda, il me semble que c'est bien facile.

— Tu crois ?

— Est-ce que la vraie Madame Raynaud ne peut pas s'adresser au parquet.

— D'abord, dit Rocambole, la vraie Madame Raynaud a disparu. Timoléon l'a mise sous clé, et on ne la trouvera pas.

— Et la concierge ?

— Eh ! la concierge, on la renverra contente et persuadée qu'Antoinette est la plus heureuse des femmes.

— Mais enfin tout ce tissu de mensonges ne peut tenir, reprit Vanda, devant un tribunal.

— Certainement non.

— Et quand on jugera Antoinette...

— Voilà justement ce que je veux éviter... Antoinette ne doit jamais passer en jugement. M. Agé-

nor de Morlux doit l'épouser, et il est inutile que le monde sache ce qui arrive.

— C'est juste. Mais ne saura-t-on jamais qu'elle a été à Saint-Lazare ?

— Jamais.

Vanda regarda Rocambole d'un air interrogateur ; mais Rocambole avait ce visage impassible que les poètes prêtent au sphinx antique.

— Maintenant, reprit-il après un silence, il faut faire tes préparatifs, c'est-à-dire qu'il faut faire charger deux malles sur une voiture de place que j'ai gardée et qui est à la porte.

— Bon ! Et puis ?

— Pour les gens de la villa, nous nous absentons huit jours.

— Très-bien. Où allons-nous ?

— Faire un voyage à Londres.

— Tu crois donc, maître, dit encore Vanda, que dans huit jours tout sera fini ?

Rocambole fit un signe de tête affirmatif et continua à fumer tranquillement son cigare.

Si le bon Milon l'avait vu ainsi, il se fût lamenté de plus belle, et il eût pensé que Rocambole n'épousait que bien tièdement la cause de sa chère Antoinette. Mais Milon était déjà à trente lieues de Paris, emporté par un train express, et Rocambole était l'homme par excellence qui a horreur des grands

mots, des grands cris et de toute agitation stérile.

A l'école de son ancien maître, sir Williams, il avait fini par être calme comme la destinée elle-même.

Une heure après, Vanda et le maître montaient en voiture et quittaient la villa Saïd.

Le costume de voyage, le petit chapeau rond de la jeune femme et les deux caisses placées sur la voiture ne laissèrent aucun doute au concierge.

Le major lui dit en sortant :

— Nous allons à Londres pour huit jours, vous donnerez mes lettres à mon valet de chambre. Le major n'attendait aucune lettre, mais il attendait la dépêche télégraphique de Milon, et son valet de chambre avait ordre de la lui porter au café Anglais.

Rocambole conduisit Vanda, non point au chemin de fer, comme on le pense bien, mais à l'hôtel de Hollande, rue d'Amsterdam, tout près du débarcadère.

Elle demanda un appartement et s'y installa comme une voyageuse qui doit partir le lendemain.

— A présent, lui dit Rocambole en la quittant, nous ne nous reverrons que ce soir à onze heures.

— Où ?

— Au café Anglais. Tu t'habilleras comme une femme qui va à l'Opéra, et tu auras soin de te décolleter le plus possible ; puis, tu t'encapuchonneras

dans une sortie de bal ; tu monteras rapidement l'escalier, de façon qu'on ne te remarque pas trop, et tu me trouveras dans le cabinet n° 29.

Et Rocambole quitta Vanda et se fit conduire rue Serpente, où l'attendait son bras droit, le forgeron Noël dit le Cocorico.

— Ecoute, lui dit-il, as-tu quelqu'un sous la main qui connaisse Saint-Lazare comme sa poche ?

— Je dois avoir ça, répondit Noël avec un sourire. Est-ce que nous n'avons pas eu autrefois toutes sortes de connaissances ?

— C'est vrai, fit Rocambole en souriant.

Noël interroga ses souvenirs et finit par se frapper le front en disant :

— J'ai l'affaire.

— Qui donc ?

— Madeleine la Chivotte, une voleuse incorrigible. A moins qu'elle n'y soit encore... car elle y va souvent...

— Est-ce une fille intelligente ?

— Assez.

— Et capable de bien décrire la maison et les habitudes à *madame ?*

Noël regarda Rocambole avec un certain étonnement. Depuis le retour de Toulon, *madame* était le nom qu'il donnait à Vanda.

— Oui, dit froidement Rocambole, madame veut

aller faire un tour à Saint-Lazare, où nous avons en ce moment des mystères engagés et il faut bien qu'on la mette un peu au courant.

— On ne peut pas trouver mieux que Madeleine la Chivotte, répondit Noël. Elle demeurait autrefois rue du Petit-Carreau, et si elle n'y demeure plus, on la retrouvera toujours dans les environs. Son homme, le beau Jean-Joseph, a fait dix ans de *centrale* ; mais il est sorti. C'est un homme à qui on peut se fier. Si la Chivotte, ce qui est bien possible, est sous clé, il nous trouvera quelqu'un qui dégoisera tout à son aise.

— Eh bien ! dit Rocambole, allons voir la Chivotte.

Noël était seul dans la loge. Le maître y entra, et, en quelques minutes, le major Avatar faisait place à un de ces hommes à mine douteuse, qui portent beaucoup de breloques, beaucoup de bagues, des gilets de velours rouge, des cravates éclatantes, un pantalon à grands carreaux, une casquette dite melon et font tournoyer une grosse canne à pomme d'argent doré.

— Puis Noël et lui se dirigèrent vers la rue du Petit-Carreau.

XLVIII

Les femmes de l'espèce de Madeleine la Chivotte, belles de nuit s'il en fut, sortent peu le jour et on les trouve au logis généralement occupées à jouer au bezigue sur un tapis graisseux.

Elles quittent rarement leur quartier où, pour la plupart, elles sont connues depuis longues années.

Il y avait dix ans que Noël dit Cocorico n'avait vu la Chivotte, mais il était certain qu'elle n'avait point abandonné, sinon la rue du Petit-Carreau, au moins les environs.

Madeleine avait toujours été plus ou moins affiliée à une bande de *voleurs ou poivriers.*

Le soir, on la voyait chez les marchands de vin agacer les ivrognes et les détrousser ensuite en sortant : Mais ces sortes de vols sont très-difficiles à prouver, et Madeleine se tirait presque toujours d'affaire.

Quand elle ne parvenait pas à prouver son innocence, elle s'en tirait au plus bas prix, c'est-à-dire avec une condamnation de quatre à six mois de prison.

Cette femme que nous avons entrevue en compagnie du beau Polyte, de Papa et des autres misé-

rables qui avaient fait arrêter Antoinette, vivait depuis longues années avec un homme de force herculéenne, forgeron de son état, qu'il n'exerçait guère, du reste, et qu'on appelait le beau Jean-Joseph.

Il avait été condamné à dix ans de réclusion pour tentative de meurtre ; mais, d'après les calculs de Noël dit Cocorico, il devait être sorti, et tout laissait supposer qu'il avait renoué avec la Chivotte, car l'attachement de ces sortes de femmes est quelquefois éternel.

La rue du Petit-Carreau est une des rares artères de Paris qui ait conservé sa physionomie d'il y a vingt ou trente ans.

Ce sont toujours les mêmes maisons, les mêmes magasins, les mêmes allées noires et enfumées. Rien n'y change d'aspect.

Cocorico, que suivait toujours Rocambole, enfila une allée étroite fermée par une clairevoie, monta sans rien demander au concierge et s'arrêta au premier étage, devant une porte sur laquelle était une plaque de cuivre avec ce nom :

MADEMOISELLE MADELEINE

fleuriste.

C'est comme il y a dix ans, fit Cocorico en riant.

Et il sonna.

Une vieille bonne vint ouvrir.

Noël la reconnut aussi. La bonne, comme la plaque, datait de la même époque.

— Mère Auguste, dit-il, savez-vous si Madeleine peut nous dire bonjour à monsieur et à moi?

— Ni à monsieur ni à vous, ni à personne, mon cher enfant, répondit la vieille. *Elle est à la campagne.*

— Compris, dit Cocorico; mais le beau Joseph ?

— Il est en bas, chez le *liquorisse* du coin de la rue de Cléry.

— Merci, maman, dit Noël.

Rocambole et lui redescendirent.

Comme on était au milieu de la journée, le *liquorisse* était désert ; il n'y avait personne devant le comptoir, et Cocorico, jetant un coup-d'œil par la porte entr'ouverte du cabinet, aperçut le beau Jean-Joseph un peu vieilli, un peu blanchi, mais toujours bel homme.

Il était attablé seul devant un carafon d'absinthe qu'il buvait pure et verre par verre.

— Cré nom! disait-il, il ne viendra donc personne pour me faire un piquet? Je m'ennuie à regretter la *Centrale*.

— Présent! dit Noël en entrant.

Les voleurs ont beau se séparer pendant de longues années, ils se reconnaissent toujours.

— Cocorico ! exclama le beau Jean-Joseph.

— Tu l'as dit, mon vieux Tu as donc réglé tes comptes?

— Oui, j'ai fait sept ans à Melun, et on m'a grâcié. Et toi?

— Moi, je reviens du pré.

— Avec ou sans *permission?*

Cocorico se mit à rire.

— Je ne demande jamais de permission, moi, dit-il.

— Ah! ah! fit le beau Joseph. Et quoi de nouveau?

Puis apercevant Rocambole:

— Monsieur est un *ami?*

Le mot *ami* veut dire voleur, pour tous ceux qui ont eu des démêlés avec la justice.

— Et un crâne encore, dit Cocorico; il a de rudes états de service.

— Alors on peut causer.

— Parbleu! dit Cocorico, qui ferma la porte du cabinet et s'attabla.

Rocambole en fit autant et tira de sa poche une pipe en terre qu'il chargea lentement.

— Est-ce que tu as quelque affaire à me proposer? demanda le beau Joseph en clignant de l'œil.

— Peut-être oui... peut-être non... Ça dépend...

Cómment cela? fit le forgerou alléché.

— Il y a *gras*, dit Noël, mais il faudrait une bonne *largue* comme Madeleine.

— Elle est *bloquée !* dit le beau Joseph.

— Ah diable !

— Et peut-être bien qu'elle fera six mois ; mais ce n'est pas cher, nous avons touché de belles roues de derrière, va !

— Un vol ? dit Noël.

— Non.. ; mieux que ça.

Et le forgeron prit un air malin.

— Sais-tu bien, dit-il, que nous travaillons maintenant dans les fils de famille ?

— Ah !

— Nous nous sommes associés, Papa et le beau Polyte.

A ce nom, Rocambole, qui faisait tranquillement son absinthe goutte à goutte, dressa l'oreille.

— C'est Timoléon qui nous a embauchés.

— Faut vous méfier, dit Rocambole qui se mêla alors à la conversation ; il a été de la police autrefois.

— Oui, mais il n'en est plus. Il paraît que nous avons joué un gros jeu cette nuit. Moi je n'y étais pas, mais Polyte, Madeleine et les autres, tout a été *bloqué*.

— Quel malheur ! fit naïvement Rocambole.

— Mais non, c'était convenu.

— Comment donc ?

Et Rocambole, que le hasard mettait en présence

d'un des agents de Timoléon, prit un air de plus en plus étonné.

— Ils se sont fait pincer *exprès* avec une jeune fille qu'on voulait fourrer à Saint-Lazare.

— Pourquoi ?

— Il paraît que c'est un fils de famille qui en est amoureux, et les parents ne veulent pas du mariage. Alors on a organisé un coup, et on l'a *bloquée* avec nous.

— Ça doit être bien payé, ces affaires-là ? dit Rocambole d'un air indifférent.

— Madeleine a eu son billet de mille.

— Excusez ! fit Noël, qui avait surpris un regard énergique de Rocambole.

Celui-ci reprit :

— Alors votre dame est là-bas ?

— Ou, et tant quelle ne sera pas jugée, il n'y aura pas moyen de la voir. Mais ça va vite à présent ; on ne moisit pas à la préventive. Du reste, elle avait de l'argent ; et puis, elle a de la société avec elle : la belle Marton a été pincée.

— Elle en était aussi ?

— Oh ! non, elle ne savait rien, elle ; c'est bon jeu, bon argent. Pourvu que Madeleine ne parle pas, un jour qu'elle aura bu un verre de trop à la cantine, tandis que la surveillante tournera la tête.

— Eh bien ! si elle jasait ?

— La belle Marton est mauvaise comme une teigne et forte comme un Turc, elle assommerait Madeleine!...

— Vrai ? dit Cocorico.

— Et elle serait capable de tout dire à la petite demoiselle et de se mettre en tête de la faire sortir.

— Fort bien, pensa Rocambole. Voici déjà un auxiliaire sur lequel nous ne comptions pas.

Et il se chevilla dans la mémoire ce nom de *belle Marton.*

— Qu'est-ce que c'est donc que cette affaire dont tu voulais me parler ? reprit le beau Joseph.

— Elle n'est pas mûre...

— Mais encore ?...

— Te trouve-t-on ici tous les jours ?

— Tous les jours.

— Eh bien, je reviendrai demain et nous jaserons.

Cocorico et Rocambole échangèrent une poignée de main avec le beau Joseph et sortirent. Une fois dans la rue, Rocambole dit à son compagnon :

— Maintenant, il faut que tu me surveilles ce gaillard-là nuit et jour, entends-tu ?

— C'est bien, maître.

— Il faut convenir qu'on trouve souvent ce qu'on ne cherche pas, continua Rocambole en manière d'*à-parte.*

— En voici la preuve, dit Noël, qui entra dans un bureau de tabac pour y rallumer sa pipe.

Il y avait au comptoir une femme entre deux âges. vêtue de noir, et qui avait encore des restes de beauté.

— Comment ! dit Noël, vous êtes ici, vous?

— Chut ! dit-elle, n'allez pas me reconnaître, au moins.

Cette femme, Rocambole la jugea d'un coup-d'œil C'était une ancienne affiliée qui avait mis quelques économies à acheter la gérance d'un bureau de tabac.

Noël se pencha sur le comptoir comme pour y choisir des cigares.

— Ecoutez, Joséphine, dit-il, je sais pour vous un moyen de gagner dix louis ce soir.

— Honnêtement? fit-elle.

— Très-honnêtement.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle en riant. Que faut-il faire ?

Rocambole s'approcha à son tour.

— M'apporter ce soir une caisse de cigares au café Anglais, cabinet 29, et demander le major Avatar, dit-il.

— J'irai, répondit-elle.

— Elle a une tête intelligente, dit Rocambole en souriant. Mais es-tu sûr qu'elle soit allée là-bas?

— Elle y a passé la moitié de sa vie.

— Alors c'est parfait, dit Rocambole en continuant son chemin.

XLIX

Ce soir-là, à onze heures, le major Avatar, qui commençait à être un des lions du jour, grâce à la popularité qu'on lui avait faite au *Club des asperges,* entra au café Anglais, demanda le cabinet 29, qu'il avait retenu dans la journée, et attendit Vanda.

Celle-ci arriva quelques minutes après.

Elle était si bien encapuchonnée, que les garçons ne purent voir son visage.

— Ma chère enfant, dit Rocambole, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis ce matin.

— Que cherchiez-vous donc, maître ? fit-elle avec un accent de soumission passionnée qu'elle n'avait qu'avec lui.

— Le moyen de t'envoyer à Saint-Lazare cette nuit même et de t'en faire sortir quand bon me semblera, c'est-à-dire lorsque Antoinette n'y sera plus.

— Ah ! fit Vanda, et quel est ce moyen ?

— Tu verras, car nous attendons un troisième convive.

— Noël?

— Non, une femme.

Le major s'était fait servir à souper et avait demandé trois couverts.

— Je t'engage, dit-il à la Russe, de ne bouder ni les buissons d'écrevisses, ni la volaille truffée qu'on va nous servir, car demain sera jour de jeûne pour toi.

Ils étaient à table depuis quelques minutes lorsqu'on frappa à la porte du cabinet.

— Entrez! dit Rocambole.

La porte s'ouvrit et la marchande de tabac de la rue Montorgueil parut.

Que se passa-t-il alors entre ces trois personnages.

Il serait assez difficile de le raconter; mais, une heure après, c'est-à-dire vers une heure et demie du matin. Vanda sortit du Café anglais par l'escalier de la rue Favart, et jeta dans l'allée sa sortie de bal.

Ce qui fit qu'elle se trouva décoletée, tête nue, en robe de soie, sur le boulevard.

L'opéra était fermé depuis deux heures, on n'était pas encore au carnaval et il était impossible d'admettre qu'une femme comme il faut pût se trouver ainsi à pied, par une nuit de brouillard humide, les

épaules nues, si quelque mystère n'était pas à éclaircir.

Elle aperçut deux sergents de ville et se mit à courir comme si elle eût voulu les éviter.

Les sergents de ville se mirent à la poursuite de la fugitive et la rattrapèrent devant le café Riche, au coin de la rue Le Peletier, juste au moment où deux jeunes gens l'abordaient et lui disaient sans façon :

— Viens-tu souper?

En voyant les sergents de ville, Vanda jeta un cri.

L'un d'eux la saisit par le bras, et lui dit :

— Où allez-vous?

— Laissez-moi, fit-elle, en jouant l'effroi le plus grand.

— Où allez-vous et d'où venez-vous? répéta le sergent de ville.

— Je vous en supplie, laissez-moi, dit-elle avec l'accent de la prière; je rentre chez moi.

— Dans ce costume?

— J'ai perdu mon manteau.

Les deux jeunes gens s'étaient arrêtés à trois pas de distance, et disaient en riant :

— Elle a de l'aplomb, la petite.

Le sergent de ville est un brave homme qui s'occupe simplement de la police des rues et est fort ued

au courant des mœurs nocturnes des viveurs des boulevards.

— D'où venez-vous ? insista celui qui avait saisi Vanda par le bras.

— De la Maison d'Or, répondit-elle.

— Où demeurez-vous?

— Je ne puis vous le dire.

Comme elle faisait cette réponse, une femme traversa le boulevard et vint passer tout auprès.

Elle portait un chapeau fané, un châle à carreaux et avait l'air d'une marchande à la toilette revenant d'une soirée de famille.

Jetant les yeux, comme par hasard, sur Vanda, elle poussa un cri.

— Ah! voleuse ! dit-elle.

Ce mot coupa court à l'hésitation du sergent de ville.

— Vous connaissez cette femme? dit-il.

— Oui, dit la femme au châle tartan.

— Ce n'est pas vrai, dit Vanda, je n'ai jamais vu madame.

— En voilà de l'aplomb ! s'écria la femme au tartan qui, on le devine, n'était autre que la marchande de tabac, et jouait un rôle dans la comédie imaginée par Rocambole.

Puis, s'adressant au sergent de ville :

— N'allez pas lâcher madame, au moins, car aussi

vrai que je suis une femme établie et que voici mon nom et mon adresse : Madame Gouleau, débitante de tabac rue Montorgueil, cette femme est une voleuse à la tire et elle m'a escroquée hier encore.

— Cette femme ment ! disait Vanda.

Les deux jeunes gens qui d'abord l'avaient invitée à souper avec un tel sans façon se tenaient à distance, peu soucieux de lui venir en aide.

— Voyons ? reprit le sergent de ville, voulez-vous, oui ou non, me dire d'où vous venez ?

— De la Maison-d'Or, répondit-elle.

— Alors on vous y connaît.

— Oh ! certainement.

— C'est ce que nous allons voir, dit l'agent de police qui lui fit rebrousser chemin.

Or, le chasseur qui se tient au bas de l'escalier du restaurant célèbre était à son poste depuis minuit moins un quart et manifesta un profond étonnement quand on lui demanda s'il avait vu entrer ou sortir Vanda, et il finit par déclarer ne l'avoir jamais vue.

La marchande de tabac, qui les avait suivis, ne cessait de répéter qu'elle avait été volée.

Vanda presistait dans ses affirmations ; les gens du restaurant niaient toujours connaître cette femme.

Ce que voyant, le sergent de ville, qui n'était pas très-patient, emmena Vanda au poste de la rue

Drouot et prit note de l'accusation portée par Madame Gouleau, débitante de tabac rue Montorgueil.

Comme elle s'y attendait, Vanda passa le reste de la nuit dans le violon et ne fut dirigée sur le dépôt, au petit jour, qu'après avoir de nouveau refusé énergiquement de faire connaître son nom et son domicile.

Comme en hiver surtout, la police opère presque chaque nuit des arrestations de cette nature, personne à la préfecture ne se montra surpris de voir arriver Vanda.

La jeune femme avait su se donner un air effronté et mystérieuse tout à la fois, qui semblait défier les plus minutieuses investigations. A six heures du matin elle subit cet interrogatoire sommaire à la suite duquel les prisonniers sont relâchés ou retenus définitivement et dirigés sur une prison quelconque.

Interrogée par un jeune magistrat, elle répondit qu'elle ne pouvait dire ni son nom ni son adresse, et que de son silence dépendait sa position.

Ceci était assez admissible, si on prenait Vanda pour ce qu'elle paraissait être, une femme de mœurs douteuses.

Quant à l'accusation de vol, elle se défendit pour la forme, ayant soin de laisser planer un soupçon dans l'esprit du magistrat.

Enfin, et ceci décida de son arrestation définitive, ayant tiré son mouchoir de sa poche elle laissa tomber sur le paquet un jeu de cartes.

On la fouilla et on la trouva nantie d'une certaine somme en or et en menue monnaie.

Alors, pour le magistrat, la chose ne fut plus douteuse; cette femme, qui persistait à s'envelopper d'un profond mystère, sortait d'une maison de jeu clandestine; et il signa l'ordre de la transférer à Saint-Lazare.

Alors seulement Vanda respira ; car plusieurs fois, en dépit de ses efforts, elle avait vu le moment où on allait la remettre en liberté.

A midi, c'est-à-dire vingt-quatre heures après Antoinette, Vanda arrivait à son tour à Saint-Lazare.

Comme elle était toujours en robe de bal, les épaules nues, et qu'elle grelottait, elle demanda comme une faveur d'autres vêtements, avant même de sortir du greffe, ce qui lui fut accordé.

On lui apporta le costume de la prison, et une religieuse la fit entrer dans une de ces chambres décrites par Antoinette, et qui servent de dépôt provisoire.

On avait pris à Vanda l'argent qu'elle avait sur elle, mais comme rien ne prouvait qu'il ne lui appartînt pas, on devait le remettre au directeur de a prison.

Seulement on ne lui avait pas ôté un grand peigne en or qui retenait son épaisse chevelure.

Elle l'ôta elle-même et le remit à la religieuse :

— Ma sœur, lui dit-elle, je ne resterai pas longtemps ici, car bien certainement on viendra me réclamer. Cependant, comme on m'a pris tout mon argent, vous seriez bien aimable de faire vendre ce peigne à mon profit.

— J'en parlerai au directeur, répondit la religieuse, dont l'attention, toute concentrée sur ce peigne, ne se porta point sur une grosse épingle longue de trois pouces, à tête noire et de la grosseur d'une noisette, que Vanda fit disparaître lestement sous les flots épais de sa chevelure.

Cette épingle, Rocambole la lui avait donnée au moment où elle quittait le café Anglais en lui disant :

— Prends bien garde qu'on ne te la prenne, car si cela arrivait, tu serais entrée pour rien à Saint-Lazare.

Une fois revêtue du costume de la prison, Vanda fut conduite au réfectoire où on lui donna une portion de légumes et de là à l'atelier de travail.

L

Camélia s'était jetée dans la dévotion depuis que ses charmes s'étaient évanouis.

Qu'était-ce que Camélia ?

On vous eût dit, il y a trente ans, au bal du Vaux-Hall, que c'était une piqueuse de bottines célèbre par sa danse équivoque.

Sept ou huit ans plus tard, on eût songé à une courtisane de bas étage, mais belle encore, en entendant prononcer ce nom.

Plus tard, il avait été répété à la huitième chambre de la police correctionnelle comme le sobriquet de la fille Adélaide Montain, reprise de justice et voleuse à la carre émérite.

Maintenant, l'être qui répondait à ce nom de guerre était une vieille et hideuse créature qui, ne trouvant plus à gagner sa vie autrement, s'était résignée à devenir servante dans cette maison où elle avait été si longtemps prisonnière.

Camélia était la *détenue volontaire* dont la belle Marton avait parlé à Antoinette, et qui devait se charger de sa lettre pour M. Agénor, la faire tenir à Malvina, qui à son tour, la donnerait à un certain Auguste, au parloir, le dimanche après la messe.

Cette femme, qui avait été belle, était maintenant horrible.

Elle avait eu, à quarante ans sonnés, la petite vérole, qui l'avait défigurée complétement et lui avait fait perdre un œil.

En outre ses cheveux, jadis d'un blond magnifique, avaient blanchi par places et lui donnaient une expression étrange.

On eut dit la crinière emmêlée d'un vieux lion.

Cette femme s'était jetée dans la dévotion, — mais à la façon de ses pareilles, avec une bonne foi qui pactisait avec tous ses mauvais instincts.

Elle avait conservé ses relations avec ses pareilles, se chargeait de leurs commissions, les aidait à tromper la surveillance et à frauder les règlements.

Cependant, comme elle conciliait très-habilement tout cela avec ses patenôtres, elle avait su capter la confiance des religieuses et on lui permettait le dimanche de rester à la chappelle une partie de la matinée, et d'y entendre les deux messes qui s'y célèbrent à une heure de distance, car la chapelle est trop petite pour contenir toutes les prisonnières à la fois.

Saint-Lazare a deux aumôniers.

La belle Marton savait tout cela lorsqu'elle avait assuré à Antoinette que sa lettre pourrait sortir de Saint-Lazare.

Camélia, le dimanche matin, était occupée à l'infirmerie ; elle faisait de la tisane pour les malades.

La belle Marton se plaignit d'un fort mal à la gorge, s'adressa à la sœur Marie et obtint la permission d'aller boire un verre de tisane dans le laboratoire.

Cette permission était une véritable faveur.

La température de ce laboratoire est très-élevée et les pauvres détenues qui parviennent à y pénétrer s'approchent en toute hâte des fourneaux pour dégourdir leurs mains raidies par le froid.

Le dimanche, du reste, est un jour où la surveillance est plus indulgente. On ne travaille pas, mais les détenues peuvent se réunir dans les ateliers et causer avant et après la messe.

C'est le jour où elles ont de la viande et du vin.

Quand la belle Marton entra dans le laboratoire, Camélia s'y trouvait seule.

L'interne de service était dans la salle voisine, et une femme qui était adjointe à Camélia balayait le corridor devant la porte.

La belle Marton s'approcha.

— Donne-moi un bol de tisane, Mélie, dit-elle.

— Tiens ! fit la détenue volontaire, c'est toi, Marton ?

— Oui.

— Tu es donc revenue ?

La belle Marton se mit à rire.

— Tu sais bien, dit-elle, que je vais et viens toujours, moi.

— C'est comme moi dans mon temps, murmura Camélia.

La belle Marton se baissa, passa la main dans son bras et en retira quarante sous et la boulette blanche qui représentait la lettre d'Antoinette.

— Ne flânons pas dit-elle, je suis venue pour affaires.

— Ah ! fit la vieille qui étendit avec avidité sa main vers la pièce de quarante sous. Tu as une commission pour la *première !*

— Non pour la *deuxième*, répondit la belle Marton. Je suis dans la première.

— Tu n'es donc pas ici pour faire plaisir à M. le préfet? ricana Camélia.

— Non ; c'est un curieux qui m'a bloquée.

— C'est plus grave, ma fille, dit sentencieusement Camélia. Tu en auras pour six mois peut-être.

— Ou pour deux ans, murmura Marton avec insouciance. Maintenant, allons vite, et ne parlons pas de moi. Malvina est à la deuxième.

— Oui, je l'ai aperçue dimanche dernier à la messe.

— Tu lui donneras ça.

— Et la belle Marton mit la boulette dans la main qui renfermait déjà la pièce de quarante sous.

— Est-ce pour elle?

— Non, c'est pour M. Agénor, retiens bien ce nom.

— C'est facile, j'ai eu un amoureux dans ma jeunesse qui s'appelait comme ça, Agénor, je ne connais que ça. Quelle rue?

— Rue de Suresnes. Tu songeras au petit bleu, vingt-un, tu te souviendras du *misti*.

— Un joli jeu, dit Camélia. Malvina va donc sortir?

— Non, mais elle verra Auguste aujourd'hui.

— Ah! c'est juste, dit la vieille infirmière. Pourvue que Malvina n'oublie ni le nom, ni l'adresse.

— Elle a bonne mémoire, dit la belle Marton.

Une sœur entra dans le laboratoire, Marton avala son bol de tisane et s'en alla, échangeant un dernier signe d'intelligence avec Camélia.

Celle-ci, à neuf heures précises, était à la chapelle, tout auprès du banc des religieuses.

Elle entendit la messe avec recueillement; puis, comme le service divin était fini, au lieu de se lever elle se pencha vers une des surveillantes et lui dit:

— Je n'ai pas fini mes prières, ma sœur; voulez-vous me permettre de rester?

La sœur n'y vit aucun inconvénient et accorda la permission.

Camélia se remit à genoux, la première section s'en alla et le tour de la deuxième arriva.

Dans l'intervalle, la détenue volontaire avait changé de place; elle s'était agenouillée tout au bout de la chapelle, auprès de la porte par où entrent les femmes de la seconde section.

Quand celles-ci arrivèrent deux par deux, Camélia leva la tête et les regarda successivement, échangeant un petit salut avec la plupart, car elle les reconnaissait presque toutes.

Enfin elle aperçut Malvina, une belle brune à l'air résolu et à la physionomie qui n'était pas dépourvue de franchise.

— Viens auprès de moi, fit Camélia d'un clignement d'yeux.

Malvina comprit et vint s'agenouiller tout à côté de la vieille détenue.

Celle-ci ouvrit son livre de messe et, tandis que les prisonnières, conduites par les sœurs, entonnaient un chant religieux, elle dit tout bas :

— Marton est ici !

Malvina tressaillit et répondit :

— A la *première*.

— Oui.

— La malheureuse! elle aura été prise avec la bande à Polyte.

— C'est possible, répondit Camélia. As-tu bonne mémoire?

— Si c'est pour Marton la belle, oui, répondit

Malvina. Je me ferais couper en morceaux pour elle, la pauvre chatte!

Camélia lui glissa la boulette dans la main

— Auguste viendra te voir, n'est-ce pas?

— Je crois bien, il n'y manquerait pas pour cent mille francs.

— Il faut que ton Auguste mette cet oiseau à l'air, poursuivit Camélia.

— Pour qui!

— Agénor, rue de Suresnes, 21.

— Je m'en souviendrai. A midi, je verrai Auguste à deux heures, le poulet battra de l'aile.

— As-tu des commissions pour Marton ! demanda Camélia.

— Elle n'a peut-être pas d'argent, la pauvre petite.

— Je ne sais pas.

— Moi, j'en ai. Fourre ce jaunet dans ton bas pour elle.

Camélia prit le louis et se remit à écouter la messe dévotement.

. . . . . .

L'enveloppe cachetée à la cire qui renferme une lettre n'est pas plus sacrée que la boulette roulée pour les prisonniers.

Ce moyen de correspondance, usité dans les prisons et les bagnes, n'a jamais été violé.

L'intermédiaire, et souvent il y en a plusieurs, se ferait un cas de conscience d'ouvrir cette lettre d'une forme nouvelle pour savoir ce qu'elle contient.

La boulette passe de main en main, accompagnée de l'adresse donnée verbalement, et elle arrive intacte à son destinataire.

Malvina, en sortant de la chapelle, fut conduite au réfectoire, puis au préau, et elle y était depuis dix minutes lorsque son nom retentit au seuil du corridor qui y donnait accès.

— Malvina, disait une sœur, on vous attend au parloir.

— Malvina gagna le corridor où se trouvaient déjà réunies trois autres détenues, car on les mène au parloir par escouades, et elle suivit la surveillante qui se mit à leur tête, son trousseau de clés à la main, ouvrant et refermant chaque guichet.

Le parloir était plein et il s'y faisait un bruit d'enfer.

Visiteurs et visités, abrités derrière leurs grillages respectifs, échangeaient avec volubilité des exclamations, des compliments, des consolations et des espérances.

On eût dit une pension de collégiens à l'heure de la récréation.

Le hasard semblait servir Malvina et par conséquent Antoinette, car Auguste, le visiteur, s'était appuyé tout contre la porte et se trouvait par consé-

quent au bout du parloir. Malvina vint se placer vis-à-vis, et avant qu'Auguste eût eu le temps de parler, elle lui dit :

— Regarde donc comme j'ai mal aux dents ; une rude fluxion, va !

Auguste vit alors que Malvina avait quelque chose dans la bouche, sous la joue gauche, — celle que ne pouvait voir le sous-brigadier qui est chargé de surveiller le parloir et qui se tient derrière la porte.

Auguste comprit.

Malvina s'appuya le front contre le grillage, puis, au moment où le sous-brigadier ouvrait la porte, pour laisser sortir un visiteur, elle fit de sa bouche une sarbacane, et lança sa boulette à travers les deux grillages avec tant d'adresse et de précision qu'elle tomba dans les deux mains d'Auguste, réunies en corbeille.

— De la part de Marton, dit-elle, M. Agénor, rue de Suresnes, n° 21.

— C'est bon, répondit Auguste, on ira.

Le sous-brigadier referma la porte, et se retourna vers le parloir, mais il n'avait rien vu.

LI

Tandis que la lettre d'Antoinette sortait de Saint-Lazare dans la poche de M. Auguste, une scène

d'un autre genre avait lieu au préau de la prévention, où les détenues venaient de se rendre.

Madeleine la Chivotte pérorait au milieu d'un groupe de voleuses.

— Voici maintenant, disait la Chivotte, que Saint-Lazare va devenir une maison d'aristos.

Si on écoutait mademoiselle Marton, il n'y aurait plus ici que des jeunes filles honnêtes et des femmes du grand monde.

Vous savez, cette petite brune qui a les yeux baissés comme une sainte et qui s'est fait mettre à la pistole; voilà-t-y pas que la belle Marton dit que c'est la fille d'un prince russe. Excusez !

Les voleuses se mirent à rire.

— Non, parole d'honneur! reprit la Chivotte, c'est trop drôle!... Il y a ici des comtesses, des baronnes, que sais-je?

Ce qui ne m'empêche pas de la connaître, moi, cette petite !

— Ah ! tu la connais? dirent plusieurs voix.

— C'est la maîtresse de Polyte, donc !

— Et elle a *goupiné?*

— Comme vous et moi, comme tout le monde, donc ! Les maîtresses à Polyte, toutes voleuses.

— Pourquoi donc alors Marton dit-elle que ça n'est pas vrai ?

— C'est rapport à moi, répondit Madeleine la

Chivotte. Nous sommes ennemies, Marton et moi.

— Mais, dit une autre détenue qu'on appelait la Simonne, tu lui en veux donc, à cette petite?

— Moi, non, dit la Chivotte.

— Pourquoi donc alors, si tu ne lui en veux pas, parlais-tu ce matin de l'assommer avec ton sabot, si elle sortait de la pistole et descendait dans le préau?

— C'est parce qu'elle fait sa tête.

— Moi, dit la Simonne, je croirais plutôt autre chose.

— Quoi donc? demanda Madeleine avec aigreur.

— Que Marton dit la vérité, que Polyte et les autres, et toi vous avez *renardé*...

— Trahir les amis, jamais!...

— ... Pour faire enfermer cette petite. J'étais au dépôt quand vous êtes arrivées toutes trois de la-bas, dit la Simonne et je l'ai bien vue cette petite. Faut pas avoir appris le piano pour voir qu'elle ne sait rien de rien... Quand on parle *comme les camarades* devant elle, elle vous ouvre de grands yeux bêtes, preuve qu'elle ne comprend pas...

— Et moi je dis, s'écria la Chivotte avec colère, que c'est une *goupineuse* comme nous.

— Alors elle vole dans les pensionnats de jeunes filles, ricana la Simonne. C'est un art d'agrément qu'on lui a fait apprendre, probablement.

— Si tu ne te tais pas, toi ! exclama la Chivotte qui menaça la Simonne du poing, tu verras...

La Simonne était une petite femme maigrelette et déjà vieillotte, qu'on eût jetée à terre en soufflant dessus ; la Chivotte, au contraire, était bien bâtie et assez forte. La Simonne eut peur et se tut.

Alors la Chivotte recommença ses criailleries.

— Et cette autre qui se promène là-bas, toute seule, dit-elle, c'est encore une duchesse, n'est-ce pas ?

Elle montrait une détenue qui marchait à pas lents, à l'extrémité du préau, au bas de l'escalier.

Cette femme, qui était toute seule, paraissait vouloir éviter tout contact avec les autres détenues.

— Elle est arrivée ce matin, dit une des prisonnières.

— C'est une femme de la haute, elle était en robe de bal. Je l'ai vue, moi, dit la Simonne, qui ne voulait pas se brouiller avec la Chivotte et cherchait à lui plaire maintenant.

— C'est une voleuse comme nous, dit Madeleine.

— Moi, fit une autre détenue, je crois savoir ce que c'est.

— Ah !

— C'est une femme mariée que son mari a envoyée ici.

— T'es bête, dit la Chivotte ; faudrait qu'il l'eût

fait condamner pour cela, et alors elle ne serait pas avec nous ; elle serait avec les jugées.

— C'est juste, observa la Simonne.

— Je vous dit que c'est une *goupineuse* comme nous, dit la Chivotte. Encore une qui fait sa tête. Madame est jolie, madame a travaillé dans le grand... elle nous méprise !

Ces mots occasionnèrent un murmure parmi les détenues.

— Voulez-vous que nous l'*embétions* un peu ? reprit la Chivotte.

— Oui, oui, dirent plusieurs voix.

La Chivotte se mit à la tête d'une petite troupe composée des plus turbulentes, et marcha droit à la femme solitaire.

On l'a deviné, c'était Vanda.

Vanda, qui cherchait Antoinette parmi ces cent cinquante femmes, et à qui nul indice ne la révélait.

— Bonjour, chère duchesse, dit la Chivotte quand elle fut tout près d'elle.

Vanda parut n'avoir pas entendu et elle continua à se promener.

Mais Madeleine ne se tint pas pour battue; elle alla se placer vis-à-vis de Vanda, qui alors fut obligée de s'arrêter.

— Pardon, duchesse, dit-elle.

— C'est à moi que vous parlez ? fit Vanda d'un ton glacé.

— Oui, duchesse.

— Vous vous trompez, dit la Russe avec une politesse calme, je ne suis pas duchesse.

— Tiens ! je l'aurais cru...

— Je suis comtesse, ajouta-t-elle. Que voulez-vous ?...

— Peste ! grommela la Chivotte un peu interdite, c'est donc pas pour rire ?

— Que voulez-vous ? répéta froidement Vanda.

— Savoir pourquoi vous êtes ici ?

— Et vous ? dit Vanda d'un ton hautain.

— Moi, dit la Chivotte, c'est parce que j'ai volé.

— Et moi, dit Vanda, c'est pour étudier les mœurs des prisons.

Et elle voulut passer outre.

Mais la Chivotte ne bougea.

— Ah ! dit-elle, tu as l'air de nous mépriser, on dirait !

Les mauvaises têtes qui avaient suivi la Chivotte commençaient à gronder sourdement.

Vanda devina l'orage et laissa peser sur le groupe un regard qui contint les plus hardies.

— Laissez-moi passer, dit-elle à la Chivotte.

— Tu ne passeras pas ! s'écria cette dernière.

Le sang de Vanda lui monta au visage ; cependant elle se maîtrisa encore :

— Vous vous trompez, dit-elle ; laissez-moi passer !

— Attends ! attends ! je vais t'arracher les yeux exclama la Chivotte, qui retroussa ses manches.

Vanda, nous avons fait autrefois son portrait, était grande, mince, et ses petits pieds, ses mains délicates ne laissaient point soupçonner en elle une vigueur peu commune.

Sa peau blanche cachait des muscles d'acier et sa taille frêle dissimulait une force physique qui répondait à cette énergie sauvage dont elle avait si souvent donné des preuves.

A la menace de la Chivotte, sa nature de femme du Nord reprit le dessus ; ses lèvres blémirent, un frémissement imperceptible dilata ses larges narines, et elle fut prise de ce que les Russes et les Danois appellent la colère blanche.

La Chivotte fit un pas en avant, les poings serrés ; mais elle n'eut pas le temps d'en faire deux.

Vanda tomba sur elle comme le tonnerre et ce fut un drame qui passa dans un éclair.

Les femmes qui avaient suivi la Chivotte virent cette dernière prise à bras le corps, renversée, foulée aux pieds et comme broyée par cette créature délicate qu'elle avait insolemment appelée la duchesse.

La Chivotte se mit à crier comme si on la rouait vive ; les surveillantes accoururent.

Mais alors il arriva ce qui arrive presque toujours ; l'opinion publique fut pour le vainqueur. Les voleuses qui, deux minutes auparavant étaient décidées à faire un mauvais parti à la nouvelle venue, se rangèrent de son côté ; et vingt voix s'écrièrent en même temps.

— Ma sœur, c'est Madeleine qui a commencé.

En même temps, une autre femme qui arrivait en ce moment dans le préau accourut.

C'était la belle Marton.

— Ah ! dit-elle avec satisfaction, il paraît que cette mauvaise gale a déjà trouvé sa maîtresse ?

Et saluant Vanda, qui demeurait calme et hautaine à présent :

— Madame, je vous en fais bien mon compliment, aussi vrai que je me nomme la belle Marton.

La Chivotte avait reçu deux ou trois coups de sabots sur le visage, et le sang coulait en abondance ; mais les témoignages des détenues se trouvant en faveur de Vanda, ce fut elle que les sœurs emmenèrent.

— Ah ! canaille ! ah ! duchesse sans le sou ! hurlait la Chivotte en s'en allant, et quand tu sortiras, je te ferai rosser par mon homme !

Vanda haussa les épaules et continua sa promenade.

D'autres surveillantes arrivèrent et dissipèrent le rassemblement.

Alors Vanda s'approcha de Marton, qui s'arrêta toute flattée devant elle, tant sur les natures vulgaires, la force physique a d'empire et de fascination.

— C'est vous qui vous nommez la belle Marton? lui dit-elle.

— Oui, madame, répondit la voleuse, à qui Vanda inspira tout à coup une sorte de respect.

— Il y a trois jours que vous êtes ici, n'est-ce pas? et vous avez été arrêtée avec une jeune fille appelée Antoinette.

— Vous la connaissez? exclama Marton.

Et dans son accent, il y eut un tel enthousiasme de dévouement, une telle chaleur d'amitié, que Vanda comprit tout de suite qu'elle avait en elle une auxiliaire.

— Je suis venue ici pour la sauver, répondit-elle.

A ces mots, la belle Marton se précipita sur les mains de Vanda et les porta à ses lèvres.

LII

Vanda posa un doigt sur sa bouche :

— Chut ! dit-elle.

Puis elle entraîna la belle Marton dans un coin du préau :

— Je suis ici depuis hier, dit-elle, et je ne me suis fait arrêter que pour voir Antoinette et favoriser son évasion.

La belle Marton secoua la tête :

— On ne s'évade pas de Saint-Lazare, dit-elle.

— Ordinairement, non ; mais, pour cette fois, ce sera une exception à la règle, dit Vanda avec un calme qui impressionna vivement la belle Marton.

— Qui donc êtes-vous ? fit-elle avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Une femme qui veut sauver Antoinette, répondit Vanda ; et pour cela il faut que je la voie ; où est-elle ?

— A la pistole. C'est moi qui fais son ménage, dit la belle Marton avec fierté.

— Pouvez-vous me conduire auprès d'elle?

— Non, mais elle peut descendre dans le préau.

— Alors, allez la chercher.

— Dites-moi vite votre nom.

— C'est inutile. Dites-lui seulement que je viens de la part de Milon ; elle saura ce que cela veut dire.

La belle Marton ne se fit pas répéter le nom ; elle quitta le préau tandis que Vanda, que l'on considérait maintenant avec un respect mêlé de crainte, reprenait sa promenade solitaire.

Les détenues ordinaires ne peuvent pas monter aux pistoles, mais celles des pistoles peuvent, à certaines heures, descendre dans le préau.

La belle Marton se fit ouvrir, en sa qualité de femme de ménage d'une pistolière, et monta précipitamment auprès d'Antoinette.

Antoinette lisait un livre de piété que lui avait donné sœur Marie.

Marton entra d'un air de mystère.

— Ma chère demoiselle, dit-elle, votre lettre est partie...

— Ah ? fit Antoinette dont le sourire s'illumina.

— Mais ce n'est pas de votre lettre qu'il s'agit, en vérité !

— Et de quoi donc ?

— Il y a ici, depuis hier, une femme qui vous connaît.

— Moi ?

— Et qui veut vous faire évader. C'est difficile ; mais c'est égal, j'ai une fière confiance en elle, moi, dit naïvement la belle Marton.

— Je ne connais aucune femme, dit Antoinette étonnée et pleine de défiance. C'est quelque nouveau piége qu'on me tend.

— Cependant, reprit Marton, elle m'a dit qu'elle venait de la part de Milon.

Ce nom produisit ur Antoinette un choc électrique :

— Milon ! s'écria-t-elle, Milon ! Elle vient de sa part ?

— Oui.

— Où est-elle donc, mon Dieu ?

— Au préau, où elle vous attend.

Antoinette se leva vivement.

— Est-ce que je puis y descendre ? dit-elle.

— Oui, en demandant la permission à sœur Marie, qui ne vous la refusera pas.

— Mais, fit Antoinette avec inquiétude, si cette horrible femme vient encore m'insulter ?

Elle faisait allusion à Madeleine la Chivôtte.

— N'ayez pas peur, dit-elle. Elle a reçu une rude tripottée tout à l'heure; et elle est à l'infirmerie où on lui bassine le nez.

Antoinette suivit la belle Marton et toutes deux obtinrent facilement l'autorisation de descendre au préau. Vanda avait eu toutes les peines du monde à tenir à distance, non plus des prisonnières qui lui étaient hostiles, mais des enthousiastes et des

fanatiques, désireuses de se lier avec une femme qui avait sous son apparence délicate une si magnifique vigueur.

Il avait fallu son ton sec, son regard hautain, son geste de femme supérieure pour les empêcher de se grouper en masse autour d'elle.

Cependant, depuis que la belle Marton était partie, Vanda, qui avait sur son visage le calme menteur de son maître Rocambole, était en proie à une vive impatience.

Elle voulait voir Antoinette, et se figurait une grande et pâle jeune fille, noyée de larmes et en proie au plus violent désespoir.

Tout à coup Antoinette parut appuyée au bras de Marton.

Les femmes se jugent d'un coup-d'œil et avec une merveilleuse rapidité.

Vanda respira en voyant le visage calme et presque souriant de cette belle jeune fille, et fit cette réflexion :

— A la bonne heure ! je devine par avance que je serai secondée. Il y a dans ces sourcils noirs, dans ce regard assuré, dans ces lèvres rouges une énergie dont nous aurons besoin.

Par contre-coup, Antoinette n'eut pas plutôt envisagé Vanda qu'elle se sentit dominée par ce regard presque despotique.

En même temps, Vanda fit quelques pas à sa rencontre, et sous sa robe brune et la triste coiffure de la prisonnière, la grande dame reparut :

Elle tendit la main à Antoinette et lui dit :

— Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, madame, répondit Antoinette, qui subit aussitôt le charme de la voix, comme elle avait subi la fascination du regard.

La belle Marton se tenait respectueusement à l'écart.

— Mon enfant, reprit Vanda, vous ne m'avez jamais vue et cependant je ne suis ici que pour vous.

— Vous venez de la part de Milon ?

— Oui.

— Ah ! c'est donc vrai qu'il est à Paris... et je ne m'étais pas trompée, il y a trois jours ! dit vivement la jeune fille.

— Il y était, mais il n'y est plus.

Ah ! fit Antoinette qui eut une exclamation de douleur.

— Il est parti pour la Bretagne, à la poursuite de M. Agénor de Morlux.

A ce nom, le visage d'Antoinette s'éclaira.

— Vous le connaissez aussi ? dit-elle.

Vanda ne répondit point à cette question, mais elle poursuivit :

— Car on vous a dit la vérité chez le commis-

saire de police. M. Agénor de Morlux était parti pour la Bretagne. Tandis que vous tombiez dans un piége, on lui en tendait un autre.

— Mon Dieu ! murmura la pauvre fille, mais il y a donc des gens qui veulent empêcher notre mariage ?

— A tout prix.

— Et c'est par de semblables moyens ? Oh ! c'est infâme !...

Puis la jeune fille eut foi dans Agénor :

— Oh ! mais dit-elle, il va revenir, et Milon et lui me feront sortir d'ici.

Vanda secoua la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas lui, c'est moi.

Puis, comme un éclair de défiance semblait traverser l'esprit de la jeune fille, Vanda reprit :

— Ecoutez-moi bien. Votre mère a été spoliée d'une grande fortune.

— Je le sais, dit Antoinette.

— Ce n'est pas à cause de votre mariage avec M. de Morlux que vous êtes ici.

— Ah !

— Ce sont les spoliateurs qui vous ont fait enfermer, craignant vos réclamations ; et ils espèrent faire de Saint-Lazare votre tombeau. Il faut donc que vous sortiez d'ici sans bruit, sans éclat, et que, hors d'ici, on ne puisse retrouver vos traces.

— Mais comment ?

— Je vous ferai évader.

— Est-ce possible ?

Vanda eut un fin sourire.

— Tout m'est possible, à moi, et à ceux que je sers.

Antoinette la regarda avec un étonnement respectueux.

— Qui donc êtes-vous, madame ? demanda-t-elle.

— Une amie d'un homme assez puissant pour avoir tiré Milon du bagne ; d'un homme qui a juré de vous faire rendre votre fortune.

— Mon Dieu !

— D'un homme, acheva Vanda, qui vous est complétement inconnu, et qui cependant se dévoue à votre cause, par amitié pour le vieux Milon.

— Mais, dit Antoinette, cet homme que vous dites puissant ne peut-il pas faire ouvrir devant moi les portes de cette prison ?

— Il le pourrait, dit Vanda.

— Alors, pourquoi dois-je m'évader ?

— Parce qu'il faut que vos ennemis perdent momentanément vos traces. L'heure où les meurtriers et les voleurs seront démasqués n'est point encore sonnée.

Un soupçon traversa l'esprit d'Antoinette.

— Les meurtriers, dites-vous, madame?

— Oui, ils ont empoisonné votre mère...

Antoinette étouffa un cri et chancela. Vanda la soutint dans ses bras, puis de cette voix sonore et presque métallique qu'elle savait faire vibrer jusqu'au fond des cœurs :

— Mon enfant, reprit-elle, ce n'est plus seulement la liberté que vous devez désirer, c'est la vengeance !

— Oh ! madame, dit Antoinette avec douceur, ce mot n'est pas chrétien...

— Eh bien ! dit Vanda, le châtiment des coupables.

— Qui sait, fit la jeune fille, si ma mère n'a point pardonné à son lit de mort?

— Peut-être... Mais la société doit-elle pardonner aux frères qui empoisonnent leurs sœurs?

Antoinette jeta un cri d'horreur.

— C'est la vérité, dit froidement Vanda.

Les détenues, toujours à distance, observaient curieusement ces deux femmes, qui semblaient n'avoir rien de commun avec elles.

— Ces dames font salon, comme au faubourg Saint-Germain, ricana la Simonne.

La belle Marton entendit ce sarcasme, bondit vers la Simonne, se déchaussa, et brandissant son sabot comme une massue au-dessus de la tête de cette petite vieille, elle lui dit :

— Je vais faire de toi de la purée de marrons !

LIII

La Simonne avait toujours redouté Madeleine, mais elle avait bien plus peur encore de la belle Marton, qui passait pour avoir un poignet de fer.

Aussi se tut-elle comme par enchantement, après avoir balbutié quelques excuses.

— Tu as de la chance, dit la belle Marton, que j'ai peur en ce moment d'aller au cachot, car je t'aurais mis en miettes ; mais fais bien attention à ce que tu dis. Si toi ou l'une de vous a le malheur de mal parler à l'une de ces dames qui sont là-bas, je me sers de mon sabot comme d'un casse-tête, et je vous assomme toutes.

Et sur cette menace, la belle Marton fit une belle retraite et alla se placer fièrement à dix pas de Vanda et d'Antoinette, qui continuaient à causer à l'écart dans un coin du préau,

Vanda disait à Antoinette :

— Vous êtes, je le vois, une femme intelligente, et je vous crois une certaine énergie. Vous devez comprendre vite et bien. Or écoutez ce que je vais vous dire. Quand les voleurs ou les assassins se croient hors de danger, ils se trahissent.

— C'est assez vrai, dit Antoinette ; mais où voulez-vous en venir, madame ?

— A ceci. Des gens assez audacieux, assez forts pour ourdir une semblable conspiration contre vous et vous faire incarcérer à Saint-Lazare sont capables de tout.

— Hélas ! je le vois bien.

— Si on réclamait tout haut votre liberté, il faudrait les accuser, et ils sont placés en tel lieu que ni Milon, ni moi, ni celui qui nous guide ne saurait les atteindre.

— Oui, je comprends bien ce que vous me dites, madame ; mais on m'a enfermée ici parce qu'on me croyait coupable !

— Sans doute.

— Et si je m'évade, n'est-ce pas corroborer cette opinion ?

— Que vous importe ?

— Mais on peut me reprendre, et alors je serais jugée et condamnée.

— D'abord je vous le promets, on ne vous reprendra pas. Ensuite, qui a-t-on enfermé ici ? Est-ce Antoinette Miller ? assurément non, puisqu'une femme appelée la Marlotte vous a réclamée comme sa fille.

—C'est vrai, dit Antoinette, Mais au milieu de ce chaos de ténèbres, il est une chose que je comprends encore moins que les autres.

— Laquelle ?

— Le magistrat qui m'a interrogée a paru croire à mon innocence.

— C'est vrai !

— Et il a envoyé chercher madame Raynaud ma mère adoptive. Pourquoi n'est-elle point venue ?

— Elle est venue, dit Vanda avec un amer sourire, et elle a dit au magistrat que vous étiez bien la fille de la Marlotte et que vous entreteniez des rela- avec un misérable du nom de Polyte.

— Oh ! ceci est impossible ! s'écria Antoinette anéantie.

— C'est impossible, et cela est vrai cependant, mais voici comment : une heure avant l'arrivée de l'homme de police qui s'est présenté chez madame Raynaud, on est venu lui présenter un billet signé de vous, un faux, mais dont l'écriture était parfaitement imitée. Sur la foi de ce billet, madame Raynaud s'est rendue à un rendez-vous imaginaire et a laissé son logement libre. Une autre vieille femme s'y est installée ; c'est elle qu'on a prise pour madame Raynaud, qu'on a conduite chez le juge d'instruction, et qui a fait cette déposition qui a achevé de vous perdre.

Comprenez-vous maintenant ?

Antoinette écoutait atterrée, anéantie.

— Donc, reprit Vanda, la femme qui s'échappera

de Saint-Lazare ne sera pas Antoinette Miller, mais Antoinette la voleuse, la fille de la Marlotte, la maîtresse de l'ignoble Polyte. Qui donc, plus tard, oserait la reconnaître dans la baronne de Morlux.

A ces derniers mots, Antoinette tressaillit et rougit.

— Mais, dit-elle tout-à coup, ma pauvre maman Raynaud, que doit-elle penser ?

— Nos amis la rassureront... Maintenant, continua Vanda, il faut nous occuper de notre évasion et pour que cette évasion ait lieu, il faut que vous soyez à l'infirmerie.

— Mais je ne suis pas malade.

— Il faut le devenir.

Antoinette se méprit à ces paroles.

— Je vous avoue, dit-elle, que je ne me sens pas assez rusée pour feindre une maladie.

— Vous serez malade réellement.

Et comme Antoinette, de plus en plus surprise regardait Vanda, la Russe passa la main dans son épais chignon et en retira cette épingle à tête volumineuse qu'elle avait cachée avec tant de soin.

La tête de l'épingle se dévissait par le milieu comme une de ces noisettes que préparent les confiseurs, et qui contiennent des pastilles.

Puis Vanda la plaça sous les yeux d'Antoinette.

La jeune fille aperçut alors trois pilules de cou-

leur différente : l'une brune comme du tripoli mouillé, les deux autres blanches comme de l'arsenic.

— Qu'est-ce que cela? demanda Antoinette.

— Le remède et la guérison, répondit Vanda. Si vous avalez une de ces pilules blanches qui sont à peine de la grosseur d'une tête d'épingle, vous serez prise dans quelques heures d'un malaise subit, de coliques et de vomissements. Ne vous effrayez pas, le résultat n'est pas dangereux.

— Et l'autre? demanda Antoinette.

— L'autre, répondit Vanda, est la clef de Saint-Lazare. Vingt-quatre heures après que vous l'aurez prise, ces murs seront loin de vous.

Antoinette attachait un regard profond sur Vanda.

— Ne me trompez-vous point? dit-elle enfin.

— Je m'attendais à cette question, répondit Vanda avec un sourire, et je vais y répondre. Tenez...

Et elle approcha une des pilules blanches de ses lèvres.

— Que faites-vous ? demanda vivement Antoinette.

— Je vous donne l'exemple.

Et Vanda avala le petit grain de poudre blanche.

— Mais vous voulez donc être malade aussi?

— Il le faut pour que je vous sauve; il faut que j'aille comme vous à l'infirmerie.

— Pardonnez-moi, madame dit Antoinette, d'avoir hésité un moment, en souvenir de tous les piéges dans lesquels je suis tombée depuis trois jours, et malgré le nom de mon cher Milon que vous avez prononcé en venant à moi.

Et Antoinette prit la seconde pilule et imita Vanda.

Celle-ci revissa alors la tête de l'épingle et la cacha de nouveau dans les flots serrés de sa chevelure.

La cloche se fit entendre, annonçant que l'heure de la promenade était passée.

Les détenues quittèrent le préau et se rendirent dans les ateliers.

Le dimanche est jour de repos à Saint-Lazare ; mais les règlements veulent que les prisonnières demeurent dans les ateliers, où leur temps est occupé à de pieuses lectures.

La Chivotte avait été pensée et on l'avait renvoyée au préau.

Quand elle passa près de la belle Marton, elle lui dit :

— Tu as tort de te mettre contre moi, Marton, car cela te jouera un mauvais tour. Nous avons de rudes atouts dans notre jeu.

— Tu conviens donc que tu joues un jeu ? fit Marton.

— Eh bien ! oui, j'en conviens. Après ? fit-elle avec insolence.

— Alors, ce n'est pas moi qui dois avoir peur : c'est toi.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que ton compte sera bien réglé quand tu sortiras d'ici.

— J'en sortirai plus tôt que tu ne penses, va ; et toi aussi, si tu veux être avec nous, il y a gras.

La belle Marton contint un geste de colère, sut conserver un air calme à sa physionomie et dit tranquillement :

— Eh bien... on verra...

Et, comme elles n'étaient pas dans le même atelier, bien que dans le même corridor, elle laissa la Chivotte dans l'espérance qu'elle allait retirer sa protection à Antoinette.

— On ne sait pas, se dit-elle. Avec des gens comme ça, il faut être malin.

Vanda faisait partie du même atelier que la belle Marton. Mais comme elles étaient assises sur des bancs différents, il leur fut impossible de causer jusqu'à l'heure du repas du soir.

Quant à Antoinette, elle était remontée dans sa pistole.

. . . . . .

Or le soir, vers huit heures, comme le médecin en chef de la prison rentrait après avoir passé l'a-

près-midi en ville, un interne accourut tout effaré dans son cabinet.

— Monsieur, lui dit-il, le choléra est dans la prison.

— Le choléra ? dit le médecin d'un air incrédule.

— Oui.

— Avez-vous bien tout votre bon sens ?

— Venez, dit l'interne, venez, monsieur, vous en jugerez... Il y a aux pistoles une jeune fille qui est entrée il y a deux jours et qui se tord dans les convulsions.

Le docteur accompagna l'interne et trouva Antoinette qui se roulait sur son lit en poussant des cris.

Sa face était déjà violacée, et ses mains et ses épaules commençaient à noircir.

En outre, elle avait été prise de vomissements violents.

Le docteur faillit partager l'opinion de l'interne; mais, s'étant fait montrer la langue de la jeune malade et ayant aperçu des taches rouges à peu près semblables à des boutons de petite vérole, il s'écria :

— Ce n'est pas le choléra, mais une maladie indienne, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple en Europe.

— Alors, dit l'interne, il y en aura deux. Car il y

a une autre femme qui vient, en bas, dans une des salles de la prévention, de manifester les mêmes symptômes alarmants.

Le docteur, stupéfait, prit les deux mains d'Antoinette, la fit asseoir sur son séant, et se prit à l'examiner avec une attention pleine d'inquiétude.

LIV

Tandis qu'Antoinette était atteinte de cette maladie singulière produite par les grains de poudre blanche et qui devait la faire conduire à l'infirmerie, sa lettre avait franchi les murs de Saint-Lazare, dans la poche d'Auguste.

Qu'était-ce qu'Auguste?

On devine qu'un homme qui vient à Saint-Lazare visiter une femme du genre de Malvina ne peut appartenir qu'au rebut de la société.

Auguste était un garçon de vingt-huit ans, charpentier de son état, mais ne travaillant plus depuis depuis longtemps et ayant fait à peu près tous les métiers, sauf un métier honorable.

Cependant, jusque-là, il ne s'était point assis sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait dû son salut à plusieurs hasards heureux.

La seule chose qui relevait un peu cet homme

tombé dans la pire espèce, c'était cet amour même qui avait commencé par l'avilir.

Auguste était un honnête ouvrier quand il avait connu Malvina.

Cette femme avait su lui inspirer une de ces passions d'autant plus profondes qu'elles sont calmes et sans accès de fièvre.

Elle avait acquis sur lui un empire absolu, et, le bien comme le mal, il le faisait sur un signe d'elle.

Or, Malvina lui avait dit : « Tu porteras cette lettre rue de Suresnes, 17, et tu la remettras en mains propres à M. Agénor. » En présence des galères et même de l'échafaud, Auguste aurait rempli sa mission.

Il s'en alla donc, en quittant Saint-Lazare, tout droit rue de Suresnes.

Ce nom d'Agénor ressemblait pour lui tellement à un nom de guerre, qu'il s'imagina que celui qui le portait était un homme comme lui, sans profession avérée, et qui devait être attaché par le cœur à quelque créature du genre de Malvina.

Aussi, lorsqu'il arriva à la porte du n° 17 de la rue de Suresnes, fut-il un peu surpris de voir une maison de belle apparence, et où ne pouvaient guère demeurer des gens de son espèce.

Il hésita donc un moment, puis il fit cette ré-

flexion que peut-être Agénor était un palefrenier, car il y avait des écuries dans la cour.

Donc, après avoir hésité un moment, il entra et demanda au concierge, qui était sur le seuil de sa loge :

— M. Agénor?

La mise de maître Auguste ne prévenait pas en sa faveur; il avait un gilet de velours, une grosse chaîne de chrysocale , une cravate à la Colin et une casquette.

Aussi le concierge le toisa-t-il d'un air assez dédaigneux et lui répondit-il :

— Monsieur le baron Agénor de Morlux est en voyage.

A ce nom, à ce titre, Auguste recula un peu stupéfait.

— Excusez ! dit-il, rien que ça de chic !

— Que voulez-vous? demanda le concierge d'un air soupçonneux.

— C'est pas possible ! reprit Auguste, faut que je me trompe. Est-ce que vous n'avez pas ici une autre personne du nom d'Agénor?

— Mais non, dit le concierge, c'est bien M. le baron de Morlux qui répond à ce nom.

— C'est drôle ! murmura Auguste, comme se parlant à lui-même ; Malvina aurait dû me prévenir.

— Encore une fois, dit le concierge, que voulez-vous?

— Jai une lettre pour lui.

— Pour M. le baron?

— Faut croire, puisque la lettre est adressée á M. Agénor, 17, rue de Suresnes.

— Eh bien! laissez-la-moi.

— Ah! mais non, dit Auguste, Malvina m'a bien recommandé de ne la remettre qu'en mains propres.

Le concierge regardait cet homme avec un étonnement soupçonneux.

— Qu'est-ce que Malvina? dit-il enfin.

— C'est ma connaissance, une belle femme, dit Auguste avec orgueil.

— M. le baron ne doit pas connaître votre connaissance, fit le concierge avec dédain et jouant sur les mots.

— Je ne dis pas; aussi cette lettre est une commission. C'est d'une autre femme qui, sans doute, est bien avec M. Agénor, et qui pour le moment est *là-bas*.

— Qu'est-ce que c'est que ça, *là-bas?*

— Saint-Lazare, donc! fit-il.

— Mon garçon, dit sévèrement le concierge, vous êtes ici dans une maison honnête, et je vous prie de vous en aller avec ou sans votre lettre.

Mais Auguste eut un air si naïvement étonné que le concierge vit bien que sa pudeur était peine perdue.

— De quoi? fit l'ancien charpentier, on me donne une commission, je la fais... il n'y a pas d'offense... et rien de malhonnête, il me semble.

— Je vous répète que M. Agénor de Morlux n'y est pas.

— C'est bon, je reviendrai.

— Il est en voyage...

— Quand sera-t-il de retour?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien! dit Auguste, je reviendrai tous les jours jusqu'à ce que je l'aie vu... Quand Malvina me donne une commission, c'est sacré!...

Et il partit sans avoir montré la lettre dont il était porteur, ce qui mit le comble à la stupéfaction du concierge, attendu que cette lettre avait la forme d'une boule de pain mâché.

Auguste ne remarqua point, en sortant, un homme en veste d'écurie et en bonnet anglais qui fumait sa pipe sur le trottoir, comme un cocher du voisinage, et qui n'avait pas perdu un mot de sa conversation avec le concierge.

Cet homme se mit à le suivre.

Au bout de la rue de Suresnes, Auguste prit le boulevard Malesherbes et s'en alla en faisant tour-

ner sa canne à la manière des compagnons, sifflant l'air du *Pied qui r'mue.*

Au coin de la rue et du boulevard, l'inconnu en veste d'écurie avisa un fiacre arrêté.

Il y monta.

— Eh! camarade, dit-il au cocher, tu vois bien ce gaillard-là?

— Oui, dit le cocher, remarquant Auguste.

— Eh bien, je te prends à l'heure; il s'agit de ne pas le perdre de vue une minute.

— C'est bien, répondit le cocher, plus flatté d'avoir à conduire un homme de sa profession exerçant dans les hautes sphères, c'est-à-dire un cocher de maison bourgeoise, que s'il avait été pris par un ministre ou un ambassadeur.

L'homme à la veste d'écurie baissa les stores rouges, et le fiacre se mit en route au galop de ses deux rosses, car Auguste marchait un bon pas.

Le désappointement de celui-ci était grand. Outre qu'il n'avait pu s'acquitter de la mission que lui avait donnée Malvina, il se trouvait un peu dépaysé dans ce quartier aristocratique de la Madeleine, et, après avoir hésité un moment sur la route qu'il suivrait, il remonta le boulevard Malesherbes jusqu'à la caserne de la Pépinière. Il y a en face de cette caserne une sorte de cabaret moitié crèmerie, moitié café, où se réunissent les domestiques du quartier.

Auguste avait un cousin valet de chambre qui l'y avait plusieurs fois emmené.

Moitié pour tuer le temps, — car Auguste était fort désœuvré quand Malvina était sous clé, — moitié dans l'espoir d'y rencontrer son cousin, Auguste entra.

L'établissement était presque désert, et le billard, qui se trouvait dans le fond, chômait de joueurs.

Auguste demanda un grog au vin, tira sa pipe de sa poche et s'informa si le valet de chambre Baptistin fréquentait toujours l'établissement.

On lui répondit que Baptistin était à la campagne avec ses maîtres.

Il but donc son grog, tira de sa poche quarante sous et il s'apprêtait à payer et à s'en aller, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à deux nouveaux consommateurs.

L'un était le cocher de fiacre, l'autre l'homme à la veste d'écurie.

— Viens donc, mon vieux, disait ce dernier, que je te fasse un bézigue.

— Comme tu voudras, baron, répondit le cocher à qui, sans doute, son *bourgeois* avait fait un bout de leçon.

Tous deux ne parurent faire aucune attention à Auguste, qui, à ce titre de baron, s'était retourné curieusement.

On apporta aux nouveaux venus du vin cacheté, un tapis et des cartes.

— A qui fera ? dit l'homme à la veste d'écurie.

— C'est à toi, Agénor, répondit le cocher de fiacre.

Auguste tourna une seconde fois la tête.

— Et le marquis? fit le cocher de fiacre, comment va-t-il ?

— Il n'est plus marquis, il est vicomte. Il change de maître tous les huit jours. Ce n'est pas comme moi, qui suis chez Agénor depuis cinq ans tout-à-l'heure.

Auguste, à ces derniers mots, se fit cette réflexion :

— Suis-je bête! J'avais oublié qu'entre eux les domestiques se donnent les noms de leurs maîtres. La lettre que j'ai dans ma poche doit être pour ce gaillard-là.

Et il se tourna tout à fait vers les deux joueurs.

Cependant Auguste était un garçon assez prudent, et avant de lier conversation avec les deux cochers, il écouta leur conversation.

— Alors tu es bien chez Agénor, baron ?

— C'est un bon garçon, et pas regardant. Avec

lui, on a des profits sur tout. Je me fais mille écus par an sur les chevaux, les voitures et le fourrage.

— Tu es heureux, toi, murmura le cocher de fiacre. Nous crevons de faim, nous autres. On nous donne à présent deux sous de pourboire, sans se gêner.

— Et encore, reprit son interlocuteur, Agénor est souvent en voyage. Voici huit jours qu'il est parti. Je promène ses chevaux le matin et je n'ai plus rien à faire.

— Quelle chance !

L'homme à la veste d'écurie poussa un profond soupir.

— Tout ça, dit-il, ne fait pas le bonheur...

— Tu as des peines de cœur ? fit le cocher.

— Oh ! oui... et de fortes...

Auguste dressa de plus en plus l'oreille.

— Est-ce que ta particulière te rend malheureux? dit encore le cocher.

— Elle? non, la pauvre petite... c'est elle qui est malheureuse...

— Comment ça ?

— Elle est *bloquée* depuis trois jours...

— Où donc ?

— A Saint-Lazare.

— Qu'est-ce qu'elle a fait.

— Est-ce que je le sais, moi ! Il paraît qu'elle avait

de mauvaises connaissances... On a fait un vol dans sa maison... elle est accusée...

— Alors, elle est à la prévention ?

— Oui.

— Et tu ne peux pas la voir ?

— Ni lui écrire, ni avoir de ses nouvelles... J'en ai le cœur tout chaviré, vois-tu.

Auguste commençait à ne plus douter. Il se leva et s'approcha des deux cochers qui parurent le regarder avec étonnement.

— Dites donc, camarade, fit Auguste, est-ce que vous n'êtes pas au service de M. de Morlux.

— Oui, mon ami.

— Où demeure-t-il donc? continua Auguste toujours prudent.

— Rue de Suresnes, n° 17. Est-ce que vous avez affaire à lui ?

— Je voudrais être palefrenier, dit Auguste à tout hasard : on m'a dit qu'il y avait une place vacante chez lui.

— C'est moi que ça regarde, mon garçon. Venez me voir demain matin, et si vous savez travailler, nous nous arrangerons.

— A quelle heure ?

— Entre neuf et dix, si ça vous va. Voulez-vous prendre un verre de vin?

— Ce n'est pas de refus, dit Auguste, qui vint s'assoir à la même table.

L'homme à la veste d'écurie continua en s'adressant au cocher de fiacre :

— Elle a une amie qui est *bloquée* comme elle, mais par ordre du préfet. Celle-là, on peut la voir. J'ai envie, jeudi prochain, d'aller la demander au parloir. C'est une bonne fille, Malvina, peut-être bien qu'elle aura vu Antoinette et pourra me donner de ses nouvelles.

Cette fois, Auguste ne douta plus.

— Pardon, camarade, dit-il, vous connaissez Malvina ?

— Mais oui, mon garçon. Pourquoi ?

— Malvina, de la rue des Filles-Dieu ?

— Justement, l'amie d'Antoinette.

— Je ne connais pas Antoinette, dit Auguste, et je ne lui ai jamais entendu parler d'elle. Mais peut-être bien que cette Antoinette est une amie de Marton la Belle.

— Les deux doigts de la main, mon cher garçon...

— Alors, c'est bien ça.

— Voyons! fit le cocher avec un air de curiosité naïve, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Laissez-moi vous faire encore une question et

je vous répondrai. Comment Antoinette vous appelle-t-elle ?

— Agénor donc. Vous savez, puisque vous êtes palefrenier, que nous nous donnons toujours entre nous le nom de nos maîtres.

— Je ne suis pas palefrenier, mais je vois bien que la commission est pour vous.

— Que voulez-vous dire?

— Je suis Auguste, vous savez!

— L'Auguste de Malvina? fit le cocher qui joua une surprise joyeuse.

— Oui, moi-même. Et je viens de *là-bas!*

— Ah! si vous aviez vu Antoinette?

— Non, dit Auguste; mais j'ai une lettre pour vous.

Et il tira la boulette de sa poche, et la tendit à celui qu'il croyait être le véritable Agénor...

Mais l'empressement que ce dernier mit à allonger la main fit réfléchir Auguste.

— Non, non, dit-il; pas ici.

Et il remit la boulette dans sa poche.

— Que fais-tu donc, fit l'homme à la veste d'écurie d'un ton d'humeur.

— Vous m'excuserez, dit Auguste, mais j'ai fait une promesse à Malvina, et quand je promets quelque chose à Malvina, voyez-vous, c'est sacré!

— Que lui as-tu donc promis, imbécile?

— De remettre cette lettre en main propre à un homme qui s'appellerait Agénor.

— C'est moi.

— Et qui demeurerait rue de Suresnes, 17.

— Tu veux donc me faire revenir rue de Suresres ?

— Mais oui.

— Comme tu voudras, dit le faux Agénor avec calme. Nous allons y aller. Mais, auparavant, buvons un coup...

Et le faux Agénor demanda une seconde bouteille.

Ceci acheva de donner de la défiance à Auguste.

Mais ce fut bien pis quand le cocher de fiacre se leva et dit :

— Voici qu'il est tout à l'heure nuit, et je n'ai pas encore étrenné. Bonsoir la compagnie..

Le départ du cocher arrangeait sans doute le faux Agénor, car il se contenta de lui tendre la main et le laissa partir, demeurant en tête à tête avec Auguste.

Mais celui-ci se leva à son tour :

— Si vous voulez votre lettre, camarade, dit-il, allons rue de Suresnes, car je ne veux pas mourir dans ce quartier.

— Tu es bien pressé...

— Faut que vous ne le soyez guère, vous, ré-

pondit Auguste, de lire la lettre de votre connaissance.

— Eh bien! allons, dit le faux Agénor, qui jeta cent sous sur la table pour payer.

Auguste le suivit hors du cabaret.

— Quand je me mettrais à courir, dit le faux Agénor, cela ne m'avancerait pas beaucoup. Veux-tu faire un crochet de cinquante pas? J'ai deux mots à dire à un camarade, dans la rue, de l'autre côté du boulevard.

— Allons! dit Auguste.

— Tu vas voir que je suis bien ce que je t'ai dit, reprit l'homme à la veste d'écurie, chemin faisant.

Et il le conduisit jusqu'à la porte de l'hôtel du vicomte Karle de Morlux, qui, on le sait, demeurait rue de la Pépinière.

L'hôtel était situé entre cour et jardin.

— Nous sommes ici chez M. le vicomte, l'oncle de mon patron, dit-il en entrant le premier sous la porte cochère.

On avait déjà vu, sans doute, cet homme entrer, car le suisse lui fit un signe de tête amical.

— Je monte un instant chez M. le vicomte, lui dit le faux Agénor. Voulez-vous me garder ce jeune homme, qui est un camarade?

— Volontiers, dit le suisse, qui avança un siége à Auguste.

Le faux Agénor traversa la cour et disparut sous la marquise.

Il n'y avait pas dix minutes que le jeune homme était installé chez le suisse, que le facteur entra et jeta un paquet de lettres et de journaux sur la table et dit :

— Pour M. le vicomte de Morlux.

Auguste fut obligé de s'avouer que sa nouvelle connaissance ne lui avait pas menti.

Pendant ce temps, le faux Agénor montait chez le vicomte de Morlux et entrait comme une bombe dans son cabinet.

— Eh bien! fit le vicomte en se levant et reconnaissant maître Timoléon dans l'homme à la veste d'écurie, qu'y a-t-il?

— Des nouvelles de la petite, monsieur.

— Comment! des nouvelles ?

— Oui! une lettre adressée à M. Agénor.

— Et bien ! où est-elle cette lettre?

— Ah! dit Timoléon, nous ne la tenons pas encore.

Et il raconta succinctement ce qui venait de se passer, comment il avait abordé Auguste, et comment, au dernier moment, celui-ci s'était méfié.

— Rien n'est plus simple, dit le vicomte, je vais vous donner mon valet de chambre et il vous accompagnera rue de Suresnes, de cette façon cet

homme vous trouvera installé chez mon neveu, dont j'ai les clés.

Le vicomte sonna, son valet de chambre accourut et reçut des ordres.

Timoléon redescendit avec lui chez le suisse.

Mais chose bizarre! Auguste n'y était plus.

— Où est-il donc? demanda Timoléon en entrant.

— Je ne sais pas, répondit le suisse, il s'était approché de la croisée et regardait dans la rue.

Tout à coup il s'est écrié :

— Mon oncle! c'est mon oncle!

Et il est sorti, en courant comme un fou, avant que nous ayons songé à le retenir.

Timoléon laissa échapper un juron et se précipita au dehors de l'hôtel; mais il eut beau regarder dans tous les sens, Auguste avait disparu

LV.

Que s'était-il passé?

C'est ce que nous allons expliquer en deux mots.

Une fois Vanda à Saint-Lazare; Rocambole ne s'était pas endormi.

Il avait fait surveiller par Noël la rue de l'Université, c'est-à-dire l'hôtel de M. le baron Philippe de

Morlux, et la rue de la Pépinière, où demeurait le vicomte Karle, par un autre homme à lui.

Or, cet homme n'était autre que Jean le boucher, ce malheureux qui remplissait au bagne les terribles et odieuses fonctions d'exécuteur des hautes œuvres, et que Rocambole avait arraché à son horrible métier pour le rendre au grand air de la liberté.

Jean était devenu pour Rocambole un véritable esclave. Sur un signe de lui, il se fût précipité dans les flammes. Cet homme, avant sa condamnation, était garçon d'abattoir. Brutal et sauvage, il n'était cependant ni méchant, ni cruel; il avait même les instincts de famille assez développés, et il avait été longtemps le soutien de sa sœur, une pauvre veuve, mère de six enfants, que son mari avait laissée dans une profonde misère.

L'aîné de ses enfants avait quinze ans quand le malheureux s'assit sur les bancs de la cour d'assises.

Son oncle avait toujours été bon pour lui; il lui avait acheté des vêtements l'hiver et donné du pain en toute saison.

L'enfant avait gardé bon souvenir de lui, et il avait bien pleuré le jour où son oncle partit pour le bagne; il y avait de cela treize ans.

L'enfant était devenu homme, et l'homme avait mal tourné, et il répondait au nom d'Auguste.

C'était ce garçon qui se vantait de l'amour de Malvina et se trouvait porteur de la lettre adressée par Antoinette à Agénor.

Quand Jean le boucher avait été libéré, il était revenu à Paris.

C'est à Paris que le forçat en rupture de ban revient toujours, — non qu'il y soit plus en sûreté qu'ailleurs, car la police parisienne est admirable, mais parce que, à Paris, il n'a à compter qu'avec elle.

En province, le forçat évadé ou libéré a pour ennemie la société tout entière ; ce n'est qu'à Paris qu'il peut cacher son identité.

Donc, Jean le boucher était revenu à Paris, et il s'était mis en quête de sa pauvre sœur.

Sa sœur était morte ; ses enfants étaient dispersés un peu partout.

Le seul qu'il aurait pu reconnaître était Auguste, et Auguste avait disparu.

Le bagne, la douleur, la honte avaient bien changé le garçon boucher. Ses cheveux étaient devenus blancs et son dos voûté ; et cependant, tandis qu'il arpentait le trottoir opposé à l'hôtel de M. de Morlux, Auguste, qui avait distraitement appuyé son front contre la fenêtre de la loge du suisse, le reconnut.

Il le reconnut moins à son visage qu'à sa stature

herculéenne et à un certain balancement dans sa démarche, dont même au bagne il n'avait pu se défaire.

Aussi s'élança-t-il hors de la loge, oubliant pourquoi il s'y trouvait, et se mit-il à la poursuite de Jean le boucher.

Celui-ci allait à la rue de Courcelles au boulevard Malhesherbes et revenait, ayant bien soin de regarder quiconque entrait dans l'hôtel de Morlux.

Cependant, Timoléon et Auguste avaient pu y pénétrer sans attirer son attention; mais cela tenait à cette circonstance que Rocambole lui avait donné pour consigne d'observer Timoléon et qu'il n'avait pas reconnu sous son déguisement d'homme d'écurie, l'agent de l'ancienne police.

Pourtant, Jean le boucher était payé pour reconnaître Timoléon, car c'était ce dernier qui l'avait arrêté autrefois, quelques heures après la perpétration de son crime.

Auguste courut donc après lui et lui sauta au cou en disant :

— Mon oncle! mon bon oncle!

Le forçat se retourna d'un air hébété; mais, de même que l'enfant avait reconnu l'homme, l'homme reconnut l'enfant.

— Auguste! dit-il en le prenant dans sesr bas.

— Mon oncle! mon oncle! répéta le jeune homme.

— Tais-toi, malheureux! dit Jean à voix basse; tu veux donc éveiller l'attention de la *rousse!*

Ce mot fit tressaillir Auguste, qui comprit aussitôt que le forçat était non point libéré, mais en rupture de ban.

Jean regardait son neveu avec une naïve admiration.

— Comme te voilà grandi! disait-il. Tu es un homme... Tu as de la barbe...

— Ah! c'est qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mon oncle...

Jean soupira, puis leva les yeux au ciel d'un air sombre...

— Oh! oui... longtemps... dit-il.

Ce fut un épanchement mutuel de quelques minutes.

Jean parla de sa pauvre sœur. Auguste baissa la tête quand son oncle lui demanda ce qu'il faisait. Mais, comme Jean paraissait comprendre que son neveu était devenu voleur, Auguste s'écria :

— Oh! pas ça, mon oncle, pas ça! Je suis faignant; mais je ne suis pas voleur!

— A la bonne heure! dit Jean. Où demeures-tu? Veux-tu venir souper avec moi, ce soir? Nous parlerons de ta mère et des petites... J'ai un garni à la Villette, chez des amis... Ils ne me trahiront pas...

— Venez chez moi, mon oncle, dit Auguste. Je loge rue de Cléry.

— Ah! non, dit Jean. Je ne me risque pas dans l'intérieur de Paris. C'est trop chanceux!

— Vous y êtes pourtant, aujourd'hui...

— C'est vrai, mais je vais te dire... j'ai une consigne... C'est le maître qui m'a mis ici.

— Quel *maître?* fit Auguste étonné.

— Celui à qui je dois la liberté, murmura Jean, qui ôta respectueusement son chapeau.

— Et que faites-vous ici, mon oncle? demanda le jeune homme avec curiosité.

— Je veille à ce que quelqu'un que je guette n'entre pas dans cette maison.

Et il désignait l'hôtel de Morlux.

Auguste tressaillit.

— Mais j'en sors, moi, dit-il.

— Tu y connais donc quelqu'un?

— Oui. C'est-à-dire qu'un cocher, le cocher d'un baron, qui s'appelle M. de Morlux, m'y a conduit et m'a laissé chez le concierge en me priant de l'attendre.

— Et comment connais-tu cet homme, et qu'est-ce que tu lui voulais? demanda vivement Jean le boucher.

— Ah! dame! Je vais vous dire la chose, mon

oncle, et peut-être bien que vous me donnerez un bon conseil, car je suis bien embarrassé...

Alors Auguste raconta en vingt mots son aventure avec le prétendu cocher, et l'histoire du billet qui venait de Saint-Lazare.

Jean écoutait haletant.

Quand Auguste eut fini. Jean s'écria :

— A moins que le maître ne se trompe, — et le maître ne se trompe jamais! — l'homme à qui tu as eu affaire est Timoléon.

— Qu'est-ce que Timoléon?

— Le brigand qui m'a arrêté et fait conduire au bagne.

— Alors, vous croyez que ce billet n'est pas pour lui?

— Non, non, dit Jean le boucher. Viens avec moi; et filons!...

Il le prit par le bras et l'emmena au pas de course dans la direction du faubourg Saint-Honoré.

Auguste avait peine à le suivre.

Au coin de la rue de la Pépinière et du faubourg Saint-Honoré, il y a un hôtel meublé de médiocre apparence. Jean poussa son neveu dans l'allée étroite de cet hôtel, et lui dit :

— Viens! viens!

Il le fit monter au second étage, frappa deux

coups à une porte qui portait le n° 13, tourna la clef qui se trouvait en dehors et entra, poussant toujours son neveu devant lui.

Un homme était assis dans cette chambre auprès de la fenêtre.

Cet homme, boutonné militairement et tout vêtu de noir, avait un air calme et froid.

C'était le major Avatar, qui avait établi là son observatoire.

— Maître, dit vivement Jean le boucher, voici des nouvelles de Saint-Lazare, et c'est un grand miracle qu'elles ne soient point tombées aux mains de Timoléon.

Et sur ces mots, il raconta l'histoire que venait de lui dire son neveu.

— Voyons la lettre? dit froidement le major.

Mais Auguste était entêté :

— Oh! non pas, dit-il, à moins que vous ne me prouviez que vous êtes M. Agénor.

Mais Jean haussa les épaules; puis il se mit à genoux devant le major et dit à son neveu :

— Regarde! cet homme est le *maître*... et tu dois lui obéir comme je lui obéis moi-même.

En même temps, le major attacha sur Auguste ce regard fascinateur avec lequel, à de certaines heures, le forçat Cent dix-sept avait vu courber le bagne tout entier comme un seul homme.

Et Auguste se sentit dominé, et il balbutia quelques mots d'excuse.

— Montrez-moi cette lettre, mon ami, dit le major avec douceur.

Auguste se sentit dominé. Il tira la boulette de sa poche et la tendit à celui que son oncle appelait le *maître*.

Rocambole la prit, la déroula en homme pour qui les prisons n'ont pas de mystères, et s'accoudant à la table qui se trouvait près de lui, il se mit à la lire tranquillement.

Cette lecture dura environ vingt minutes.

Puis le major prit une plume et une feuille de papier et se mit à écrire.

Quand ce fut fini, il roula la seconde lettre absolument comme l'autre l'était tout-à-l'heure, en fit une boulette exactement semblable et dit à Auguste :

— Voilà celle qu'il faut porter rue de Suresnes à celui qui prétend être M. Agénor.

LVII

Jean le boucher et son neveu avaient regardé Rocambole avec un étonnement profond.

Ce dernier crut devoir leur donner une explica-

tion sommaire de sa conduite : et ce fut à Auguste qu'il s'adressa :

— Mon garçon, dit-il, la lettre dont tu étais porteur et que voici, était adressée non point au cocher de M. le baron Agénor de Morlux, mais à M. Agénor lui-même. Cela te paraît singulier, n'est-ce pas? qu'un homme qui est baron, qui a des chevaux et habite une belle maison dans un quartier comme celui-ci, ait des relations avec une femme détenue à Saint-Lazare? mais lorsque je t'aurai dit que cette femme est une jeune fille honnête, mais sans le sou, que M. Agénor aime et veut épouser et que la famille de M. Agénor, c'est-à-dire son oncle qui demeure rue de la Pépinière, l'a fait enfermer pour empêcher le mariage, tu comprendras, n'est-ce pas?

— Parfaitement, répondit Auguste.

— La vraie lettre arrivera à l'adresse de M. Agénor, répondit Rocambole.

— Et... celle-là?

— Celle-là est destinée à tromper la famille. Comprends-tu encore?

— Mais, dit Auguste qui ne manquait pas d'intelligence, ce ne peut pas être la même écriture...

Un fin sourire passa sur les lèvres de Rocambole :

— Sais-tu écrire? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, écris-moi là, sur cette feuille de papier, ce que tu voudras...

Et il tendit la plume à Auguste.

Celui-ci écrivit : *J'aime Malvina*, et il signa : Auguste, pour la vie.

Rocambole reprit la plume et écrivit au dessous : *J'aime Malvina*, Auguste, pour la vie.

Auguste eut un cri d'étonnement.

— Vous avez mon écriture ! dit-il.

— J'ai toutes les écritures, répliqua Rocambole, et cela m'a coûté cher autrefois. Dieu te préserve d'un pareil talent, mon garçon. Seulement, après m'en être servi pour le mal, je tâche de l'utiliser pour faire le bien. Maintenant, ne perdons pas de temps...

— Que faut-il faire ? demanda Auguste, fasciné par le regard persuasif de Rocambole.

— Ecoute bien. C'est rue de Suresnes que demeure M. Agénor, à l'entresol, la porte à droite. Tu vas y aller ; si ce que je présume arrive, tu y trouveras, installé dans l'appartement, le prétendu cocher, et tu lui remettras la lettre en t'excusant de ta défiance.

— Est-ce tout ?

— Non. Tu diras à cet homme que s'il veut écrire à Antoinette, tu te chargeras volontiers de sa

lettre, qui lui arrivera par l'entremise de Malvina.

— Je comprends le tour. Quand j'aurai la lettre, je vous l'apporterai.

— C'est parfait, dit Rocambole, et tu n'as pas l'esprit bouché comme ton oncle.

L'ancien bourreau eut un rire stupide et accepta cette épigramme comme une carresse.

Alors Rocambole tira cinq louis de sa poche et les tendit à Auguste.

— Voilà, dit-il, pour boire à notre santé, mon garçon.

Auguste fit un geste de refus; mais son oncle lui dit sévèrement :

— Prends, mon garçon; quand le *maître* veut, il faut obéir.

Auguste prit les cinq louis et fit un pas vers la porte. Rocambole le retint.

— Où demeures-tu? lui dit-il.

— Rue de Clichy.

— Seul ?

— Oui, monsieur.

— Tu diras à ce prétendu cocher que tu ne peux pas retourner à Saint-Lazare avant jeudi, et que, par conséquent, il n'a pas besoin de se presser pour écrire sa lettre. Donc, tu lui donneras rendez-vous mercredi soir dans un cabaret quelconque.

— C'est bon, dit Auguste, je lui indiquerai le *Veau-qui-tête*, faubourg Saint-Martin.

Et il s'en alla. Mais Jean le boucher courut après lui dans l'escalier :

— Mais où te verrai-je, moi, petit ? lui dit-il.

— Où vous voudrez, mon oncle.

— Viens souper avec moi ce soir.

— A la Villette ?

— Oui, rue de la Goutte-d'Or, chez le marchand de vin qui fait le coin. A neuf heures, si tu veux.

— J'y serai, dit Auguste, qui embrassa son oncle et courut à la rue de Suresnes.

Les renseignements que lui avait donné Rocambole étaient trop précis pour qu'il eût besoin cette fois de s'adresser au concierge.

D'ailleurs, le concierge était monté dans un autre escalier pour distribuer les lettres que le facteur venait d'apporter.

Auguste passa à la porte de droite, à l'entresol.

Ce fut le faux Agénor lui-même qui vint ouvrir.

— Eh bien ! dit-il en voyant entrer le jeune homme, tu conviendras, mon camarade, que tu es un drôle de pistolet.

— Excusez-moi, dit Auguste, mais comme je vous attendais là-bas, rue de la Pépinière, j'ai vu passer mon oncle et j'ai couru après lui pour lui demander dix balles, autrement deux pièces de cent sous.

— Tu as donc un oncle, toi ? fit Timoléon toujours affublé de sa veste d'écurie et introduisant Auguste dans l'intérieur de l'appartement.

— Oui, le père La Ribote, un marchand des quatre-saisons, un bien bon homme, le propre frère de ma défunte mère, répondit Auguste.

— Veux-tu boire un verre de vin du patron ?

— Volontiers.

Timoléon fit entrer Auguste dans la salle à manger de garçon d'Agénor, où le valet de chambre de M. de Morlux était installé bien tranquillement dans un fauteuil et buvait du madère.

Auguste s'installa et tira la boulette de sa poche.

— Voilà votre lettre, dit-il à Timoléon.

Celui-ci la prit, la déplia et se mit à la lire attentivement.

— Pauvre petite ! dit-il en feignant un profond chagrin.

— Si vous voulez lui répondre, dit Auguste, on se chargera de la commission.

— Ce n'est pas de refus. Où demeures-tu ?

— Oh ! je ne suis jamais au nid, répondit Auguste ; mais vous me trouverez tous les soirs au *Veau-qui-tête*, faubourg Saint-Martin.

— En bien ! j'irai t'y dire bonjour, demain ou après.

Auguste but un verre de madère, serra la main du faux Agénor et s'en alla.

Mais comme il était dans l'escalier, Timoléon quitta la salle à manger, traversa le salon, ouvrit une des croisées qui donnent sur la rue et fit entendre un coup de sifflet.

A ce bruit, un commissionnaire, qui paraissait dormir sur son crochet, leva la tête.

Timoléon lui fit un signe rapide et regagna la croisée.

Dix minutes après, l'homme de l'ancienne police retournait chez M. de Morlux.

— Voici la lettre, dit-il.

Et il la plaça sous les yeux du vicomte Karle.

Cette lettre était un résumé succinct de celle d'Antoinette, avec cette simple différence que la jeune fille, s'adressant à Agénor pour qu'il lui fît obtenir sa liberté, prétendait être la victime d'une erreur, d'une ressemblance étonnante, et ne paraissait même pas soupçonner qu'elle eût de véritables ennemis.

Rocambole, en écrivant dans ce sens, avait voulu rassurer M. de Morlux et endormir sa vigilance.

— Voilà qui est parfait, dit le vicomte.

— Cependant, reprit Timoléon, j'ai fait suivre le jeune homme par un de vos hommes, déguisé en commissionnaire.

— Pourquoi donc ? dit le vicomte.

— Parce que nous sommes passés par dessous

jambe, vous et moi, monseigneur, répondit tranquillement Timoléon.

Ces paroles, prononcées avec un accent d'ironie, furent un coup de tonnerre.

— Que voulez-vous dire? s'écria M. de Morlux.

— Une chose bien simple, répondit Timoléon. La lettre que vous venez de lire n'a pas été écrite par Antoinette.

— Oh! je garantis le contraire, fit le vicomte en prenant dans un tiroir de son secrétaire la lettre qu'Antoinette avait écrite à Agénor quelques jours auparavant. Comparez... c'est bien la même écriture.

— L'écriture est habilement imitée, et, après moi, il n'y a qu'un seul homme qui soit capable d'un pareil tour de force.

— Et... cet homme?

— Il s'appelle Rocambole, répliqua Timoléon. Je craignais qu'il ne se mêlât de nos affaires; maintenant, j'en suis sûr, et je vous déclare, monsieur le vicomte, que notre cause est à peu près désespérée.

— Vous êtes fou! dit Karle de Morlux.

— Ecoutez, reprit Timoléon; si d'ici ce soir je n'ai pas trouvé un moyen de renvoyer Rocambole au bagne, nous sommes perdus.

Le vicomte regardait Timoléon et se laissait ga-

gner par cette terreur inquiète qui semblait s'être emparée de son complice.

Celui-ci continua :

— Moi, je ne puis rien... ou presque rien... Vous pouvez tout, vous.

— Moi ?

— Oui. Les portes s'ouvrent devant vous, et si demain vous allez dire au chef de la sûreté générale : « Je sais où est le forçat évadé Rocambole, » on vous donnera une escouade de sergents de ville, et vous le ferez arrêter séance tenante. Alors nous serons sauvés... Sinon...

— Mais où est-il, cet homme ?

— Je ne le sais pas, mais peut-être le saurai-je ce soir ! Aussi est-ce pour cela que j'ai fait suivre ce jeune homme.

Et Timoléon ajouta :

— Voulez-vous que je vous prouve que ce n'est pas Antoinette qui a écrit cette lettre ?

— Oui, dit M. de Morlux.

— Eh bien ! écoutez...

Et Timoléon reprit la lettre sur le bureau.

LVIII

— Monsieur, reprit Timoléon, le jeune homme qu'on appelle Auguste était porteur, il y a une

heure, d'une lettre véritablement écrite par Antoinette.

— Et ce n'est pas celle-là?

— Non. Pourtant, les deux boulettes étaient de la même grosseur. Que s'est-il passé? Je vais vous le dire. Tandis que j'étais ici, Auguste m'attendait en bas, chez le suisse. Tout à coup, il s'est élancé hors de la loge en disant : « Mon oncle! c'est mon oncle! » Je suis descendu, le suisse m'a raconté cela; j'ai regardé à droite et à gauche, la rue était veuve de mon jeune homme. Néanmoins, votre valet de chambre et moi, nous nous rendions rue de Suresnes, lorsqu'un de vos agents, à qui j'avais donné rendez-vous, est accouru à moi tout essoufflé en me disant :

— Ah! patron, quel malheur que la police ne vous emploie plus.

— Pourquoi donc?

— Nous aurions touché une belle prime, allez! J'aurais pu, il y a cinq minutes, arrêter Jean le boucher; vous savez?

— Et tu ne l'as pas fait? dis-je en tressaillant.

— Pourquoi faire, puisque ça ne vous regarde plus? m'a-t-il répondu.

— Mais qu'est-ce que Jean le boucher? demanda M. de Morlux.

Pour toute réponse, Timoléon tira de sa poche

un numéro de la *Gazette des Tribunaux*, vieux de six mois, et le mit sous les yeux de M. de Morlux.

L'évasion surprenante de Rocambole et de ses trois compagnons s'y trouvait relatée tout au long.

— Eh bien? fit encore le vicomte.

— Jean le boucher, dit Timoléon, est un des quatre.

— Ah! fort bien.

— J'ai demandé alors des détails à mon agent, qui m'a dépeint l'homme qui accompagnait le forçat évadé, et je n'ai pu me tromper au signalement. Cet homme n'est autre qu'Auguste qui, trois quarts d'heure après, est venu me remettre la lettre d'un air dégagé et confiant qui m'a confirmé dans tous mes soupçons.

— Mais enfin, dit M. de Morlux, parce qu'un forçat évadé en même temps que ce Rocambole, que vous paraissez tant redouter, se trouve dans la rue et cause avec un autre homme dont le signalement répond à celui du messager de Saint-Lazare, est-ce une raison pour en tirer de telles conclusions?...

— Je vous prouverai tout-à-l'heure que je ne me trompe pas. J'ai mis mon agent, qui était déguisé en commissionnaire, dans la rue de Suresnes, et je suis monté dans l'appartement de M. Agénor. Je n'avais encore que de vagues soupçons. Auguste est venu et m'a remis la lettre. Quand il fut parti, j'ai

fait signe à mon agent, qui maintenant ne le perdr plus de vue.

— Et puis?

— Tenez! regardez la lettre; voyez-vous un mot effacé au bas de cette page?

— Oui.

— C'est moi qui l'ai effacé.

— Pourquoi?

— La lettre véritable, celle qui ne nous est point parvenue, a dû être écrite hier soir, ou au plus tard ce matin. Il n'y a pas plus d'une heure, et il est nuit, que celle-ci est écrite. Je vais vous le démontrer. Il plaça la première lettre d'Antoinette à côté de celle que lui avait remise Auguste et continua :

— Tenez, voyez-vous, toutes deux sont à l'encre noire et cette encre est de même couleur, n'est-ce pas?

— Sans doute.

Timoléon tira un flacon de sa poche.

— Regardez-bien, dit-il.

Et il versa quelques gouttes d'un liquide jaunâtre sur la première lettre, puis il l'étendit avec le doigt et l'écriture reparut au-dessous, nette et lisible comme auparavant.

— Après? dit M. de Morlux.

— Il faut trois ou quatre heures, au moins, pour que l'encre soit inattaquable à cet acide. Si la lettre

que voici était seulement écrite depuis ce matin, ce que vous allez voir n'arriverait pas.

Et il versa trois autres gouttes du liquide contenu dans le flacon sur la lettre apocryphe.

Aussitôt l'écriture s'effaça.

— Il y a un verso, ajouta Timoléon. Attendons à demain, et vous verrez que mon acide sera devenu impuissant.

— Eh bien! demanda le vicomte, qui commençait à comprendre, quelle conclusion tirez-vous de tout cela?

— Une conclusion bien simple, reprit Timoléon. Auguste a rencontré Jean le boucher : celui-ci est un agent de Rocambole, la chose est certaine. Jean a emmené Auguste je ne sais où, mais dans un endroit où se trouvait Rocambole. Celui-ci a supprimé la vraie lettre et écrit celle-là.

— Mais cet homme est très-dangereux! s'écria Karl de Morlux.

— Monsieur, répondit Timoléon avec un calme effrayant, si Rocambole ne rentre pas au bagne, c'est vous qui y irez. Moi, je crèverai d'un coup de couteau, un soir, et votre neveu épousera tranquillement Antoinette, à qui il rendra la fortune que votre père et vous avez volée à sa mère.

— Mais il ira au bagne, dit M. Karle de Morlux, qui était un homme de sang-froid et de résolution.

— Si nous avons un peu de chance, dit Timoléon, et que la police ne flâne pas, si Rocambole est pincé avant demain soir, tout ira bien.

— Je vais courir à la préfecture.

— Oh! pas encore... Si vous dérangiez la police en pure perte une première fois, elle ne vous croirait pas une seconde. Il faut d'abord savoir où est Rocambole.

— Comment le savoir?

— Par Auguste, que mon homme déguisé en commissionnaire ne va plus quitter.

— Mais quand verrez-vous cet homme?

— Je ne sais pas. En attendant, il faut que je sorte d'ici et que nul ne me voie, car, vous pensez bien, ajouta Timoléon, que si Jean le boucher flânait par ici, c'est qu'il surveillait votre hôtel.

Le vicomte ouvrit la fenêtre de son cabinet de travail qui donnait sur le jardin et les derrières de l'hôtel.

— Par là, dit-il; ce mur donne sur le boulevard Haussmann... on vous donnera une échelle.

— Non, dit Timoléon, le moyen est mauvais.

— Vous trouvez?

— Le boulevard est trop fréquenté. Qu'un sergent de ville me voie sauter sur le boulevard, et l'on m'arrête, et je vais en prison, et pendant que je se-

rai sous clé, Rocambole triomphera. Il y a un moyen qui vaut mieux.

— Lequel ?

— Vous allez dîner à votre cercle ?

— Sans doute.

— Je vais remplacer un de vos domestiques. Au lieu de sortir en coupé, vous sortirez en phaéton, et, ce soir, vous rentrerez avec un seul laquais derrière vous.

— Et vous croyez qu'on ne vous reconnaîtra pas ?

— Rocambole seul pourrait me reconnaître.

— Comme vous voudrez, dit M. de Morlux, qui fit sa toilette et s'apprêta à sortir.

Quelques minutes après, le phaéton de M. le vicomte Karle de Morlux descendait le boulevard Malesherbes au grand trot de ses deux chevaux irlandais.

Timoléon avait regardé de droite et de gauche, et n'avait rien vu de suspect dans la rue.

M. de Morlux était membre de plusieurs cercles, et faisait partie du Club des Asperges, qui était celui de son neveu, mais il y allait rarement.

Seulement, comme l'entrée de cet établissement est sur le boulevard, et que l'encombrement des voitures est grand en cet endroit, il pensa que mieux valait se débarrasser là de Timoléon.

S'étant retourné vers lui un peu avant la porte du club, il lui dit en allemand :

— Je passerai la nuit au cercle. Si vous avez quelque chose à me dire, vous viendrez m'y demander.

— C'est convenu, répondit Timoléon.

Mais, au moment où le phaéton de M. de Morlux arrivait devant la porte cochère du club, et tandis que celui-ci, passant les rênes, s'apprêtait à descendre, Timoléon lui serra vivement le bras.

— Qu'est-ce? fit M. de Morlux.

— Regardez...

Un petit coupé de garçon s'arrêtait pareillement devant la porte et un homme en sortait.

— Voyez cet homme... dit encore Timoléon.

— Eh bien?

— C'est LUI !...

— Qui donc? fit le vicomte étonné.

— Notre ennemi... Rocambole !

Et Timoléon sauta lestement à terre et disparut dans la foule, laissant M. de Morlux abasourdi.

Ce dernier n'avait fait qu'entrevoir le major Avatar, qui venait tranquillement dîner au club des Asperges, mais son visage lui resta gravé dans la mémoire.

Le vicomte entra dans la salle à manger. Le major y était déjà.

Il causait tranquillement avec le marquis de B..., un de ses parrains, on s'en souvient, et il regarda le vicomte, lorsqu'il entra, avec une si parfaite indifférence que celui-ci se dit aussitôt :

— Timoléon a la berlue.

Les membres du club étaient nombreux à table. Le major eut les honneurs de la conversation. Il était en veine de conter et il décrivit le Caucase en homme qui réellement y a passé dix ans prisonnier.

M. de Morlux le regarda attentivement, et cet examen ne faisait qu'affermir sa conviction que Timoléon s'était trompé.

Après le dîner, M. de Morlux prit à part M. de B... qu'il tutoyait.

— Quel est donc ce brillant causeur?

— C'est une *recrue*, dit M. de B..., le major Avatar, un Russe doublé d'Indien.

— Tu le connais beaucoup?

— Parbleu! c'est moi qui l'ai présenté ici. J'ai passé six semaines autrefois sous le toit de la maison qui l'a vu naître.

Cette réponse acheva de détruire dans l'esprit du vicomte l'opinion de Timoléon.

Mais, vers dix heures du soir, on apporta un billet à M. Karle de Morlux. L'enveloppe portait ce mot : *Pressé...*

LIX

Pour savoir ce que Timoléon écrivait à M. de Morlux, il est nécessaire de revenir sur nos pas et de suivre le neveu de Jean le boucher, c'est-à-dire Auguste, au moment où il quittait la rue de Suresnes.

L'agent aposté à tout hasard par Timoléon tout près de la maison d'Agénor, sur un signe de son chef, s'était mis à suivre le jeune homme...

Il était nuit, et cette fois Auguste n'avait plus besoin de tuer le temps.

Cet homme était jeune, il n'était pas encore complétement perverti, et ce qui venait de se passer, ce qu'il venait de voir et surtout d'entendre lui avaient fait faire un retour sur lui-même.

Rocambole, qui, jadis, lorsqu'il était dans la voie du crime, avait néanmoins un charme presque irrésistible et exerçait sur ses complices une véritable fascination, — Rocambole prenant en main une cause juste, avait non-seulement conservé son mystérieux pouvoir, mais encore il l'avait pour ainsi dire développé.

Auguste avait été ému par les quelques mots que lui avait dit cet homme étrange; il avait cru à ses pa-

roles; il était convaincu que la jeune fille dont il était le messager était une victime, et que, dans une faible mesure, il avait déjà contribué à la sauver.

Cette pensée réhabilitait un peu cet homme dans son propre esprit; et il s'en allait en se jurant d'obéir à celui que son oncle appelait le maître.

A Paris, il est une industrie peu connue et qui cependant est des plus lucratives.

C'est l'industrie du *fileur*.

Qu'est-ce qu'un *fileur?* Ce n'est pas un tisserand, croyez-le bien : c'est un homme qui est chargé quelquefois par la police et le plus souvent par quelque ténébreuse officine privée, d'en suivre un autre.

Le mari jaloux fait *filer* sa femme, l'amant sa maîtresse.

Le *chanteur*, c'est-à-dire l'homme qui cherche à profiter d'un secret où d'un scandale, *file* sa victime. Malheur à la femme qui sort furtivement de chez elle, monte dans un fiacre et se rend à quelque mystérieux rendez-vous, si elle est *filée!...*

Ceux qui posséderont son secret lui vendront leur silence au poids de l'or.

Auguste quitta la rue de Suresnes sans se douter qu'il était *filé*.

Le *fileur* ne suit pas son homme, il le devance.

Le faux commissionnaire passa devant Auguste

au moment où ce dernier entrait, place de la Madeleine, dans un bureau de tabac.

A la porte de Saint-Denis, il s'effaça pour laisser passer le jeune homme s'installer chez un marchand de vin traiteur, où il prenait quelquefois ses repas, et, s'asseyant sur son crochet, à deux pas de la devanture du marchand, il attendit.

Auguste s'était attablé dans une petite salle attenante au comptoir.

Un camarade, comme il disait, s'y trouvait déjà en compagnie d'une femme.

Auguste demanda un litre à seize et une portion.

Alors le faux commissionnaire releva son crochet, le chargea sur ses épaules et s'en alla.

Mais il n'alla pas loin.

A cent pas, dans la rue Saint-Denis, à gauche, se trouvait la boutique d'un marchand d'habits.

Le fripier était sur sa porte.

Le faux commissionnaire l'aborda en lui disant :

— Bonjour, père Isambard.

— Bonjour, La Raquette, dit le fripier. Vous voilà donc commissionnaire, à présent?

L'homme qui répondait à ce singulier nom de La Raquette, se prit à sourire.

— Je *file* quelqu'un, dit-il.

— Je m'en doute bien.

— Mais comme il m'a déjà vu deux fois, je viens changer de pelure.

— A votre aise, dit le fripier ; qu'est-ce qu'il vous faut?

— Une blouse et une casquette, répondit La Raquette, qui se débarrassa de sa veste de velours à laquelle pendait une fausse médaille.

C'était sans doute un habitué de la maison, et qui réglait ses comptes en gros, car il laissa son crochet et sa vieille défroque, et emporta la nouvelle sans donner d'argent. Quelques minutes après, il était dans le cabaret où Auguste dînait en compagnie du camarade et de sa compagne.

Il alla se mettre dans un coin et demanda du fromage de Gruyère et une chopine de vin.

Auguste ne fit pas attention à lui.

D'ailleurs il causait avec le camarade de choses indifférentes.

Celui-ci lui disait :

— Tu dois bien t'ennuyer depuis que Malvina est bloquée.

— Un peu, dit Auguste.

— Quand sort-elle?

— Dans quinze jours. Elle y était pour un mois; en voilà la moitié de fait.

— Que fais-tu ce soir? Viens-tu rigoler au Vauxhall?

— Non, dit Auguste, je vais voir des parents à la Villette.

La Raquette avait dévoré son quart de pain, son morceau de gruyère et bu sa chopine.

Il paya et sortit.

Auguste n'avait pas même levé la tête, et il continuait à dîner tranquillement.

Il passa près d'une heure chez le marchand de vin, et comme il en sortit, huit heures et demie sonnaient.

Le camarade et sa compagne l'accompagnèrent jusqu'à la porte Saint-Martin.

Là, il leur dit adieu, entra au bureau des omnibus et prit un numéro pour la Villette

Un homme était déjà installé sur la banquette de la voiture jaune qui monte le faubourg Saint-Martin.

Auguste qui, lorsqu'il avait de l'argent, s'offrait tout le confortable possible, pava six sous et entra dans l'intérieur.

L'omnibus monta à la Villette et Auguste ne descendit qu'à la station de l'ancien boulevard extérieur, où la voiture arriva presque vide...

Le *fleur* était descendu un peu avant.

Auguste se dirigea vers la place de l'Ourcq, tourna à droite sur le boulevard des Vertus, prit la rue de La Chapelle, puis la rue Jessein et entra dans celle de la Goutte-d'Or.

Le *fleur* avait disparu. Cependant Auguste vit un homme qui marchait à cent pas devant lui.

La rue de la Goutte-d'Or est peu éclairée surtout le dimanche, car presque tous les magasins sont fermés. Les établissements de liquoristes et de marchands de vin restent seuls ouverts et n'ont d'autre luminaire qu'un maigre bec de gaz au-dessus du comptoir et quelques chandelles posées ça et là sur les tables grasses des salles.

Comme à l'entrée de la rue il y avait deux marchands de vin occupant chacun une encoignure, Auguste hésita un moment, car son oncle Jean le boucher ne s'était pas autrement expliqué.

Mais, enfin, il prit à droite et entra.

L'établissement de droite avait, du reste, une physionomie honnête, qui paraissait le signaler à l'attention d'un homme qui évite le bruit, le scandale et l'attention publique.

Il s'y trouvait peu de monde, et la clientèle se composait d'ouvriers maçons et de forgerons.

Anguste regarda de tous côtés et ne vit point son oncle.

— Vous cherchez quelqu'un? fit la femme qui se trouvait au comptoir, une bonne grosse mère entre deux âges.

— Mon oncle, fit Auguste.

— Comment vous appelez-vous ?

— Auguste.

— Est-ce que votre oncle n'était pas boucher ? reprit le marchand de vin d'un air mystérieux.

— Oui, dit Auguste en clignant de l'œil.

— Eh bien ! montez au premier, frappez à la porte du cabinet; il y est et vous attend.

Auguste monta et trouva son oncle installé dans un cabinet noir, devant une table sur laquelle il y avait du jambon, des œufs et du vin.

— Mon oncle, dit Auguste en l'embrassant, vous me pardonnerez, mais j'ai dîné et je n'ai pas faim. Tout ce que je puis faire est de boire un coup avec vous.

— Pauvre petit, dit l'ancien bourreau, qui regarda son neveu avec attendrissement, tu es tout le portrait de ta mère.

Et cet homme inculte s'émut au souvenir de sa sœur et laissa tomber deux grosses larmes dans son verre.

Auguste passa deux heures avec lui, deux heures pendant lesquelles le boucher lui raconta sa triste vie au bagne et cette audacieuse évasion dont Rocambole avait été le héros.

— Ah ! quel homme ! dit-il en terminant : si tu veux le servir, ton affaire est faite d'avance.

— Mais, mon oncle, dit Auguste, comme onze heures sonnaient et qu'il entendait le bruit des vo-

lets qu'on posait à la devanture pour fermer la boutique, est-ce que vous logez ici?

— Jusqu'à présent, ces braves gens m'ont logé, dit Jean le boucher, mais le mari a cru voir rôder des mines suspectes hier soir dans la rue, et je crains qu'on ne me guette. Je m'en vais ce soir.

— Et où allez-vous?

— Chez le camarade qui s'est évadé avec nous et que nous appelions là-bas le bonnet vert. Il est bien caché, lui aussi.

— Où donc?

— A Montmartre, derrière le cimetière, chez son beau-père, qui est croque-mort. Ce n'est pas là qu'on viendra nous chercher.

Sur ces mots, Jean le boucher se leva de table, but un dernier verre de vin et prit un petit paquet de hardes qu'il passa à son bras.

Puis tous deux descendirent, et Jean échangea une poignée de main avec les braves gens qui l'avaient caché pendant plusieurs mois.

— Viens me conduire au bout du chemin, dit Jean, qui gagna le boulevard extérieur.

Auguste le suivit.

Sur le boulevard, il y avait un homme étendu dans le ruisseau. Jean le heurta de pied. L'homme, qui paraissait ivre, balbutia des mots sans suite et dit enfin :

— Laissez-moi dormir !

— Va donc te coucher, pochard ! dit Auguste.

— Je veux bien, répondit l'ivrogne, qui avait le visage couvert de boue ; si vous voulez me reconduire.

Il essaya de se relever et retomba.

— Où demeures-tu ? fit Jean le boucher, qui le prit par le bras.

— A Montmartre, répondit l'ivrogne.

— Viens avec nous, c'est mon chemin.

L'ivrogne se mit en marche en décrivant de fantastiques arabesques ; et Auguste ne reconnut point en lui le *fileur* qui ne le quittait pas depuis cinq heures de l'après-midi.

LX

Un homme ivre inspire peu de défiance.

Celui à qui Jean le boucher donnait le bras paraissait si peu maître de sa raison, il tenait des propos si incohérents en marchant et trébuchant à chaque pas, que l'oncle et le neveu avaient continué à causer à voix basse.

Arrivés à la barrière Blanche, Auguste dit :

— Mon oncle, je vais vous laisser. Quand vous reverrai-je ?

— Le maître m'a dit que, lorsque tu aurais la lettre pour là-bas, tu ne manques pas de me l'apporter.

— Mais où?

— Rue du Chemin-des-Dames, derrière le cimetière. Si tu l'as demain soir, viens.., le maître doit y venir.

— A quel numéro m'arrêterai-je? et qui demanderai-je?

— Il n'y a pas de numéro à la maison. C'est une grande baraque à six étages, toute seule, sur la gauche, au milieu de terrains vagues. Tu frapperas trois coups et on t'ouvrira. A onze heures du soir, tu es toujours sûr de me trouver. L'ivrogne, en ce moment, fit un faux pas et tomba.

— Voyons? dit Jean le boucher, vas-tu te relever, pochard?

— J'ai soif... dit l'ivrogne.

— Nous voilà à Montmartre... où demeures-tu?...

— Je ne demeure pas à Montmartre... C'est à Batignolles...

— Quelle rue?

— Je ne me souviens pas.

Et il se coucha tout de son long sur le pavé.

Cette fois, Jean le boucher perdit patience.

— Si tu ne veux pas venir, dit-il, tu peux rester; bonsoir!...

Et il laissa le *fileur* qui lui répondit par un ronflement sonore. Puis il serra la main de son neveu qui descendit vers la rue Fontaine-Saint-Georges et il continua son chemin par le boulevard extérieur. En cet endroit, le boulevard tourne, et bientôt l'ivrogne, qui avait les yeux ouverts tout en ronflant, se dressa lestement sur ses deux pieds et vit disparaître l'oncle d'un côté et le neveu de l'autre.

Du moment que le faux ivrogne avait entendu la conversation de Jean et d'Auguste, il savait où allait le premier et n'avait plus besoin de suivre le second.

Il était toujours sûr de retrouver celui-ci au *Veau-qui-tête*, le cabaret où le faux Agénor devait apporter à Auguste sa lettre pour Antoinette.

Le *fileur* descendit donc tout droit la rue Notre-Dame-de-Lorette, prit la rue Montmartre et se dirigea vers le bureau de maître Timoléon, ce bureau qui renfermait une *caisse* et était situé au troisième étage d'une hideuse maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

La maison n'avait pas de portier : la porte fermait à l'aide d'un verrou intérieur que les initiés à certaine pression sur un ressort caché dans le panneau faisaient mouvoir du dehors.

Le fileur entra, grimpa l'escalier sans lumière et arriva chez Timoléon, qui venait de rentrer.

L'homme de l'ancienne police avait repris sa calotte noire et sa robe de chambre prétentieuse pour s'asseoir devant son bureau, mais il avait conservé la botte molle et la culotte de peau du groom, et son fileur vit sur une chaise le par-dessus de livrée blanc à retroussis orange, les couleurs de la maison de Morlux.

— Eh bien, où est notre homme? demanda Timoléon.

— Je l'ai retrouvé en compagnie de Jean le boucher.

— Ah!... Et sais-tu où perche celui-là?

— Je crois, dit le fileur, que nous pouvons avoir demain toute la bande, si vous y tenez.

— Comment ça?

— Ils sont deux, et Jean m'a dit que demain soir il en attendait un troisième, qu'il appelle le maître.

— Où donc? fit Timoléon, qui tressaillit et se leva vivement.

Le fileur lui raconta alors la conversation qu'il avait surprise, en faisant l'ivrogne, entre l'oncle et le neveu.

Timoléon se dépouilla de sa robe de chambre qu'il remplaça sur-le-champ par la livrée, se coiffa du chapeau à galon d'argent, et dit au fileur :

— Va me chercher un fiacre ou un remise. Il ne faut pas perdre une minute!

Timoléon, un quart d'heure après, se faisait conduire au club des Asperges, où M. de Morlux devait l'attendre.

Seulement, il laissa le fiacre au coin de la rue des Capucines et fit à pied les quelques pas qui le séparaient du club.

— Mon maître est-il encore là? demanda-t-il à l'un des valets de l'établissement.

— Je le crois, lui répondit-on en reconnaissant la livrée de M. de Morlux.

Timoléon avait écrit dans le fiacre un mot au crayon ainsi conçu :

« Monsieur le vicomte,

« Nous les tenons, si vous ne perdez pas de temps. Venez...

« T... »

Et M. de Morlux avait reçu ce billet au moment où le major Avatar prenait place tranquillement à une table de wihst, après avoir achevé ses récits romanesques sur le Caucase et la cour de Schamyl.

M. de Morlux sortit sans affectation après la lecture du billet.

— Hé! vicomte, lui dit le marquis de B... comme il quittait le salon de jeu, est-ce qu'*elle* t'attend?

— Justement, mon ami, répondit Karle de Morlux.

— Messieurs, fit le marquis en riant, M. Karle a des passions volcaniques sous ses cheveux blancs... On dirait le mont Etna qui vomit des flammes à travers sa couronne de neiges éternelles.

Le major, attentif à sa partie, n'avait pas même levé les yeux.

M. de Morlux trouva Timoléon dans le vestibule du club. Celui-ci lui fit un signe et se mit à passer devant lui. M. de Morlux le suivit.

Le fiacre attendait toujours au coin de la rue des Capucines, avec le fileur, qui n'était pas descendu.

— Quel est cet homme? fit le vicomte avec répugnance, car le fileur était couvert de boue.

— Un de mes agents, dit Timoléon.

Puis il s'adressa au cocher :

— Veux-tu gagner cinq louis? lui dit-il.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela, mon bourgeois?

— Il faut nous prêter ta voiture et tes chevaux pour une heure ou deux, et nous attendre ici.

— Est-ce que vous croyez que je ne peux pas vous conduire, moi? fit naïvement le cocher.

— Si, mais nous allons à un petit rendez-vous d'amour, mon maître et moi, et nous voulons que personne ne sache ici où nous allons.

— Je suis discret, dit le cocher.

— C'est à prendre ou à laisser, fit Timoléon.

Le cocher était un épais Auvergnat que les Petites-Voitures avaient embauché dans un moment de grève. Il gagnait quatre francs par jour, et la perspective d'empocher cinq louis lui fit oublier qu'on pouvait lui voler le cheval et la voiture.

— Je paie d'avance, ajouta Timoléon.

L'Auvergnat descendit de son siége et tendit avidement la main.

Timoléon donna les cinq louis :

— Tu peux nous attendre ici, dit-il, nous serons de retour dans une heure ou deux.

Puis, tandis que l'Auvergnat s'en allait, il fit un signe au *fileur*, qui était sorti du fiacre.

La Raquette s'enveloppa dans le carrick du cocher et prit les rênes.

— Nous allons en reconnaissance, rue du Chemin-des-Ternes, lui dit Timoléon en montant dans la voiture où déjà M. de Morlux avait pris place.

—Voyons, dit celui-ci, expliquez-vous maintenant.

— C'est bien simple. Je sais où est la bande de Rocambole.

— Et... *lui?*

— Lui? fit Timoléon, il doit être encore à votre cercle.

— Oh! fit M. de Morlux, vous vous êtes trompé. Le major Avatar et Rocambole n'ont rien de commun.

— Monsieur, dit tranquillement Timoléon, je ne me trompe jamais. Demain soir, si vous avez quelque crédit à la police, deux des forçats qui se sont évadés du bagne de Toulon avec Rocambole et Rocambole lui-même, seront sous la main de la justice, et dans Rocambole, il faudra bien que vous reconnaissiez le major Avatar.

— Si vous dites vrai, fit M. de Morlux, cet homme que j'ai vu ce soir est doué d'un génie infernal.

— Vous avez dit le mot. Si nous le manquons, nous sommes perdus, car il ne nous manquera pas, lui.

— Mais, dit M. de Morlux, tandis que le fiacre conduit par La Raquette montait la rue de Clichy, il me faut un prétexte pourtant.

— Pourquoi faire?

— Pour avertir la police.

— Le prétexte est tout trouvé.

— Vraiment?

— En revenant cette nuit, nous commettrons un vol chez vous; un vol audacieux, avec effraction et escalade, et je m'arrangerai de façon que les objets volés se retrouvent dans la maison que nous allons examiner tout à l'heure.

— Qu'est-ce que cette maison?

— Celle où nous ferons arrêter demain soir Rocambole et sa bande.

Le fiacre allait bon train, et la Raquette ne ménageait pas les coups de fouet; il arriva à la barrière Clichy, prit l'avenue Saint-Ouen, et dix minutes après, tourna dans cette rue déserte qui s'étend derrière le cimetière Montmartre et qu'on appelle le Chemin-des-Dames.

Alors Timoléon baissa les stores du fiacre et dit au *fleur* :

— Au pas, maintenant.

Puis, se penchant à l'oreille de M. de Morlux :

— Si c'est la maison que je crois, nous y avons des intelligences.

Peu après, le fiacre s'arrêta un moment.

LXI

Timoléon, soulevant un peu le store de la portière qu'il avait baissé par prudence, regardait attentivement.

La rue du Chemin-des-Dames n'a qu'un côté bordé de maisons, et encore sont-elles semées de distance en distance, séparées qu'elles sont par des terrains veufs encore de toute bâtisse et clos par des palissades formées de vieilles planches grossièrement assemblées.

L'autre côté est le mur du cimetière.

Au moment où le fiacre s'arrêta, il était devant une maison haute de six étages, aux murs noircis, aux fenêtres dépourvues de volets, et qui ressemblait à une véritable ruche.

Une population misérable devait pulluler là, entassée dans de petits logements bas de plafond et insalubres.

— Je crois bien que c'est là, dit La Raquette, en se penchant de son siége vers l'intérieur de la voiture. Comme il était plus de minuit, tout était silencieux dans cette maison et aucune lumière n'en sortait.

— Si c'est là, dit Timoléon, nous avons des amis.

— Qui donc? fit La Raquette curieusement.

— Le *Merle*.

— Est-ce que vous l'employez encore ? demanda La Raquette.

— Quelquefois.

Le *Merle* était un jeune drôle, chiffonnier de son état, qui avait souvent fait de la police pour le compte de Timoléon et qui *filait* admirablement.

— Je ne vois qu'une grande maison dans toute la rue, reprit La Raquette, et, bien certainement c'est celle où loge Jean le boucher.

— Continue ton chemin, dit Timoléon.

En même temps et comme le fiacre s'ébranlait, il passa la tête à la portière et siffla d'une façon particulière.

La rue du Chemin-des-Dames fait un coude et regagne une autre rue non moins déserte et que touche à la campagne. Celle-là s'appelle le *Chemin des Bœufs*.

Arrivé à ce coude, le fiacre s'arrêtait encore.

— Attends un moment, dit Timoléon,

Et il fit descendre M. de Morlux, qui, lui aussi, avait examiné la maison.

Il pleuvait, la nuit était sombre, mais pas assez cependant pour que le vicomte et Timoléon n'eussent pu se rendre un compte exact de la situation topographique de la maison et de la rue.

— Vous le voyez, dit Timoléon, la maison est facile à cerner. Avec trente agents de police on en viendra facilement à bout et comme elle ne tient à aucune autre, qu'un terrain vague s'étend par derrière, la fuite par les toits devient impossible.

Et Timoléon siffla de nouveau.

Mais rien ne lui répondit de cette maison plongée dans les ténèbres.

Seulement, quelques secondes après, un coup de sifflet semblable au sien se fit entendre dans la direction du chemin des Bœufs.

— Continue ! dit Timoléon à La Raquette.

Le fiacre se remit en marche. Au bout de quelques minutes, un point lumineux brilla dans le lointain.

C'était la lanterne d'un chiffonnier, et si on s'en rapportait au coup de sifflet, ce chiffonnier n'était autre que *le Merle*, cet homme dont Timoléon avait besoin.

A cent pas de la lanterne, qui approchait toujours, Timoléon siffla de nouveau et on lui répondit.

Alors il descendit du fiacre et courut à la rencontre de la lanterne.

— Hé! Merlinet! fit-il.

Le chiffonnier s'arrêta.

— Je me doutais bien que c'était vous, patron, dit-il. Est-ce que vous avez besoin de moi?

— Oui, *et il y a gras*, dit Timoléon se servant d'une expression familière aux voleurs.

— Faut-il filer quelque dame? dit le jeune drôle, car Timoléon, depuis qu'il ne s'occupait plus de police proprement dite, avait pour spécialité de faire suivre les femmes mariées.

— Non, pas encore; il faut jaser d'abord.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Tu demeures toujours dans la même maison?

— Oui.

— Est-ce qu'il n'y a pas un croque-mort dedans?

— Il y en a deux : il y a d'abord le père *La Joie*, qui demeure tout en haut.

— Et puis ?

— *Rigolo*, qui est en bas, au rez-de-chaussée.

— Sont-ils mariés ?

— Le père *La Joie* est garçon, Rigolo est marié, mais c'est comme s'il ne l'était pas.

— Comment ça ?

— Sa femme a fait un mauvais coup, et elle est à Saint-Lazare. Elle a volé je ne sais quoi, quand elle était enceinte, une envie de femme grosse assurément, et elle a accouché en prison. Mais je crois bien qu'elle a fini son temps.

Tout en parlant. Le Merle regardait le fiacre demeuré à distance.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un là? demanda-t-il.

— Oui ; le patron.

— Vous avez donc un patron, vous, maintenant ? fit Le Merle, qui se prit à remarquer la livrée de Timoléon.

— Veux-tu gagner un joli billet de cent francs.

— Pardine !

— Et bien ! continue à jaser. Ça m'est égal que le père La Joie soit garçon et que Rigolo soit marié. Ce n'est pas ça que je veux savoir. Est-ce que l'un ou l'autre ne loge pas un homme de cinq pieds neuf ou dix pouces, large à proportion, et qu'on appelle Jean ?

Connais pas, dit le Merle ; mais, en effet, depuis quelques mois, Rigolo a un locataire : c'est un pau-

vre vieux qui revient de Californie, où il n'a pas fait fortune; il a les cheveux tout blancs.

— Donne-moi son signalement exact.

— Il est grand, comme vous dites, mais il n'est pas très-gros.

Ce n'est pas de celui-là que je voulais parler d'abord ; mais celui-là, comment est-il ?

— Comme je vous dis, vieux, grand et maigre.

— Avec une cicatrice au-dessus de l'œil droit ?

— Tiens, c'est vrai.

— Et il traîne un peu la jambe...

— Je n'ai pas fait attention, mais c'est bien possible.

— La Californie dont revient ton homme, dit Timoléon, se trouve à trente lieues de Marseille et s'appelle Toulon.

— Comment, ce serait un *cheval de retour ?*

— Mais oui, et si tu nous le fait pincer, le billet de cent francs fera des petits.

Le Merle, qui avait déjà fait de la correction autrefois, de quinze à vingt et un ans, était au courant des mœurs des prisons et des habitudes de la police.

— Est-ce que vous êtes rentré à la rousse, patron? demanda-t-il.

— Non, mais je m'occupe de cette affaire.

— C'est bon, on vous servira. Est-ce que vous voulez faire le coup tout de suite ?

— Non, dit Timoléon. Demain. En attendant, viens avec nous.

— Où donc ça ?

— Tu le verras.

Et Timoléon fit monter le chiffonnier à côté de La Raquette, sur le siége du fiacre, disant au cocher improvisé :

— Conduis-nous au coin du boulevard Malesherbes et de la rue de la Pépinière.

Vingt minutes après, le fiacre arrivait à l'endroit indiqué.

Timoléon et M. de Morlux descendirent.

— Toi, dit Timoléon au jeune chiffonnier, reprends ta hotte et ta lanterne et suis-nous. Et toi, ajouta-t-il en s'adressant à La Raquette, va rendre le fiacre au cocher et te coucher ensuite. Je n'ai plus besoin de toi.

M. de Morlux ne comprenait pas bien encore ce que Timoléon voulait faire.

— Monsieur, lui dit ce dernier, votre hôtel a une petite porte sur le boulevard Haussmann. En avez-vous la clé ?

— Toujours, répondit le vicomte. La voilà.

— C'est par là que nous allons entrer chez vous, dit Timoléon, et il faut prendre garde que vos gens ne nous voient.

— Mes gens sont couchés, dit M. de Morlux, et passé minuit, on ne m'attend jamais.

Ce fut donc par cette petite porte qui donnait dans le jardin que M. de Morlux, Timoléon et le chiffonnier pénétrèrent dans l'hôtel de la rue de la Pépinière.

Une allée sablée conduisait de la porte à la serre, par laquelle on arrivait à l'intérieur de l'hôtel.

L'hôtel était silencieux ; le suisse dormait, le valet de chambre et la femme de chambre étaient couchés. La cuisinière, qui était mariée, s'en allait tous les soirs.

Le vicomte et ses deux acolytes montèrent sans bruit à sa chambre à coucher.

Là, Timoléon alluma une lanterne sourde qu'il avait toujours dans sa poche.

Puis il s'arma d'un ciseau à froid et fit sauter la serrure du secrétaire.

— Avez-vous un portefeuille à votre chiffre ? dit-il à M. de Morlux impassible.

— Oui, répondit le vicomte. Là, dans ce tiroir. Il renferme dix mille francs.

— Prenez les dix mille francs et donnez-nous le portefeuille, dit Timoléon.

Puis avec un diamant qu'il avait à son doigt, il coupa une vitre sans bruit et la retira, de façon à laisser croire que les voleurs avaient ouvert l'espagnolette en dedans.

Le secrétaire demeura ouvert, les meubles furent bouleversés avec le moins de bruit possible.

Et enfin, Timoléon tira de sa poche une carte qu'il cloua sur le secrétaire avec un couteau poignard

Cette carte était un *valet de cœur*.

— Que faites-vous donc là ? demanda le vicomte surpris.

— Monsieur, répondit Timoléon, je ressuscite à votre profit le *club des valets de cœur*, dont Rocambole était le chef jadis.

— Je comprends, murmura le vicomte.

— Maintenant, ajouta Timoléon, avec une échelle que nous allons appliquer contre le mur du jardin, le tour sera fait, et Rocambole est à nous.

LXII

Pénétrons maintenant dans cette maison isolée au milieu du chemin des Dames, et qu'habitait une misérable population de chiffonniers, d'ouvriers carriers et d'employés des pompes funèbres.

Il y avait deux mois qu'un nouvel hôte s'y était installé.

Cet hôte n'était autre que notre ancienne connaissance de Toulon, le *bonnet vert*, ce malheureux qui avait failli périr sur l'échafaud pour avoir tué

le meurtrier de son chien, et que Rocambole avait si miraculeusement arraché à la mort.

Tandis que le *maître* s'incarnait dans la peau du major Avatar, tandis que Milon s'en allait en Italie se refaire un état-civil, Jean le Boucher, qui n'était plus Jean le Bourreau, et le Bonnet vert, étaient revenus avec de faux passe-ports à Paris, où le forçat évadé trouve plus facilement un refuge que partout ailleurs.

Noël avait placé Jean à la Villette. Quant au Bonnet vert, il lui avait dit :

— J'ai un ancien ami qui te fera passer pour son cousin et qui te logera.

Cet ancien ami était *Rigolo* le croque-mort.

L'homme qui, en dépit de sa funèbre profession, répondait à ce nom joyeux, avait trente-cinq ans ; il était marié à une jeune femme belle, honnête et travailleuse, qu'un grand malheur avait frappée il y avait un an.

Cette femme était enceinte de six mois, et en proie à cette sorte de délire calme qu'on appelle des envies de femme grosse.

Un jour, en passant devant la boutique d'un fruitier, elle avait été tentée par la vue d'un panier de fraises, et elle l'avait volé, car elle n'avait pas d'argent pour l'acheter.

Rigolo buvait tout ce qu'il gagnait, et le pauvre ménage manquait souvent de pain.

En s'enfuyant elle avait cassé une vitre de la devanture; le fruitier fit arrêter la voleuse. On le supplia de retirer sa plainte, il fut inflexible, et la pauvre femme fut condamnée à la prison.

Or, ce jour-là même, c'est-à-dire le dimanche, tandis que Vanda faisait prendre à Antoinette une de ces mystérieuses pilules que renfermait la tête d'épingle, Rigolo, qui depuis l'emprisonnement de sa femme était tombé dans une mélancolie profonde, s'était levé tout joyeux, car ce jour était celui du bonheur, de la délivrance, de la réunion des deux époux, en un mot.

La prisonnière avait fait son temps, on allait lever son écrou et elle sortirait de cette triste maison de Saint-Lazare, où son enfant était né.

Dès le matin, le pauvre homme s'était rendu à Saint-Lazare annonçant au Bonnet vert, son hôte, qu'il allait revenir avec la femme et l'enfant.

Mais la journée s'était écoulée et la nuit était venue.

Enfin Rigolo arriva.

Il était seul et pleurait à chaudes larmes.

Qu'était-il donc arrivé ?

Une chose bien simple et bien terrible à la fois.

Dans le courant de cette dernière nuit que la pri-

sonnière allait passer à Saint-Lazare, son enfant avait été atteint du croup.

Quand le pauvre père arriva, le petit être était à l'agonie, et la mère, au désespoir, demandait qu'on la gardât.

L'administration, qui se montre sévère pour les femmes frappées par la loi, est pleine de mansuétude pour les mères.

Il y a dans la première division ce qu'on appelle l'infirmerie des mères, et les mères y sont avec leurs enfants, que ces enfants soient nés à Saint-Lazare ou qu'ils y soient entrés avec elles.

La nourrice a un travail plus doux, une meilleure nourriture, de la viande et du vin tous les jours.

Les sœurs sont indulgentes pour la nourrice, bonnes et remplies de soins maternels pour l'enfant.

A côté du lit de la mère est le berceau de l'enfant.

Celui de Rigolo était à toute extrémité, quand le pauvre homme arriva.

Sa femme, qui se nommait Marceline et qui était libre depuis le matin, avait été transférée dans une pistole avec le pauvre petit.

On ne fit donc aucune difficulté d'introduire Rigolo auprès de sa femme et de son enfant.

Le croup est un mal qui pardonne si rarement, que les médecins avaient laissé le malheureux père auprès de sa femme et de son fils sans trop se préoccuper des règlements.

Vers le soir, deux détenues avaient été transportées dans la même pistole.

Ces deux femmes qui venaient d'être atteintes d'un mal mystérieux étaient, on le devine, Antoinette et Vanda.

Le médecin qui avait reconnu les symptômes d'une maladie indienne jusque-là inconnue en Europe, après avoir déclaré très-haut que ce n'était pas le choléra, avait affirmé, en outre, que le mal n'était pas contagieux, bien que deux sujets en eussent été atteints presque simultanément.

Et c'était ainsi que la mère, que la loi rendait à la liberté, demeurait prisonnière au chevet d'agonie de son fils, dans la même salle où Antoinette et Vanda venaient d'être transportées.

A sept heures du soir, le médecin ranima l'enfant et secoua la tête.

Puis il dit au père qui pleurait :

— Les règlements s'opposent à ce que vous restiez ici plus longtemps, mon pauvre homme, et nous ne pouvons rien contre les règlements.

Allez-vous-en, et revenez demain chercher votre malheureuse femme.

Rigolo avait compris que le lendemain il ne retrouverait plus son enfant, et il était parti en fondant en larmes.

Le Bonnet vert l'attendait, et comme c'était un bon homme au fond que cet infortuné qui avait failli mourir sous le fer de la guillotine, il avait pleuré avec lui.

A minuit, Jean le Boucher était venu chercher un asile dans la maison du Chemin-des-Dames et il s'était associé à la douleur du croque-mort.

— Ah ! lui avait-il dit, si le maître pouvait entrer à Saint-Lazare ?... je suis sûr qu'il guérirait votre enfant ?

— Il est donc médecin ? murmura Rigolo.

— Il est aussi puissant que Dieu, répondit Jean le Boucher avec enthousiasme ; il arrête la guillotine en chemin.

A ce souvenir, le Bonnet vert avait frissonné, et ces trois hommes, s'agenouillant, avaient passé la nuit en prières demandant à Dieu la vie du pauvre enfant !

. . . . . .

Le brouillard de la nuit s'était dissipé, le soleil se leva le lendemain dans un ciel clair, et Rigolo sortit de chez lui pâle et tremblant. Il retournait à Saint-Lazare et s'attendait à trouver son fils mort.

Jean le Boucher dit au Bonnet vert :

— Noël ne t'a-t-il pas donné rendez-vous ?

— Oui, pour ce matin.

— A quel endroit ?

— Rue Serpente... Et toi ?

— Moi, je vais retourner à la maison du faubourg Saint-Honoré.

— Est-ce ce soir qu'il doit venir ici ?

— Oui, pour voir la cave dont lui a parlé Rigolo.

Tous deux s'en allèrent et se séparèrent prudemment à l'avenue de Saint-Ouen, marchant comme sur un trottoir et n'ayant pas l'air de se connaître.

A peu près en même temps, le chiffonnier que Timoléon appelait le Merle entrait dans le Chemin-des-Dames.

Toute la population ouvrière de la ruche s'était déjà envolée au travail.

Seul, le chiffonnier, en oiseau de nuit, rentrait dormir quand les autres partaient pour le labeur.

Le Merle, sa hotte au dos, sifflait un refrain de Courtille. En entrant dans la maison, il frappa à la porte de Rigolo.

Mais Rigolo était parti pour Saint-Lazare et ses deux hôtes étaient déjà au boulevard extérieur.

Le Merle le savait, mais il frappa une seconde fois, et comme il n'obtenait pas de réponse, il tourna la clé que Rigolo, dans son trouble, avait laissée dans la serrure, et il entra dans le pauvre

logis qui se composait de deux pièces et d'une cuisine.

Dans la première pièce, il y avait un lit; dans l'autre, on avait dressé une sorte de grabat que Jean le Boucher et le Bonnet Vert avaient partagé.

Le Merle revint vers la porte, s'assura que le corridor était désert et que personne ne l'avait vu entrer.

Puis il retourna dans la seconde pièce, là où était le grabat, c'est-à-dire une méchante paillasse élevée sur une couche de planches.

Et alors retirant de sa hotte, où il était enfoui sous un tas de loques et de chiffons, le portefeuille vide marqué au chiffre et aux armes de M. le vicomte de Morlux, il le fourra dans la paillasse

Puis il sortit furtivement, referma la porte, grimpa à sa mansarde et y déposa sa hotte.

Après quoi il ressortit de la maison en se disant :

— Maintenant, allons faire notre déclaration à la police.

Et il murmura ironiquement :

— Quand il s'agit d'arrêter des forçats évadés, les nonnêtes gens n'ont pas le temps de dormir.

Cependant il ne se dirigea point tout d'abord vers la préfecture de police.

Non, il alla flâner aux environs de la rue de la Pépinière et entra dans ce café borgne où le faux

Agénor avait cherché à s'emparer de la lettre que portait Auguste.

Le cocher de M. de Morlux s'y trouvait et racontait que son maître, rentrant du club à trois heures du matin, avait trouvé son secrétaire forcé et constaté le vol d'un portefeuille renfermant 10,000 francs.

Une échelle trouvée dans le jardin, et de nombreuses empreintes de pas, désignaient suffisamment le chemin qu'avaient pris les voleurs.

Le Merle but un canon sur le comptoir, et apprenant du cocher que son maître avait couru faire sa déclaration à la police, il prit le chemin de la Préfecture.

LXIII

A dix heures dn soir, la veille, voici ce qu'on aurait pu voir dans cette pistole de Saint-Lazare où se trouvaient à la fois Marceline, la femme du croque-mort Rigolo, Antoinette, la pure et belle jeune fille jetée au milieu des femmes perdues, et Vanda, la hardie compagne de Rocambole.

Vanda, plus forte de constitution, plus nerveuse, plus énergique de caractère qu'Antoinette, avait résisté davantage à l'effet presque foudroyant de cette pilule qui avait le fatal pouvoir de développer les

premiers symptômes d'un mal presque inconnu en Europe. Antoinette avait été comme brisée pendant quatre ou cinq heures ; mais enfin les souffrances s'étaient apaisées peu à peu, et, vers dix heures elle avait cessé de se tordre dans les convulsions.

On avait mis une religieuse à coucher dans la pistole.

Mais la religieuse était tout occupée du pauvre enfant qui allait mourir et elle ne prêtait pas l'oreille à la conversation de Vanda et d'Antoinette.

Vanda, dont le lit était côte à côte avec celui de la jeune fille, lui dit tout bas :

— Souffrez-vous encore ?

— Non. Je ne sais pas... je suis comme anéantie... dit la jeune fille, mais je n'ai plus de douleurs aiguës.

— Vous n'en aurez plus jamais.

— Ah !

Un sourire vint aux lèvres de Vanda.

— Vous pensez bien, mon enfant, dit-elle, que je vous ai donné une maladie pour rire.

— Mais, madame...

— Ce fameux mal indien dont parle le docteur, et qu'il a proclamé ne pas être contagieux du reste, ce qui fait qu'on nous a mis ici cette malheureuse femme et son enfant ; ce mal indien est fort connu dans les bagnes, et les forçats se le don-

nent à volonté quand ils veulent aller à l'infirmerie.

— Mais, madame, dit Antoinette avec effroi, vous êtes presque noire, vous.

— Je le sais.

— Et moi... suis-je ainsi ?

Et Antoinette tremblait légèrement en faisant cette question. La coquetterie de la femme reparaissait.

— Oui, vous êtes noire aussi, dit Vanda.

— Mon Dieu !

— Mais rassurez-vous : dans trois jours nous aurons retrouvé, moi mon teint ordinaire et vous vos belles couleurs.

— Et je ne souffrirai plus?

— C'est fini. Seulement il faut paraître souffrante si vous voulez sortir d'ici.

— C'est donc bien vrai, murmura Antoinette, que vous avez le pouvoir de me délivrer ?

— Je ne suis venue ici que pour cela, et j'en sortirai en même temps que vous.

Vanda parlait avec cette assurance calme que donne une conviction profonde.

— Mais comment sortirons-nous ? demanda encore Antoinette.

— Voilà ce que je ne puis vous dire, mon enfant.

— Pourquoi, madame ?

— Parce que le secret ne m'appartient pas. Il est

au *maître*, c'est-à-dire à celui qui m'envoie et en qui Milon a une confiance absolue.

Le nom de Milon aurait rassuré Antoinette, en présence des plus grands périls.

Elle eut un sourire résigné et se contenta de dire encore :

— Quand sortirons-nous ?

— Dans trois jours nous ne serons plus ici.

La religieuse était toujours auprès du berceau.

L'enfant ne se tordait plus dans ces spasmes terribles que donne le croup ; il ne criait plus.

En proie à une atonie dernière, les yeux vitrés, la respiration haletante et déjà inégale, il touchait à l'heure suprême.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! [murmurait Marceline en joignant les mains, laisserez-vous donc mourir mon enfant?

La belle Marton entra en ce moment, apportant une potion que le docteur avait prescrite à Vanda et à Antoinette.

La détenue était devenue infirmière, grâce à la protection de la sœur Marie.

En voyant Antoinette calme et souriante, elle eut un regard de reconnaissance pour Vanda et lui dit.

— Je vois bien que c'était la vérité. Mais est-ce qu'elle restera noire comme ça, cette chère demoiselle ?

— Non, fit Vanda d'un signe de tête.

— O ma sœur ! ma sœur ! s'écria, à l'autre bout de la chambre, la pauvre mère affolée, ma sœur, ne voyez-vous pas qu'il va *passer*, mon pauvre petiot ?

— Courbons-nous sous la volonté de Dieu, répondit la religieuse. Invoquons-la !...

— Pauvre petiot, répétait la mère en pleurs, né en prison, mort en prison... Ah ! Dieu abandonne les pauvre gens...

— Ne blasphémez pas, ma sœur, dit la religieuse, Dieu peut faire un miracle...

Un miracle ! s'écria Madeleine, un miracle, dites-vous ?

— Qui sait ! continua la sœur, si à cette heure les anges ne prient pas dans le ciel, agenouillés devant le trône de Dieu ?

La belle Marton s'était approchée sans bruit du petit être que sa mère inondait de ses larmes.

— Ah ! dit-elle, je sais des anges sur la terre que Dieu écouterait peut-être s'ils priaient pour votre enfant.

Et elle se tourna vers Antoinette.

Mais Antoinette était déjà agenouillée au pied de son lit, et elle priait Dieu pour le pauvre enfant.

. . . . . .

Certes le lendemain matin, le malheureux croque-mort qui, la veille à pareille heure, avait mis ses

habits de fête pour aller chercher sa femme libérée, ne cheminait plus d'un pas leste et rapide.

Il s'en allait tristement, battant les murs comme un homme ivre, et le soleil brillait en vain, il semblait à l'infortuné que le ciel était noir et couvert d'un crêpe.

Il arriva à Saint-Lazare et s'arrêta un moment, pris de défaillance sous le guichet extérieur

Mais une pensée lui donna des forces.

— Je veux le voir une dernière fois, se dit-il, avant qu'on ferme sa bière.

Et il frappa au guichet.

Le portier lui ouvrit et lui dit :

Vous venez chercher votre femme ?

- Oui, fit-il en baissant la tête.

Il n'osa parler de son enfant, ni le portier non plus.

Au greffe, un sous-brigadier le reconnut et lui dit :

— Ordinairement on attend ici, quand on vient chercher ses parents ; mais sœur Marie m'a donné l'ordre de vous conduire auprès de votre femme.

Rigolo sentit ses larmes tomber comme une pluie chaude. Les gens de la prison avaient eu la même pensée que lui. Ils voulaient qu'il pût voir une dernière fois son fils.

A mesure que le malheureux, conduit par le sous-brigadier, avançait dans les corridors et se rappro-

chait de la pistole où était sa femme, ses jambes fléchissaient et il marchait plus lentement.

A vingt pas de la porte qu'il reconnut, il prit le bras du sous-brigadier et l'arrêta avec cette question sinistre :

A quelle heure est-ce arrivé?

Le sous-brigadier tressaillit.

— Mais, mon pauvre homme, dit-il, je ne sais pas, moi... Hier soir, le médecin a dit que votre enfant était perdu... Mais je n'ai pas entendu dire ce matin qu'il fût encore mort... Après ça, nous autres, nous ne quittons que rarement le greffe, et nous ne savons pas.

Rigolo fit quelques pas encore.

On entendait les battements de son cœur comme le bruit d'un marteau sur une enclume.

Rigolo, arrivé à la porte de la pistole, s'arrêta de nouveau ; les forces lui manquaient.

Le sous-brigadier ouvrit la porte et poussa Rigolo devant lui. Mais celui-ci s'arrêta muet, étourdi, et comme pétrifié sur le seuil.

Au fond de la pistole, auprès de la fenêtre, sa femme était assise tenant son enfant dans ses bras...

Et l'enfant était vivant, et il n'avait plus le regard vitreux et ses lèvres souriaient.

L'enfant était sauvé.

Rigolo tomba à genoux et joignit les mains.

Mais alors sa femme alla le prendre par la main et le conduisit auprès d'Antoinette :

C'est devant mademoiselle qu'il faut te mettre à genoux, dit-elle ; mademoiselle a passé la nuit en prières et Dieu lui a accordé la vie de notre enfant.

. . . . . .

Un bruit s'était répandu rapide et presque instantané dans la prison.

Dieu avait fait un miracle.

Un enfant qui allait mourir, que les médecins avaient condamné par avance, puis abandonné, avait été sauvé.

Et ce miracle était dû aux prières d'une détenue, d'une pauvre fille arrêtée comme voleuse.

Mais cette jeune fille s'appelait Antoinette, et si jusque-là Madeleine la Chivotte avait prétendu que c'était une vraie voleuse, la belle Marton avait affirmé le contraire, et l'opinion publique, parmi les détenues, était partagée et deux camps.

L'un tenait pour la Chivotte.

L'autre pour Marton.

Ce dernier triompha tout à coup d'une façon presque foudroyante.

La nouvelle du miracle se transmit de salle en salle, et de cour en cour aussi vite qu'eût pu le faire une dépêche télégraphique.

Antoinette avait fait un miracle. Antoinette était

une sainte et on ne parlait rien moins que de se porter en foule auprès du directeur pour lui demander sa liberté.

Seule, la Chivotte protestait encore.

Ce fut le signal de cette collision qu'on attendait d'un jour à l'autre entre elle et Marton.

Marton se rua sur elle au moment où les détenues descendaient au préau.

— Il faut que je t'extermine ! lui dit-elle.

La Chivotte serra les poings et lui dit :

— Viens-y !

Une douzaine de détenues faisaient cercle autour d'elles pour empêcher les surveillantes d'approcher et de rien voir.

C'était un véritable duel qui allait avoir lieu.

Mais comme elles retombaient l'une sur l'autre, Marton leva les yeux.

Les pistoles donnaient sur le préau, et à la fenêtre de l'une d'elles, Marton venait d'apercevoir Antoinette, qui, d'un geste, lui défendait de se battre.

Et les détenues murmurèrent :

— La sainte ne le veut pas !

LXIV

Tandis que le croque-mort Rigolo s'en allait à Saint-Lazare, — mais la nature a des retours im-

prévus sur lesquels la science ne peut pas compter ; d'ailleurs, Antoinette avait eu l'heureuse inspiration de faire avaler à l'enfant une partie de sa potion à elle, et la membrane muqueuse qui étouffait le pauvre petit être s'était dégonflée ; il était sauvé, — où il ne s'attendait guère à retrouver son fils vivant, une scène toute différente avait lieu à la préfecture de police dans le cabinet du chef de la sûreté.

Les voleurs ont eu leurs héros et leurs historiens.

Depuis Fra-Diavolo jusqu'à Cartouche, on a célébré en vers, en prose et en musique ces hommes qui se placent en dehors de la société et lui déclarent une guerre sans merci.

Personne, jusqu'à ce jour, n'a écrit un livre sur ces autres hommes honnêtes, dévoués à l'ordre social, braves sans forfanterie, intrépides et même téméraires sans bruit, sans emphase, et qui veillent à toute heure sur la société en péril.

La police moderne ne se recrute plus, comme autrefois, parmi les hommes qui ont eu des comptes difficiles à rendre à la justice.

Les chefs sont des magistrats estimés et respectés ; les agents sont d'anciens soldats, pour la plupart.

Il n'est pas un ministère, une administration publique quelconque où l'on rencontre une plus

grande politesse que dans les bureaux de la préfecture de police.

Ce matin-là, vers dix heures, M. le vicomte Karle de Morlux, riche propriétaire de la rue de la Pépinière, homme honorable pour tous, et dont la ténébreuse existence n'avait jamais éveillé l'attention publique, M. le vicomte Karle de Morlux, disons-nous, se présenta chez le chef de la police de sûreté.

Un procès-verbal du commissaire de police avait déjà prévenu le magistrat de cette visite.

M. de Morlux avait été volé pendant la nuit précédente.

Le procès-verbal racontait ainsi les faits :

M. de Morlux rentrant de son cercle à trois heures du matin, avait été fort surpris de trouver la porte de sa chambre ouverte, plusieurs meubles renversés et la lampe de nuit, qu'on avait coutume d'allumer tous les soirs, éteinte.

Il avait aussitôt battu en retraite et appelé le suisse, qui s'était levé à la hâte et était arrivé un flambeau à la main.

Au suisse s'étaient joints les domestiques, que le vicomte avait éveillés, et on avait alors reconnu que les voleurs avait dû entrer par la fenêtre, en coupant un carreau de vitre, de façon à pouvoir faire jouer l'espagnolette.

Ils avaient forcé le secrétaire et enlevé un portefeuille qui renfermait, au dire de M. de Morlux, cent mille francs.

Le vicomte avait fait sur-le-champ prévenir le commissaire de police.

Ce magistrat avait aussitôt ouvert une enquête.

On avait retrouvé le valet de cœur cloué sur la tablette du secrétaire, constaté que les voleurs s'étaient retirés par la porte et avaient gagné le jardin en ouvrant la porte de la serre.

Les empreintes de pas sur la terre humide étaient au nombre de trois.

Une échelle prise dans la serre et retrouvée appliquée contre le mur leur avait permis de gagner le boulevard Haussmann.

Voilà ce que le vicomte venait déclarer et ce que le chef de la sûreté savait déjà.

— Monsieur, dit le magistrat au vicomte, il a existé à Paris, il y a une quinzaine d'années, une association de malfaiteurs fort dangereux connus sous le nom de *Valets de cœur*, et qui, partout, laissaient une carte comme preuve de leur passage. Mais cette bande a été dissoute et son chef, appelé Rocambole, a passé dix années au bagne de Toulon.

Il est vrai que cette homme s'est évadé il y a quelques mois, mais on a perdu sa trace, et certains

rapports, venus du bagne même, laisseraient supposer qu'il a péri en pleine mer, la nuit même de son évasion.

Je sais bien que si on disait ce soir, dans les journaux, qu'un vol audacieux a été commis chez vous et que dans votre secrétaire forcé on a retrouvé un valet de cœur, le public ne manquerait pas de prendre l'alarme et de s'écrier que la bande de Rocambole est reconstituée.

Mais moi, monsieur, qui suis un homme d'expérience, je vous affirme le contraire.

Il est possible que Rocambole ait survécu, il est possible encore qu'il soit revenu à Paris, mais je vous assure qu'il est étranger au vol dont vous avez été victime.

— Sur quoi donc basez-vous cette conviction, monsieur? demanda M. de Morlux.

— Sur le peu d'habileté du vol, d'abord; et ensuite sur cette carte qui semble être un défi.

— Vraiment?

— Rocambole n'est pas homme à jouer deux fois le même jeu.

L'opinion du chef de la sûreté ne plaisait pas beaucoup à M. de Morlux. Le chef continua.

— Un homme comme Rocambole ne casse point une vitre; s'il crochète un secrétaire, il le referme; et quand il s'en va, s'il s'est servi d'une échelle, il

emporte l'échelle et prend garde de laisser l'empreinte de ses pas au pied du mur.

— Enfin, monsieur, dit le vicomte avec une certaine impatience, je n'en ai pas moins été volé.

— Sans doute, monsieur.

— Et que conclure de ce vol?

Une chose bien simple, dit le chef de la sûreté : les voleurs ont voulu nous donner le change et faire croire qu'ils avaient Rocambole avec eux.

— Lui ou d'autres, peu m'importe, dit le vicomte, pourvu que je retrouve mon argent!

— J'ai déjà mis mes agents en campagne.

Le vicomte, après avoir signé sa déclaration, fit mine de se retirer; mais, en ce moment, le secrétaire du chef de la sûreté entra et lui dit:

— Un jeune homme, chiffonnier de son état, et qui a déjà donné quelques renseignements utiles, insiste pour être reçu.

— Faites entrer, dit le chef.

M. de Morlux se trouva alors face à face avec le Merle et ne sourcilla pas. Il le regarda même avec une curiosité des mieux jouées.

— Ah! te voilà, dit le chef; que veux-tu, mon garçon?

— Monsieur, répondit le chiffonnier, je demeure à Montmartre, près de Clignancourt...

— Bon, après?

— Et dans la maison que j'habite, il y a deux forçats évadés.

— En es-tu bien sûr?

— Sans compter un troisième qui est le chef, et qui y vient tous les soirs. C'est eux qui ont commis le vol de la rue de la Pépinière.

— Qui t'a dit cela? fit le chef de la sûreté un peu surpris.

— Monsieur, répondit le petit chiffonnier, je suis sûr de ce que j'avance. Si vous voulez le pincer ce soir, à huit heures et demie ou neuf heures, rien n'est si facile.

— Et qu'est-ce que tu veux pour cette dénonciation, dans le cas où elle ne serait point fausse?

En même temps, le magistrat regardait M. de Morlux.

— Si on retrouve l'argent, je pense bien que ce monsieur de la rue de la Pépinière...

— C'est moi, dit le vicomte.

Le Merle parut voir M. de Morlux pour la première fois et il ôta respectueusement sa casquette en disant :

— Ah ! monsieur est le bourgeois?

— Oui; combien veux-tu?

— Un joli billet de mille, si on pince Rocambole, répondit le chiffonnier.

— Rocambole ! exclama le chef de la sûreté.

— Oui monsieur ; c'est comme cela que les autres l'appellent.

— Eh bien, vous voyez ! fit M. de Morlux.

Le chef de la sûreté se prit à sourire :

— Je ne dis pas non, fit-il, et il est fort possible que ces gens-là aient un chef, et que ce chef ait pris le nom de Rocambole, mais ce n'est pas le vrai.

— Vous croyez ?

— Le vol est trop grossier pour être son œuvre.

— Monsieur, dit M. de Morlux avec un sourire ironique, que ce soit un vrai ou un faux Rocambole, peu m'importe, je vous l'ai dit : l'essentiel est que cette bande soit arrêtée.

— Elle le sera, monsieur.

— Quand ?

— Mais ce soir même.

En même temps, le chef de la sûreté appela un de ses agents, et lui désignant le Merle :

— Envoyez-moi cet homme en prison jusqu'à ce soir, et mettez-le au secret, dit-il.

— Mais, monsieur... fit le Merle avec crainte.

— Que faites-vous ? exclama le vicomte.

— Mon garçon, répondit le magistrat, la chose dont on doit se moquer le moins, c'est la police. Je ne vais pas envoyer ce soir trente hommes prendre une maison d'assaut et y faire une perquisition pour n'y rien trouver. Je m'assure de ta personne d'a-

bord. Si on retrouve l'argent de monsieur, ou tout au moins son portefeuille, tu auras ton billet de mille francs. Si tu nous mystifies, je tiens à t'avoir sous la main pour te recommander moi-même à M. le préfet de police.

Puis, s'adressant à M. de Morlux, le chef de la sûreté ajouta :

— Vous pouvez être tranquille, monsieur. Aujourd'hui, toutes les précautions seront prises, et, ce soir, les gens désignés seront arrêtés.

M. de Morlux salua et se retira.

Mais le vicomte ne s'en alla qu'à moitié convaincu.

L'incrédulité du chef de la sûreté à l'endroit de Rocambole l'inquiétait. Au lieu de rentrer chez lui il se rendit chez Timoléon, auquel il raconta son entretien avec ce magistrat.

— Il a raison, dit Timoléon; nous nous sommes conduits comme des *grinches* de bas étage, et Rocambole n'aurait pas fait le coup ainsi. Le chef a raison : il aurait refermé le secrétaire et emporté l'échelle... Mais ça ne l'empêchera pas d'être pris ce soir, et quand on le tiendra...

— Mais le prendra-t-on ?

— Oui... à moins que nos renseignements ne soient faux, ou qu'il ne se soit méfié et qu'il ne vienne pas rue du Chemin-des-Dames.

— Vous croyez donc, demanda le vicomte, que le chef de la sûreté fera cerner la maison?

— Pardieu! et il est homme à commander l'expédition. Il n'a pas peur d'un coup de fusil ou d'un coup de couteau, allez!

— Alors tout est pour le mieux.

— Oui, si Rocambole vient au rendez-vous qu'il a donné. Du reste, nous le saurons les premiers.

— Comment cela?

— Je vous donne rendez-vous à la barrière de Clichy ce soir, à sept heures. Je vous mènerai dans un endroit d'où l'on voit tout sans être vu. Seulement il faut vous déguiser. Mettez une blouse, coiffez-vous d'une casquette, et placez une perruque sur vos cheveux blancs.

— J'y serai, dit le vicomte... Au revoir.

Et il s'en alla chez son frère, le baron Philippe de Morlux.

LIV

M. le baron Philippe de Morlux avait quitté son lit pour une chaise longue. Son état n'avait plus rien d'alarmant; d'ailleurs le vicomte Karle lui avait dit :

— Vous n'avez réellement pas le temps d'être malade en ce moment-ci.

Ce matin-là, M. de Morlux avait reçu une lettre de Bretagne qui l'agitait fort et qu'il s'empressa de tendre à son frère.

Cette lettre était de sa belle-mère, c'est-à-dire de l'aïeule de notre ami Agénor.

On s'en souvient, M. Karle de Morlux avait fait partir son neveu pour Rennes, précipitamment et sans lui donner le temps de voir son père et de dire adieu à Antoinette.

En même temps, M. Philippe de Morlux avait adressé à sa belle-mère un télégramme ainsi concu :

« Je vous envoie Agénor. Retenez-le auprès de vous sous tous les prétextes possibles : il s'agit d'empêcher pour lui un mariage ridicule et odieux. »

Or, c'était l'aïeule d'Agénor qui répondait à son gendre :

« Monsieur et cher fils,

« De guerre lasse, je vous écris. J'ai attendu Agénor hier, avant-hier et aujourd'hui toute la journée. Mon valet de chambre s'est trouvé dans la gare à l'arrivée de tous les trains. Pas de nouvelles de notre héros. Je crois qu'il a doublé la défiance paternelle comme on double un cap dangereux, et qu'il est parti avec sa dulcinée pour quelque destination inconnue. Ce mariage est donc bien impossible ?

« Bah ! dans le siècle où nous vivons...

« Je suppose que lorsque ma lettre vous arrivera

Agénor vous sera revenu, et que vous lui aurez fait entendre raison.

« En attendant, monsieur et cher fils, je vous donne ma main à baiser. »

Le baron tendit cette lettre à son frère Karle.

Celui-ci la lut attentivement et dit :

— Encore un tour de Rocambole!

— Rocambole? fit le baron surpris.

En quelques mots, M. Karle de Morlux mit son frère au courant.

Pendant son récit, le baron sentit plus d'une fois ses cheveux se hérisser.

— Mais, dit-il enfin, s'il en est ainsi, nous sommes perdus!

— C'est lui qui est perdu, répondit le vicomte. Ce soir, il sera dans les mains de la police.

— Et s'il fait des révélations?

— Sur qui?

— Sur nous.

M. de Morlux haussa les épaules.

— D'abord on ne le croira pas; et puis il n'y songera guère et sera trop occupé de lui-même.

— Dieu vous écoute, mon frère, murmura le baron; mais ce que vous venez de me raconter me terrifie. Quant à Agénor...

— Ecoutez, dit M. Karle de Morlux, en ce mo-

ment je ne songe ni à Agénor ni à Antoinette, mais demain nous nous occuperons d'eux.

Où est le premier? je l'ignore. Quant à la seconde elle est en lieu sûr, et grâce à la déposition de la fausse Madame Raynaud...

— Mais la vraie, interrompit le baron, qu'en avez-vous fait? car il y a trois jours que je ne vous ai vu.

— La vraie est sous ma main, grâce à la lettre que nous avons fait écrire à Timoléon, et qu'il a signée du nom d'Antoinette. La bonne femme, en recevant cette lettre, est montée dans la voiture de la prétendue tante d'Agénor et elle s'est fait accompagner par la portière de sa maison.

La voiture les a conduites à Passy, dans cette maison que je loue l'été et qui est déserte maintenant.

Mon valet de chambre attendait, avec mes instructions.

Ce valet, qui m'est tout dévoué, et croit qu'il s'agit simplement d'empêcher le mariage d'Agénor avec une petite fille sans argent, a compris mes ordres à merveille.

Il s'était fait aider par sa femme.

Elle vint donc chercher Madame Raynaud dans le salon d'attente où on l'avait fait entrer avec la portière :

— Venez, lui a-t-elle dit, M. le marquis et Mademoiselle Antoinette vous attendent.

La mère Philippe a parfaitement supposé qu'une portière n'est pas admise de plain-pied dans le salon d'une marquise, et elle est restée tout naturellement dans le salon d'attente.

Cinq minutes après, mon valet de chambre est revenu et lui a mis une bourse dans la main en lui disant :

— Mademoiselle Antoinette et Madame Raynaud restent ici jusqu'au mariage. Voici le petit cadeau de noces de Mademoiselle Antoinette. Prenez bien soin de l'appartement de ces dames. Elles désirent conserver leur modeste mobilier à titre de souvenir.

La bourse contenait vingt-cinq louis.

La mère Philippe n'a fait aucune objection. Elle est montée dans la voiture et on l'a reconduite à Paris. Seulement, mon cocher, qui avait pareillement ses instructions, a pris, en revenant, par un tout autre chemin et s'est engagé dans un labyrinthe de petites rues, entre Passy et Chaillot, de telle façon que si un beau jour, inquiète de ne pas voir revenir ces dames, la mère Philippe se met à leur recherche, il lui sera impossible de retrouver ma maison.

— Et qu'a-t-on fait de Madame Raynaud?

— On la tient prisonnière, et on lui dit que Mademoiselle Antoinette ne peut tarder à reve-

nir. Elle est gardée à vue et ne m'inquiète guère.

— Mais, dit le baron, une chose me frappe.

— Laquelle?

— Vous dites que ce Rocambole cherche à déjouer nos projets.

— Timoléon le craint, du moins, et la disparition d'Agénor me confirme dans cette opinion.

— Mais alors il aura prévenu Agénor et il est sans doute sur les traces de Madame Raynaud.

— Je ne le crois pas, dit le vicomte, car Agénor est réellement parti, et Rocambole n'a pas quitté Paris. Il est possible que ce dernier ait fait courir après Agénor; mais ils ne se sont pas vus encore. Quant à Madame Raynaud, elle était ce matin encore ma prisonnière, et tout me fait supposer qu'elle l'est toujours.

Le vicomte fut interrompu par le timbre qui, de la loge du suisse, correspondait avec l'hôtel et annonçait l'arrivée d'un visiteur.

— Vous attendez du monde? demanda-t-il à son frère.

— J'attends mon nouveau médecin

— Ce n'est donc plus le docteur Vincent qui vous panse? fit le vicomte avec un sourire.

— Non, dit le baron, je n'en ai plus entendu parler depuis qu'il a eu ses vingt mille francs.

— Qui donc avez-vous appelé?

— Un mulâtre qui passe pour très-habile, et qui l'est en effet, car depuis trois jours qu'il me soigne, je vais tout à fait mieux.

— Depuis le procès du fameux docteur noir, dit M. de Morlux, je n'ai ouï parler d'aucun noir ou mulâtre faisant de la médecine.

— C'est un mulâtre des possessions anglaises que m'a envoyé lord Ervis, un Anglais que j'ai beaucoup connu à Londres, autrefois, et qui, apprenant mon accident, a mis cet homme à ma disposition. Il est, du reste, attaché à sa personne et vient de Londres tout exprès pour me soigner.

La porte s'ouvrit et le docteur mulâtre entra.

C'était un homme de trente-cinq ans, de taille moyenne, plutôt noir que métis, ayant un collier de barbe laineuse et d'abondants cheveux crépus.

Il marchait avec aisance et salua le vicomte avec la grâce et l'urbanité d'un vrai gentleman.

M. de Morlux n'avait plus rien à faire auprès de son frère, et il fit mine de se lever.

Mais le baron lui dit, après avoir échangé quelques mots d'anglais avec le mulâtre :

— Le docteur ne parle pas français.

— Ah!

— Et si vous avez encore quelque chose à me dire...

— Absolument rien. Si ce n'est que Rocambole sera pincé ce soir. Adieu...

Le mulâtre s'était emparé de la jambe du baron et en détachait les bandelettes avec une dextérité de jongleur indien.

Il ne leva pas la tête et ne fit pas un mouvement qui pût laisser supposer une seule minute aux deux frères que les paroles du vicomte et le nom de Rocambole eussent éveillé son attention.

M. Karle de Morlux s'en alla.

Comme Timoléon l'avait prévenu que sans doute Rocambole s'occupait de lui et avait établi une surveillance auprès de son hôtel, M. Karle de Morlux ne rentra pas chez lui.

Il s'en alla au contraire, rue Saint-Honoré et laissa stationner son phaéton devant le Palais-Royal.

Puis, enfilant la galerie d'Orléans, il gagna la rue de Valois et se jeta dans un fiacre qui le conduisit à Passy, stores baissés, comme s'il eût transporté un couple d'amoureux.

Le vicomte tenait à s'assurer que madame Raynaud était toujours sa prisonnière.

On lui apprit là que la bonne dame, après avoir beaucoup pleuré et fait mille questions, auxquelles on n'avait jamais voulu répondre, s'était résignée et commençait à s'habituer à son emprisonnement.

Le vicomte avait un double but en allant à Passy : savoir d'abord si on n'avait pas essayé de délivrer madame Raynaud, et ensuite se procurer le déguisement recommandé par Timoléon.

Un jardinier, remercié la veille du jour où on avait enlevé madame Raynaud, avait laissé sa défroque.

M. de Morlux s'en affubla, et au moyen d'un peigne de plomb que lui procura son valet de chambre, il fit de ses cheveux blancs des cheveux gris et de sa barbe chinchilla une belle barbe brune.

Il avait renvoyé son fiacre en arrivant.

Il sortit de la villa à pied et gagna la Grande-Rue, où se trouve la station des omnibus.

Mais, au lieu de se servir de ce moyen de transport, il préféra descendre jusqu'au chemin de fer et y prendre un billet pour la station des Batignolles.

Une heure après, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, le vicomte Karle de Morlux entrait dans un restaurant du boulevard extérieur, et, comme il mourait de faim, il se faisait servir à dîner.

A six heures et demie, son repas était fini.

A sept heures il se promenait, comme un ouvrier de Paris, les mains sous sa blouse, aux environs de l'ancienne barrière de Clichy.

Quelques minutes plus tard, Timoléon lui frappait sur l'épaule.

— Vous êtes rudement bien métamorphosé, monsieur le vicomte, lui dit-il ! et un autre que moi ne vous aurait pas reconnu.

— Pas même Rocambole ? fit le vicomte en souriant.

— Rocambole, dans deux heures, reconnaîtra quelqu'un qui lui fera faire la grimace.

— Ah !

— Et qui se nomme le chef de la sûreté.

— Mais viendra-t-il ?

— Je n'osais pas l'espérer ce matin ; mais, à présent, j'en suis sûr.

— Vraiment ?

— Je vais vous dire cela... venez. Il faut être posté avant qu'il arrive.

Timoléon prit familièrement le bras de M. de Morlux et l'entraîna.

LXVI

A l'entrée de la rue du Chemin-des-Dames, près de l'avenue de Saint-Ouen, se trouve un marchand de vin.

Seulement la porte est dans l'avenue et une portion seule de la devanture se prolonge sur cette ruelle obscure où Rocambole devait venir.

Un réverbère est à l'angle même, projetant un rayon lumineux de deux ou trois mètres de circonférence autour de lui.

L'avenue est triste, peu éclairée, la ruelle est noire; mais la brusque transition de ce rayon lumineux permet de voir d'autant plus distinctement tout ce qui se passe dans l'intérieur.

Timoléon conduisit M. Karle de Morlux chez le marchand de vin.

Celui-ci le salua comme on salue un homme que non-seulement on connait mais pour lequel encore on a une respectueuse estime, et, sans même lui adresser la parole, il lui fit signe qu'il pouvait monter.

Timoléon enfila le petit escalier à balustrade recouverte d'une toile algérienne, qui se trouvait à la gauche du comptoir.

M. de Morlux le suivit.

Au bout de l'escalier se trouvait le fameux et unique cabinet de tous les établissements de ce genre.

Timoléon et M. de Morlux s'y installèrent.

Puis, le premier souffla la chandelle qui se trouvait sur une table.

Alors M. de Morlux s'étant approché de la devanture vitrée, put voir l'angle du Chemin-des-Dames et se convaincre que la lueur du réverbère se prolongeait dans toute sa largeur sur une longueur de quelques mètres.

— Personne, lui dit Timoléon, ne pourra passer là sans que nous le voyions.

— Mais, observa le vicomte, on peut entrer dans la rue par l'autre bout.

— Sans doute, mais j'ai à cette autre extrémité un de mes agents.

— Qui connait Rocambole ?

— Comme je vous connais.

— C'est singulier, dit le vicomte, mais il me semble que vous devez vous tromper.

— Sur quoi ?

— Sur le major Avatar.

— Vous voulez dire sur Rocambole ?

— Non ; le major et Rocambole font deux.

Timoléon sourit.

— On vous prouvera bientôt le contraire, dit-il.

Un homme passa en ce moment dans la ruelle.

C'était un chiffonnier qui chantait cette *scie* d'atelier bien connue :

Quand trois poules vont au champ,
La première va devant...

Au deuxième vers le chiffonnier s'arrêta et donna un coup de crochet sur un tas d'ordures.

Puis il passa son chemin.

— C'est un de mes hommes, dit Timoléon. Et ce qu'il chante est un signal.

— Qui veut dire ?

— Que sur nos trois hommes, il n'y en a encore qu'un seul d'arrivé.

A peine le chiffonnier avait-il disparu à l'angle de l'avenue de Saint-Ouen, que de nouveaux pas se firent entendre à distance.

Des pas lourds, inégaux, qui trahissaient un homme du peuple, et un homme qui traînait un peu la jambe.

— Ce doit être l'autre, dit Timoléon.

— Rocambole ?

— Non, l'ancien forçat. Rocambole est le seul homme ayant été au bagne qui ne traîne pas la jambe. Et puis, un beau monsieur, qui est du club des Asperges, comme vous, fit Timoléon avec ironie, est chaussé de bottes fines qui ne font pas ce tapage sur le pavé.

Les pas s'approchèrent, l'homme passa.

— Regardez ! dit tout bas Timoléon. Celui-là c'est l'oncle d'Auguste, c'est Jean le bourreau.

C'était lui en effet.

— C'est Rocambole que je veux voir, murmura M. de Morlux qui, malgré son impassibilité ordinaire, avait quelque émotion.

Quelques minutes après un nouveau chiffonnier vint fourrager le tas d'ordures qui se trouvait à l'entrée de la ruelle et compléta le refrain du premier :

Quand deux poules vont au champ
La première va devant,
La seconde suit la première...

— Notre homme est dans la souricière, dit Timoléon, pendant que le chiffonnier s'en allait.

— C'est Rocambole que je veux voir, murmura M. de Morlux, dont l'impatience augmentait.

Mais tout à coup Timoléon lui toucha l'épaule :

— Le voilà, dit-il.

M. de Morlux aperçut alors un homme qui venait de s'arrêter tout à l'entrée du Chemin-des-Dames. Il était en redingote, coiffé d'une casquette, et il rallumait tranquillement sa pipe.

Comme il tournait le dos au cabaret, M. de Morlux ne vit pas tout à fait son visage.

— Comment, c'est ça? fit-il.

En ce moment, l'homme se retourna, et M. de Morlux étouffa un cri. La lumière du réverbère tomba d'aplomb sur son visage.

Ce visage était noir.

— Ah ! dame ! dit Timoléon, il a le don des transformations, le drôle, et dans ce mulâtre, vous aurez de la peine à reconnaître le major Avatar, mais je vous jure que c'est lui.

— Lui, lui, murmurait M. de Morlux stupéfait

— Ca vous étonne ?

— Mais, malheureux, dit le vicomte, c'est le médecin mulâtre.

— Quel médecin ?

— Celui qui soigne mon frère depuis deux jours.

— Vrai ? dit Timoléon, qui sentit quelques gouttes de sueur perler à son front.

— Aussi vrai que je suis ici.

— Alors, dit l'ancien agent de police, priez le diable, monsieur le vicomte, que le chef de la sûreté ne se fasse pas attendre, car s'il nous échappe cette fois, nous sommes perdus !

Le mulâtre continua son chemin et se perdit dans les décombres. Timoléon ouvrit alors la croisée du cabinet et se pencha au dehors de façon à suivre le mulâtre des yeux. M. de Morlux s'était précipité en même temps que lui.

Le mulâtre marchait lentement, en homme qui jouit d'une sécurité parfaite.

La nuit était noire, mais sa silhouette se détachait néanmoins dans les ténèbres, et Timoléon et M. de Morlux purent ne pas le perdre de vue.

Il arriva ainsi de son pas égal et calme jusqu a cette grande maison habitée par les croque-morts.

Puis il frappa trois coups et attendit quelques minutes.

— Il y a sûrement un mot de passe, dit Timoléon.

La porte s'ouvrit et l'homme entra.

— Pourvu que la police ne se fasse pas attendre ! murmura M. de Morlux avec anxiété.

Un coup de sifflet traversa l'espace.

— Ah ! ah ! fit Timoléon.

— Est-ce un de vos hommes ?

— Non, c'est la police. Le chef de la sûreté n'est pas homme à s'endormir. Il a envoyé son monde en avant.

— Et vous êtes sûr que c'est Rocambole qui vient de passer ? demanda M. de Morlux.

— Monsieur, répondit Timoléon, je suis un vaurien, un homme de sac et de corde, tout ce que vous voudrez, mais j'ai une affection sainte en ce monde.

— Vous ? ricana le vicomte.

— J'ai une fille, dit Timoléon, une fille de seize ans, belle et pure, et que j'aime comme les anges aiment Dieu ; eh bien ! je vous jure sur la vertu de ma fille que le major Avatar, que le mulâtre et Rocambole ne sont à eux trois qu'une seule et même personne.

Un second coup de sifflet, venant d'une direction opposée, se fit entendre.

Puis après, les pas cadencés d'une troupe ou d'une patrouille.

— Voilà, dit Timoléon, les sergents de ville demandés.

Une minute après en effet, une escouade de sergents de ville, ayant à leur tête le chef de la sûreté lui-même, entra dans le cercle lumineux décrit par le réverbère.

Deux agents tenaient par le bras le petit chiffon-

nier, qui s'était fait fort de livrer Rocambole et sa bande.

— Maintenant, dit Timoléon, si vous voulez jouir du coup-d'œil de l'arrestation, descendons et suivez-moi.

— Allons! dit M. de Morlux qui, malgré ses cheveux blancs, avait des battements de cœur.

Ils descendirent et s'engagèrent dans la ruelle.

Le Chemin-des-Dames était plein de sergents de ville et la maison était cernée.

— Timoléon et M. de Morlux s'arrêtèrent à distance.

Timoléon murmura :

— A présent, s'il veut s'échapper, il faut qu'il trouve des ailes.

Le chef de la sûreté avait disposé silencieusement tout son monde.

Une partie était dans la rue, l'autre avait envahi le terrain vague qui s'étendait derrière la maison.

Plusieurs sergents de ville s'étaient établis à califourchon sur le mur du cimetière.

Timoléon entendit le chef de la sûreté qui disait au petit chiffonnier :

— Tu es bien sûr que c'est là?

— Oui, monsieur.

— Et tu me feras retrouver le portefeuille ?

— Pour ça, bien sûr...

Alors le chef frappa à la porte.

Mais la porte resta close.

Il frappa de nouveau, on entendit du bruit et des chuchottements à l'intérieur, mais la porte ne s'ouvrit pas.

— Au nom de la loi, ouvrez ! répéta le chef de la sûreté.

La porte ne tourna point sur ses gonds.

— Allons ! ordonna le chef, enfoncez !

Et Timoléon, se tournant vers M. de Morlux, lui dit d'une voix joyeuse :

— Cette fois Rocambole est pris !...

LXVII

Faisons maintenant un pas en arrière.

Le Bonnet vert, c'est-à-dire le cocher qui avait, grâce à Noël, trouvé un asile chez Rigolo le croque-mort, était revenu à Montmartre à l'entrée de la nuit.

A mesure qu'il approchait, le vieux forçat se sentait pris d'une indicible émotion.

Il s'attendait à trouver la femme revenue et le pauvre ménage tout en larmes.

Quel ne fut pas son étonnement de retrouver la clé sur la porte du logement vide !

Rigolo n'était pas rentré.

Cependant il était nuit, et dès le matin Rigolo avait dû apprendre la mort de son enfant!

Sa femme avait fini son temps ; elle était libre depuis quarante-huit heures, et à moins qu'elle n'eût obtenu la permission de garder le pauvre petit mort jusqu'à l'heure des funérailles, il était inexplicable pour le Bonnet vert qu'elle ne fût pas revenue.

Mais tout à coup la porte s'ouvrit et Rigolo entra comme une tempête.

Il riait et pleurait à la fois ; il embrassa le Bonnet vert et s'écria :

— Oh ! si vous saviez comme Dieu est bon !

Le Bonnet vert crut que la douleur l'avait rendu fou ; mais Rigolo continua :

— Mon enfant n'est pas mort !... mon enfant est sauvé !... Dieu a fait un miracle !

— Peut-être bien les médecins, dit le vieux forçat, dont la vie de misère avait endurci le cœur, à l'endroit de la Providence.

— Non, répondit Rigolo, riant à travers ses larmes, les médecins ne pouvaient plus rien ; ils l'avaient abandonné. C'est la demoiselle qui par son dévouement et sa présence d'esprit m'a rendu mon enfant !

— De quelle demoiselle parlez-vous donc ? fit le Bonnet vert.

— D'une jeune fille persécutée, d'une pauvre enfant que les parents du jeune homme qu'elle aime ont fait enfermer à Saint-Lazare avec des voleuses.

— Mais comment s'appelle-t-elle ? demanda le Bonnet vert en tressaillant.

— Mademoiselle Antoinette.

— Antoinette!

— Oui, dit Rigolo ; vous la connaissez ?

— C'est elle!

— Elle ? fit le croque-mort surpris.

— Oui, reprit le Bonnet vert ; c'est pour elle que le *maître* va venir ici. Vous savez bien que je vous ai dit que c'est un homme qui peut tout ce qu'il veut. A preuve, qu'il a arrêté en chemin le couteau de la guillotine qui descendait sur ma tête...

— Eh bien ?

— Et bien ! le maître s'est juré de sauver Mademoiselle Antoinette.

Rigolo eut un de ces cris de joie dans lesquels passe l'âme tout entière.

— Et c'est pour elle que le maître vient ici ?

— Oui.

— Et je pourrais aider à la sauver ?

— Le maître le croit.

— Ah! dit Rigolo avec enthousiasme, tout mon sang est à celle qui a sauvé mon enfant! Que le maître ordonne, j'obéirai.

— Savez-vous pourquoi le maître a songé à vous? dit le Bonnet vert.

Parce que Noël lui a raconté l'histoire de Pignolet.

A ce nom, Rigolo tressaillit.

— Ah! dit-il, le maître sait cette histoire?

— Oui, mais je ne la sais pas, moi.

— Et bien, je vais vous la dire, reprit Rigolo. Elle est déjà vieille, du reste; il y a cinq ans passés de cela.

— J'écoute, dit le Bonnet vert.

Rigolo continua.

— Pignolet était un camarade, un confrère, un pauvre croque-mort comme nous. Dans notre état, on est tellement habitué à voir les gens s'en aller de ce monde, qu'on cherche à se donner le plus de bon temps possible. On sort du cimetière et on s'en va au cabaret.

Pignolet était toujours entre deux vins quand il n'avait qu'un service ordinaire, mais il était ivre-mort les soirs où il y avait eu un convoi de première classe.

Le malheureux n'était pas marié, mais c'était tout comme. Il vivait depuis des années avec une fruitière de la rue des Batignollaises, une assez belle fille qui avait le mot pour rire au dehors de son commerce, et qu'on appelait Rigolette, comme on m'appelle, moi, Rigolo.

Rigolette et Pignolet se querellaient souvent rapport à l'argent.

Pignolet buvait tout.

Un soir — nous avions enterré dans la journée un ambassadeur, et ç'avait été une rude noce au retour, — un soir, Pignolet, qui était jaloux, trouva des militaires qui buvaient sur le comptoir de la fruitière.

Il fit une scène. Les militaires ne se fâchèrent pas et s'en allèrent; mais lorsqu'ils furent partis, l'ivrogne prit un couteau et tua Rigolette.

La vue du sang le dégrisa; il ferma la boutique et se sauva.

Toute la nuit il courut à travers Paris, comme un fou, et, le matin, il se trouva sur la place de la Roquette.

On guillotinait un homme.

Pignolet eut peur, il se sauva en murmurant :

— C'est comme ça que je vais finir, moi !...

Il gagna les boulevards extérieurs, arriva ici, pâle, défait, encore couvert de sang.

Le père La Joie et moi nous le cachâmes dans le cimetière.

— Dans une tombe ?

— Non, dans un de ces caveaux provisoires où on descend les morts destinés à la fosse commune, et où, quelquefois, il se trouve jusqu'à vingt cercueils

d'alignés les uns à côté des autres ou superposés. Il y est resté trois mois, passant le jour dans une bière vide et sortant la nuit pour respirer. Nous lui portions à manger.

On le chercha dans tout Paris. Mais comment voulez-vous qu'on suppose qu'un homme que l'on veut envoyer à l'échafaud se réfugie par avance dans un cimetière ?...

Au bout de trois mois nous l'avons fait filer. Il est parti pour l'Amérique avec une troupe d'émigrants allemands, et, comme il était Alsacien, on a cru qu'il était avec eux.

— Mais, dit le Bonnet vert, il paraît que vous avez une cave ?

— Oui.

— Et c'est ce que veut voir le maître..

— Il la verra, soyez tranquiile.

Le Bonnet vert et Rigolo furent interrompus par l'arrivée de Jean le boucher.

Jean précédait le maître de quelques minutes seulement.

— J'ai vu un tas de gens suspects qui rôdaient par ci, dit-il en entrant.

— Qu'est-ce que ça nous fait ? dit le Bonnet vert; le maître n'a peur de rien.

Jean le boucher était non moins étonné que le

Bonnet vert de voir Rigolo tout seul et fort tranquille.

Il y eut une seconde édition du récit, et Rigolo pleura et rit de nouveau.

Une heure s'écoula. On frappa à la porte.

C'était le mulâtre, ou plutôt Rocambole, mais Rocambole si bien métamorphosé que le Bonnet vert ne le reconnut qu'à la voix.

— Ferme ta porte, mon ami, dit-il à Rigolo, et non-seulement la tienne, mais celle de la maison. Y a-t-il un verrou ?

— Oui, monsieur, dit Rigolo surpris.

Rocambole consulta sa montre :

— Il n'est pas encore huit heures, dit-il, mais il faut se hâter.

En même temps, il ouvrit sa redingote et posa deux pistolets et un poignard sur la table.

— Je ne me suis donc pas trompé ? murmura Jean le boucher. Il y a des gens qui nous guettent dans la rue.

— Oui, dit Rocambole.

Puis, s'adressant au Bonnet vert :

— Où couchez-vous, Jean et toi ? fit-il.

— Là, sur ce lit de sangle, répondit le Bonnet vert en désignant le grabat dressé dans la seconde pièce du logement de Rigolo.

Racambole alla droit au lit, bouscula les couver-

tures et les draps, plongea sa main dans la paillasse, et, après quelques secondes de recherches, en retira le portefeuille que le chiffonnier Le Merle y avait caché le matin.

— Qu'est-ce que cela ? fit le Bonnet vert stupéfait.

— Cela? répondit Rocambole, c'était de quoi vous renvoyer au bagne tous les deux, mes amis. Heureusement, je suis arrivé à temps... C'est le portefeuille de M. de Morlux que Timoléon a volé la nuit dernière, avec son consentement.

— Pourquoi donc ? demanda Jean ébahi.

— Pour mettre ce vol sur mon compte.

— Mais comment le portefeuille est-il ici ?

— Parce qu'un chiffonnier qui demeure dans la maison l'a apporté.

— Ah ! s'écria Rigolo, c'est pour sûr ce petit misérable de Merle !

— Justement. Et il nous a vendus à la police.

Le Bonnet vert et Jean le boucher pâlirent.

Quant à Rocambole, il mit tranquillement le portefeuille dans sa poche.

— Maintenant, dit-il, en s'adressant à Rigolo, n'as-tu pas une cave ?

— Oui, maître.

Rocambole regarda autour de lui, de tous côtés, et ne vit aucune apparence de trappe ni d'issue quelconque.

Le logis se composait de deux misérables pièces et il était à peine meublé. Les murs étaient nus et crépis à la chaux.

Jean le boucher s'était approché de la croisée dont les volets étaient fermés, mais à travers les fentes desquels on pouvait voir au dehors.

— Maître, maître, dit-il, voici la police! Je vois des uniformes de sergents de ville.

En ce moment on frappa à la porte.

Alors Rocambole reprit ses pistolets sur la table.

LXVIII

Résumons en quelques mots la situation posée dans le chapitre précédent.

On se rappelle le traquenard tendu par Timoléon à Rocambole et à ses deux fidèles, Jean le boucher et le Bonnet vert. Ils doivent être le soir arrêtés par la police qui veille autour de la maison où le croque-mort leur donne asile en sa chambre, chambre où se trouve le lit dans lequel Timoléon a fait cacher par le traître chiffonnier Le Merle le portefeuille volé chez M. de Morlux. A l'heure dite, Rocambole arrive, transformé en mulâtre.

— Ferme la porte de la maison, dit-il au croque-mort, devenu son esclave depuis qu'il sait que le

maître s'intéresse à la jeune fille qui a sauvé son enfant.

Pendant que ce dernier obéit, Rocambole fouille le lit, et, à la grande surprise du Bonnet vert et de Jean le boucher, en retire le portefeuille accusateur, qu'il met dans sa poche. Il leur explique le piége qui leur était tendu.

— Maintenant, dit-il, en s'adressant à Rigolo, n'as-tu pas une cave?

— Oui, maître.

Aucune apparence de trappe ou d'issue n'existe dans la chambre qui puisse indiquer l'entrée de cette cave.

A ce moment, on frappe, c'est la police.

Alors Rocambole saisit ses pistolets qu'il avait placés sur une table en entrant.

Le Bonnet vert et Jean le Boucher crurent que la maison s'apprêtait à résister.

Jean avait toujours un poignard sur lui et il s'en arma. Le Bonnet vert prit une table et la plaça devant la porte.

Mais Rocambole dit à Rigolo :

— Eh bien? où est ta cave?

On avait une seconde fois frappé à la porte de la rue et ces mots : « Au nom de la loi! » se faisaient entendre.

Rigolo était aussi calme que Rocambole.

— Avant qu'ils aient enfoncé la porte, dit-il, nous serons loin.

En même temps il ouvrit les deux battants d'une armoire en noyer dans laquelle Marceline, avant sa condamnation, serrait sa vaisselle.

Cette armoire était large comme un bahut de salle à manger, et atteignait le plafond.

Elle paraissait même avoir été faite pour un appartement plus élevé, car on avait été obligé de scier les pieds, de telle sorte que l'on n'eût pu passer la main entre elle et le sol.

Entre le fond de l'armoire et la première tablette chargée de vaisselle et d'ustensiles de ménage, il y avait un espace de trois pieds de haut dans lequel un homme pouvait se tenir accroupi.

— Faites comme moi, dit Rigolo, et ne perdons pas de temps.

Il se plaça sous la tablette et soudain, ô miracle ! il disparut.

Le fond de l'armoire était à bascule, comme une trappe de théâtre.

— A vous, maître, à vous ! dit le Bonnet vert.

— Non, dit Rocambole, à toi d'abord. Le capitaine quitte son bord le dernier.

Le Bonnet vert imita Rigolo. La planche s'abaissa, laissa tomber son fardeau dans un abîme inconnu et remonta.

On entendait au dehors les coups de crosse de mousquet qui battaient la porte en brèche.

— A toi, Jean, dit encore Rocambole.

Jean obéit. Une seconde après Rocambole était seul.

La porte extérieure venait de céder et les sergents de ville envahissaient le corridor.

Rocambole ne se pressa pas davantage. Seulement il remit en place la table que le Bonnet vert avait placée devant la porte.

Puis il alla s'accroupir sur le fond de l'armoire et le fond fit la bascule au moment même où la porte du logement de Rigolo volait en éclats.

Rocambole tomba de sept ou huit pieds de haut dans une obscurité profonde sur un sol humide et gras.

— Sauvé ! dit alors une voix à son oreille. Avez-vous des allumettes, les uns ou les autres ?

Cette voix était celle de Rigolo.

— J'ai un rat-de-cave, répondit Rocambole un peu étourdi de sa chute.

Et il tira de sa poche un briquet à allumettes-bougies et soudain une vive clarté brilla et dissipa les ténèbres.

Alors, Rocambole allumant son rat de cave put voir ses deux compagnons et Rigolo autour de lui et se rendre compte du lieu où il était.

C'était une cave, une véritable cave parisienne avec ses tonneaux contre les murs, une voûte noire, un sol humide.

Rocambole leva les yeux et ne vit aucune ouverture à la voûte.

Rigolo se prit à sourire.

— Regardez bien la grande pierre d'en haut, dit-il, tout au-dessus de votre tête.

— Eh bien ?

— Elle est en bois, comme le fond de mon armoire.

— Mais, c'est très-ingénieux, cela, dit Rocambole. Est-ce toi qui l'as imaginé ?

— Moi et les camarades, quand nous avons voulu sauver Pignolet. Il y en avait un parmi nous qui avait travaillé dans la charpente du théâtre à la Porte-Saint-Martin. Il nous a fait ça en deux nuits. Ce qui fait que Pignolet venait, quand les portes du cimetière étaient fermées, boire un coup et manger avec nous à la maison. On le montait avec une corde.

— Mais, dit Rocambole, qui, après avoir allumé son rat de cave, sorte de bougie en cire roulée en corde, examinait les murs et la voûte, ceci correspond donc avec le cimetière, et Noël m'avait dit vrai ?

— Oui, monsieur.

— Par cette porte ?

Et Rocambole désignait la porte de la cave.

— Non, dit Rigolo. Cette porte donne sur un escalier, et cet escalier monte dans le corridor. Après avoir tout fouillé chez moi, ils finiront bien par sauver le chemin de la cave, et il ne faut pas moisir ici.

— Par où donc sortir ?

— Ah! dame! la route n'est pas commode, mais je pense que vous n'avez rien à gâter. Vous avez vu la première moitié du truc, voici la seconde.

Il y avait un tonneau plus grand que les autres, de ceux qu'on nomme, en Bourgogne, une double pièce. Il était appliqué contre le mur.

Rigolo donna un coup de genou dans le milieu, et le fond s'ouvrit comme une porte.

En même temps, une bouffée d'air vif vint fouetter Rocambole au visage.

— Entrez, dit Rigolo.

Cette fois Rocambole passa le premier et s'aperçut qu'il était, non dans un tonneau, mais dans un couloir souterrain, semblable à un terrier de renard, et qui se prolongeait indéfiniment, traversant le mur de la cave et passant à quinze pieds de profondeur sous le Chemin-des-Dames, en ce moment envahi par les sergents de ville.

Rampez droit devant vous, dit Rigolo. Je passe le dernier pour refermer le tonneau.

. . . . . .

Cependant, sur l'ordre du chef de la sûreté, les portes avaient été enfoncées.

Dans le coridor, il y eut un moment d'hésitation. Un vieux sergent de ville qui avait entendu parler de Rocambole fut le premier à dire :

— Prenez garde ! si c'est lui, il descendra quelques-uns de nous à coup de pistolet, avant que nous lui mettions la main dessus.

Mais le chef de la sûreté ne tint pas compte de ses appréhensions.

— Ceux qui ont peur, dit-il, peuvent quitter le service. On les remplacera.

Et comme on ébranlait la porte du logement de Rigolo, il donna lui-même un coup d'épaule, et, la porte tombée, il entra le premier.

Le double fond de l'armoire venait de se refermer sur Rocambole.

Le logement était vide.

Deux sergents de ville avaient allumé des torches et pénétraient sur les pas de leur chef.

— Nous sommes volés ! dit ce dernier ; il n'y a personne.

On fit le tour du logement, ou bouleversa les

deux lits, on sonda les murs, le plafond, le plancher qui était carrelé.

Partout, au coup de crosse, répondit ce bruit mat qui ne trahit aucune cavité.

La maison avait plusieurs étages, et tous étaient habités.

Mais c'était un lundi, et la population ouvrière de la maison était dans les cabarets. Deux femmes furent trouvées toutes tremblantes dans une chambre au premier étage.

C'étaient des femmes de mauvaise vie qui avouèrent que, depuis six mois, elles s'étaient soustraites à toute surveillance, et que c'était pour cela que, lorsqu'on avait frappé, elles n'avaient pas osé ouvrir.

Enfin tout en haut, on trouva le père La Joie qui était ivre-mort sur un tas de vieille paille qui lui servait de lit.

Cependant, comme il paraissait matériellement impossible que les trois hommes qu'on avait vus entrer eussent quitté la maison, on songea aux caves, sur l'indication même des deux femmes.

Les caves furent visitées sans résultat. On ne soupçonna pas le secret du tonneau plus qu'on n'avait deviné celui de l'armoire à bascule.

M. de Morlux et Timoléon avaient fini, grâce au tumulte, par pénétrer dans la maison, à la suite des sergents de ville.

Timoléon était pâle et suait à grosses gouttes. Le Merle ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

Timoléon lui fit un signe, et Le Merle s'écria :

— Je sais pourtant bien qu'ils ont caché l'argent dans la paillasse !

Sur un ordre du chef de la sûreté, on fouilla dans la paillasse et on ne trouva rien.

— Volés ! murmura Le Merle.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? murmura M. de Morlux.

Timoléon l'entraîna hors de la maison, sans que le chef de la sûreté eût paru faire attention à lui :

— Cela signifie, dit-il, que nous sommes perdus, et que je ne vais pas moisir à Paris, moi... Gare à Rocambole !...

Et Timoléon prit la fuite, suivi par M. de Morlux.

LXIX

Une véritable terreur semblait s'être emparé de Timoléon.

Il fuyait à toutes jambes, comme si Rocambole lui-même eût été à ses trousses.

Cependant M. de Morlux finit par le rejoindre et lui mit la main sur l'épaule en lui disant :

— Mais est-ce donc que vous devenez fou?

— Non, dit Timoléon, mais j'ai peur.

Ils étaient alors sur le boulevard extérieur; il y avait là une place de fiacres.

Timoléon ouvrit la portière de l'un d'eux, et dit à M. de Morlux :

— Venez... venez...

— Où allons-nous, bourgeois? demanda le cocher.

— En face de Saint-Germain-l'Auxerrois, répondit Timoléon, et au galop... nous sommes pressés.

Et comme le fiacre se mettait en route, Timoléon ajouta :

— Rocambole est comme le sanglier : il ne manque pas ceux qui l'ont manqué; il revient sur le coup de fusil, et son boutoir est mortel!

— Mais on va peut-être le trouver? dit M. de Morlux, que l'inquiétude de Timoléon commençait à gagner.

Celui-ci secoua la tête :

— Non, dit-il et je vais vous dire pourquoi.

Comme moi vous l'avez vu entrer dans la maison?

— Oui.

— Comme moi vous avez pu vous convaincre qu'il n'était pas ressorti?

— Sans doute.

— Eh bien! écoutez. Rocambole est un homme qu'il faut surprendre et non prendre. Il fallait le trouver endormi, c'est-à-dire ne s'attendant pas à être traqué; mais du moment où on l'a manqué on ne l'aura plus.

Et Timoléon, dont les dents claquaient, continua:

— Vous m'avez dit que c'était le mulâtre qui soignait votre frère?

— Oui.

— Vous avez causé devant lui?

— A mots couverts.

— Il n'y a pas de mots couverts pour Rocambole. Il devine tout; c'est vous qui nous avez vendus! Maintenant, sauve qui peut!

— Mais où allons-nous?

— Chez moi, où il sera dans une heure...

— Et qui vous dit qu'on ne le retrouvera pas? fit M. de Morlux, que la lâcheté de Timoléon commençait à impatienter. Cette maison est cernée...

— Les murs doivent en être creux.

— Allons donc!

Il doit y avoir en dessous, continua Timoléon, des souterrains qui aboutissent aux carrières de Montmartre.

— Vous perdez la tête!

— On ne trouvera pas Rocambole, acheva Timoléon avec l'accent d'une conviction profonde.

— Mais qu'allons-nous faire chez vous ? demanda M. de Morlux.

— Je vais chercher mes livres, mes papiers, mon argent.

— Pourquoi ?

— Mais pour les soustraire à Rocambole, donc !

— Vous croyez qu'il viendra chez vous ?

— J'en suis sûr, et avant demain matin. Et comme je ne veux pas d'un coup de poignard... je file.

— Cet homme est fou! murmurait le vicomte, tandis que le fiacre descendait dans Paris et traversait les boulevards.

— Fou de peur, c'est possible, dit Timoléon, mais j'ai mes raisons... Vous m'avez promis cent mille francs, mais si vous voulez m'assurer que je ne périrai pas sous le couteau de Rocambole, je veux bien y renoncer.

Le fiacre descendait en ce moment la rue Vivienne et arrivait à l'une des entrées du passage des Panoramas.

Timoléon le fit arrêter.

— Attendez-moi là, dit-il au vicomte.

— Qu'allez-vous faire ?

— Rien... je vous le dirai plus tard... attendez-moi un quart d'heure.

Et Timoléon s'élança hors du fiacre, non sans avoir regardé devant et derrière lui.

Mais au lieu d'entrer dans le passage, il monta l'escalier du café de l'Europe, vaste établissement qui se trouve tout à côté.

Il y a là un escalier de marbre à colonnes, comme pour un palais.

Au premier on trouve le café.

Au-dessus, c'est une maison à locataires.

L'escalier monte, monte toujours; on dirait le chemin du ciel.

Tout au bout, tout en haut, il se bifurque en deux corridors.

Deux corridors interminables, labyrinthes parisiens qui font le tour du passage et relient l'escalier de la rue Vivienne à d'autres escaliers qui descendent les uns dans les galeries vitrées, les autres dans la galerie Montmartre. Un lièvre que suit une meute ardente y dépisterait les chiens; un homme que les recors poursuivent s'y moque des verrous de Clichy.

Timoléon se perdit dans ce dédale et arriva galerie Montmartre.

En face de l'hôtel Delessert, en face de l'endroit où était la fontaine, il y a une haute maison de modeste apparence; un boulanger et une modiste en bas, un marchand de rubans au premier; toutes sortes de commerces aux deuxième, troisième et quatrième étages; pour y arriver, une porte bâ-

tarde, une allée étroite, un escalier tournant.

Timoléon s'y engouffra, après avoir suivi ce singulier chemin que nous venons de décrire, et regarda à droite et à gauche, en avant et en arrière de lui s'il n'était pas suivi.

Il monta jusqu'au cinquième, tira une clé de sa poche et entra dans un petit logement de deux pièces.

Dans l'une il y avait une table, un petit divan en damas rouge, quelques chaises de merisier et deux gravures insignifiantes accrochées au mur.

Sur la cheminée, une pendule à colonnes; sous verre deux vases de fleurs et des flambeaux en imitation.

Dans la seconde pièce, tendue d'un papier à fleurs se trouvait un petit lit en fer, garni de rideaux en perse bleue, une commode toilette, une causeuse et un fauteuil.

Cet ameublement atroce à voir pour les gens de goût, mais devant lequel se fut pâmée d'admiration une ouvrière ou une demoiselle de magasin du quartier, disparaissait quand on avait envisagé la maîtresse du logis.

Cétait une grande jeune fille, blonde, pâle, aux yeux bieus, aux mains diaphanes, et si belle qu'on eût dit une de ces madones que peignait Raphaël.

Elle était assise devant la table de la première

pièce, vis-à-vis d'une femme âgée, et toutes deux travaillaient à confectionner des fleurs artificielles.

En voyant entrer Timoléon, la jeune fille se leva vivement, courut à lui, jeta ses bras autour de son cou et s'écria :

— Ah ! mon père !

Timoléon n'était plus le même homme ; il avait dominé sa terreur ; un sourire ineffable glissait sur ses lèvres.

Cet homme était transfiguré par l'amour paternel.

— Cher petit père, dit la jeune fille en le couvrant de caresses, pourquoi n'es-tu pas venu hier, ni ce matin?

— J'ai eu des affaires graves, mon enfant.

— Vrai? fit-elle.

— Mais qui sont heureusement terminées.

Il s'assit, prit sa fille dans ses bras et l'attira sur ses genoux :

— Mon petit ange aimé, lui dit-il, ne t'ai-je pas promis depuis longtemps de te conduire en Normandie, dans la famille de ta mère ?

— Oui, mon cher petit père.

— Eh bien ! dit Timoléon, nous partons.

— Quand?

— Ce soir, à minuit. Je cours chez moi réunir quelques hardes. A onze heures, je serai ici avec

une voiture. Madame Armand, — il s'adressait à la vieille bonne, — va t'aider à faire tes malles. Emporte tes plus belles robes. Je veux que tu sois la plus belle fille du pays. Et, ajouta-t-il en l'embrassant, cela ne te sera pas difficile.

— Mais, petit père...., tu ne m'as rien dit hier...

— Je te le dis aujourd'hui... Allons, c'est convenu!... Dépêche-toi. A onze heures je serai ici... Le train est à minuit précis...

Timoléon embrassa sa fille, ne voulut pas s'expliquer davantage, et s'en alla par où il était venu, prenant les mêmes précautions minutieuses.

M. de Morlux attendait toujours.

— Monsieur, lui dit Timoléon en rentrant dans la voiture, qui se remit en marche, dans deux heures j'aurai quitté Paris.

— Comment! vous m'abandonnez ?

— Oui, mais, reprit Timoléon, si vous voulez me donner cinquante mille francs, Antoinette sera morte demain soir.

M. de Morlux ne put se défendre d'un léger frisson.

— Et, dit Timoléon froidement, vous ne paierez qu'après la constatation du décès.

LXX

La proposition de Timoléon avait été, comme on dit, faite à brûle-pourpoint.

M. de Morlux en fut si abasourdi qu'il garda un moment le silence.

Mais Timoléon reprit :

— Ce que je vous propose là est à prendre ou à laisser. Si un meurtre vous répugne, n'en parlons plus..... Vous êtes un homme d'esprit et d'intelligence, vous ferez face tout seul à l'orage; mais, à présent, je ne veux pas me mesurer plus longtemps avec Rocambole.

— Comment! fit M. de Morlux, vous m'abandonneriez ?

— A minuit, je quitte Paris; à six heures du matin je suis au Havre, une heure après je m'embarque.

— Et où allez-vous ?

— En Angleterre, si vous acceptez ma proposition; en Amérique tout droit, si vous me refusez.

— Mais, dit M. de Morlux, si vous partez à minuit, je ne vois pas trop comment...

— Attendez! Antoinette est à Saint-Lazare...

— Sans doute.

— Vous savez qu'elle n'y est pas restée seule. Une femme qui m'est entièrement dévouée, Madeleine la Chivotte, a été arrêtée avec elle.

— Très-bien. Que peut cette femme ?

— Laisser tomber dans l'assiette ou le verre d'Antoinette un poison foudroyant que je lui ferai passer.

— Quand ?

— Demain.

— Mais si vous partez ce soir ?

— Je le remettrai avant de partir à un homme qui, demain jeudi, verra la Chivotte. Ou plutôt, non, dit Timoléon, ce n'est pas moi qui le lui remettrai.

— Qui donc, alors ?

— Ce sera vous.

M. de Morlux avait la sueur au front et se taisait, regardant Timoléon d'un air sombre.

Le fiacre venait de s'arrêter sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Monsieur, dit Timoléon, je vous laisse un quart d'heure de réflexion. Je monte chez moi. Dans un quart d'heure, je serai de retour. Si ma proposition vous convient, je vous retrouverai dans cette voiture. Sinon, je supposerai que vous n'avez plus besoin de mes services, et nous garderons mutuellement le secret, pour le cas où nous nous reverrions un jour.

— Soit, dit M. de Morlux.

Timoléon descendit de voiture, traversa la place, gagna la rue des Prêtres, et monta rapidement chez lui.

Ouvrir cette fameuse caisse qui ornait son bureau, y prendre un portefeuille qui contenait toute sa fortune, rassembler à la hâte tous ses papiers compromettants, et faire dans un mouchoir un petit paquet de hardes et de linge, fut pour lui l'affaire d'un moment.

Un quart d'heure après, il redescendait.

Le fiacre était toujours sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois;

Et M. de Morlux n'avait pas quitté le fiacre.

— Allons, dit Timoléon, je vois que vous avez réfléchi.

— Oui, dit M. de Morlux d'un air sombre.

Un rire silencieux passa sur les lèvres de Timoléon.

— Je le savais bien, murmura-t-il.

Puis il ajouta avec ironie :

— Plusieurs millions pour cinquante mille francs, c'est pour rien, en vérité ! car mademoiselle Antoinette morte.....

— Parlez vite, dit brusquement M. de Morlux.

— Oh ! un instant, dit Timoléon. Cocher ! rue

Notre-Dame-des-Victoires, à l'entrée, auprès de l'église.

Le fiacre se remit en mouvement.

— Maintenant, causons, dit Timoléon. Quand je vous aurai donné le poison et le moyen de s'en servir, cela ne me donnera pas les cinquante mille francs.

— Doutez-vous de ma parole ?

— Je doute de tout ce qui n'est pas écrit. Or, écoutez-moi bien. Pour que je sois sûr que vous ne me ferez pas tort de mon argent, il faut que je puisse vous tenir.

— Comment ?

— Vous avez sur vous un portefeuille ?

— Sans doute.

— Et un crayon. Arrachez un feuillet du carnet et écrivez dessus ce que je vais vous dicter.

M. de Morlux obéit et se servit de son genou comme d'un pupitre.

Les lanternes du fiacre projetaient à l'intérieur une certaine clarté.

Timoléon dicta :

« Mon cher monsieur Timoléon,

« Vous pouvez marcher. A tout prix, il faut faire disparaître Antoinette Miller, ma nièce. Usez au besoin du poignard ou du poison. »

M. de Morlux hésitait :

— Monsieur, dit Timoléon, le temps passe et Rocambole est sur nos traces. Je vous l'ai dit, je pars à minuit, et je ne veux pas manquer le train.

— Mais, observa M. de Morlux, en écrivant cela, je vous nomme comme mon complice.

— Je ne dis pas non.

— Et par conséquent, vous ne pouvez pas vous servir de ce papier contre moi.

— C'est ce qui vous trompe, comme vous allez le voir. Je vais en Angleterre, un homme dont je suis sûr vous présente ce papier, si vous comptez les 50,000 fr., il vous le rend; si vous refusez, il se retire, attend un jour indiqué et le jette dans la boîte du grand parquet, au Palais-de-Justice. Or, ce jour-là, je m'embarque précisément pour l'Amérique, et le procureur impérial vous demande des explications.

M. de Morlux ne discuta plus; il écrivit ce que Timoléon avait dicté, le signa et le lui tendit.

— Maintenant, dit l'ancien agent de police, j'étais si sûr que vous accepteriez que j'ai préparé la lettre et le poison à l'avance.

Et il tira de sa poche une boulette toute semblable à celle que la belle Marton avait faite deux jours auparavant avec la lettre d'Antoinette.

— Le poison, les instructions, tout y est, dit-il.

— Mais comment les ferai-je parvenir?

— Prenez cette adresse par écrit. Demain matin avant huit heures, allez-vous-en rue Sainte-Opportune, n° 7. Demandez à voir un homme qui s'appelle Lolo.

— Bien.

— Remettez-lui cela et dites-lui : C'est de la part de Timoléon pour Madeleine la Chivotte.

— Et cela suffira ?

— Vous le verrez bien, dit Timoléon. Je gagne toujours mon argent.

Le fiacre s'était arrêté à l'endroit désigné. Timoléon descendit.

— Adieu, monsieur le vicomte, et au revoir, s'il plaît à Dieu, dit-il. Gardez la voiture, rentrez chez vous et dormez tranquille... si vous n'avez pas peur de Rocambole.

Et il s'éloigna rapidement, son petit paquet sur l'épaule.

Au lieu de suivre la rue Notre-Dame-des-Victoires, il prit le passage des Petits-Pères, la rue de la Banque, passa devant la Bourse, alla remonter l'escalier du café de l'Europe et gagna la galerie Montmartre par ce singulier chemin.

Une voiture descendait à vide; Timoléon lui fit signe de s'arrêter devant le boulanger.

Puis il s'enfonça dans l'allée noire.

— La petite doit avoir fait ses malles, se disait-il

en grimpant lestement l'escalier. Elle croit que je l'emmène en Normandie, mais lorsque nous serons au Havre, il faudra bien qu'elle s'embarque ! Je ne veux pas tomber sous le poignard de Rocambole !...

Au quatrième, il s'arrêta brusquement. Son cœur battait d'une subite et violente émotion.

Cependant, il vit passer sous la porte un filet de lumière, preuve évidente que sa chère Anna l'attendait.

Sa fille s'appelait Anna.

Mais on n'entendait aucun bruit à travers la porte.

— Est-elle donc déjà partie ? se dit Timoléon.

Et il frappa, mais il ne reçut pas de réponse.

La clé était sur la porte, il entra.

La première pièce était vide, bien qu'il y eût une lampe posée sur la table.

Auprès de la lampe étaient une bouteille vide et deux verres, dont l'un encore plein.

— Anna ? répéta Timoléon avec angoisse.

Et comme il ne recevait toujours pas de réponse, il entra dans la seconde pièce.

Une autre lampe brûlait sur la cheminée, et Timoléon, stupéfait, vit sa fille couchée sur le lit et dormant.

— Anna ? répéta-t-il.

La jeune fille ne répondit pas.

— Anna? Anna? répéta Timoléon.

Et il s'approcha épouvanté.

Mais soudain les rideaux du lit s'ouvrirent dans le fond et un homme apparut debout, auprès de la jeune fille endormie, tenant un pistolet de chaque main.

— Silence! dit cet homme; si tu cries, ta fille est morte.

Timoléon recula les cheveux hérissés, sans haleine et sans voix.

Cet homme, c'était Rocambole!

LXXI

Un siècle passa dans une minute pour Timoléon un siècle de tortures et d'agonie.

Terrifié, fasciné moins par les pistolets que par le regard flamboyant de Rocambole, cet homme qui n'avait plus de voix pour crier et dont le sang semblait s'être figé tout à coup, tomba à genoux.

— Rassure-toi, dit Rocambole, ta fille n'est pas morte. Mais elle dort... elle dormira même plusieurs heures...

Timoléon laissait errer sur sa fille un regard hébété et conservait son attitude suppliante.

— Il n'est pas possible que tu n'aies pas quelque arme sur toi? reprit Rocambole.

Comme s'il eût voulu attendrir cet homme qui, en ce moment, disposait de la vie de sa fille, par une obéissance absolue, Timoléon ouvrit sa redingote, prit un poignard à sa ceinture et le jeta loin de lui.

— Est-ce tout? demanda froidement Rocambole.

— Tout! je le jure.

— Eloigne-toi encore.

Timoléon recula.

Alors Rocambole tourna le lit, se dégagea des plis des rideaux et vint s'asseoir sur une chaise qui se trouvait au chevet de la jeune fille endormie.

— Causons un peu maintenant, dit-il. Tu as voulu me faire prendre, pourquoi?

Timoléon était tellement terrifié que sa langue était collée à son palais.

— Je vois que tu es ému, ricana Rocambole, et je vais être obligé, en attendant que tu puisses parler, de te dire ce que j'ai fait, moi. Tu penses bien, mon bonhomme, que, lorsque je suis allé rue du Chemin-des-Dames, je savais que tu avais mis la police sur mes traces et que tes précautions étaient prises. Tu étais chez un marchand de vin avec M. le vicomte Karle de Morlux lorsque j'ai passé. Est-ce vrai?

Timoléon fit de la tête un signe affirmatif.

— Tandis qu'on me cherchait là-bas, continua Rocambole, moi je venais tranquillement ici, et je

vais te dire ce qui s'est passé. Nous avons acheté la femme de ménage. Elle a eu soif, elle est descendue chercher du vin. Ta fille n'avait pas soif, mais elle a bu pour faire plaisir à madame Armand. Dix minutes après, elle dormait comme tu la vois dormir. Tu devines, n'est-ce pas! Je ne m'appellerais plus Rocambole, si je pouvais avoir oublié certaines recettes qui jettent les gens dans des sommeils étranges et d'où le canon des Invalides ne les tirerait pas...

Ta fille en a pour cinq ou six heures : c'est tout ce qu'il me faut.

Timoléon fut dominé en ce moment par son amour paternel ; il fit un violent effort sur lui-même et s'écria :

— Mais ma fille ne vous a fait aucun mal. Vengez-vous sur moi, c'est votre droit... mais pas sur elle.

Un sourire sinistre vint aux lèvres de Rocambole...

— Tu ne me connais pas, dit-il. Il y a dix ans, je me serais borné à t'attendre en bas, à la porte de cette maison et à te planter mon couteau dans le cœur. Un meurtre de plus, un meurtre de moins, qu'était-ce pour moi alors ?

Aujourd'hui, je me suis juré de ne verser le sang qu'à la dernière extrémité, et c'est pour cela que je me suis servi de ta fille pour te frapper.

Timoléon sentit ses cheveux se hérisser.

— Tu as embrassé une mauvaise cause, mon pauvre Timoléon, reprit Rocambole avec une compassion railleuse. Tu sers MM. de Morlux...

— Ah! vous savez cela? dit Timoléon épouvanté.

— Contre une malheureuse jeune fille que tu as fait enfermer à Saint-Lazare, et qui se nomme Antoinette.

— Vous savez donc tout, vous?

Rocambole haussa les épaules.

— C'est pas mal, tout ce que tu as fait là, dit-il d'un ton protecteur; mais ce n'est pas suffisant, et tu n'es point de force avec moi...

Timoléon courba la tête.

— Mais, enfin, dit-il, que voulez-vous faire de moi?

— Tu vas voir...

Rocambole, qui tenait toujours ses pistolets, s'approcha de la croisée, l'ouvrit et se mit à siffler.

— As-tu remarqué, fit-il en refermant la fenêtre, que je siffle exactement comme toi?

Si Timoléon n'avait été déjà épouvanté, ce coup de sifflet l'eût terrifié.

— Tu comprends bien, reprit Rocambole avec flegme, que si M. le vicomte Karle de Morlux et son frère ont de bonnes raisons pour laisser Antoinette à Saint Lazare, j'en ai de meilleures pour l'en

tirer. Or tu t'es laissé prendre, tant pis pour toi. Il faut que je t'ôte de mon chemin.

Tandis que Rocambole parlait, des pas montaient l'escalier, et Timoléon tremblait de tous ses membres.

— Tu n'as pas eu la main heureuse en logeant ta fille dans cette maison, continua Rocambole. On n'y est pas en sûreté plus que dans la rue. A onze heures, le portier se couche et éteint les deux veilleuses de l'escalier ; mais la porte reste ouverte à cause du boulanger. On peut monter et descendre sans que personne s'inquiète d'où vous venez et où vous allez.

Comme il parlait ainsi, on frappa à la porte.

— Va donc ouvrir, dit Rocambole.

Timoléon voyait toujours les pistolets de Rocambole dirigés sur sa fille condamnée, et si Rocambole lui avait ordonné de se jeter par la fenêtre, il l'eût fait.

Il alla donc ouvrir la porte, et se trouva face à face avec Jean le boucher et le Bonnet vert.

Ceux-ci le repoussèrent à l'intérieur de la seconde pièce, et tandis que l'un d'eux refermait la po rt, Rocambole dit en riant :

— Ce n'est pas rue du Chemin-des-Dames, c'est ici qu'il fallait amener la police. Quel joli coup de filet, hein ?

Puis s'adressant au Bonnet vert :

— La voiture est-elle en bas ? demanda-t-il.

— Oui, maître.

— Alors, dépêchons...

— Que voulez-vous donc faire de moi ? s'écria Timoléon.

— De toi, rien ; mais de ta fille...

— Ma fille ? s'écria-t-il.

Et retrouvant quelque énergie et quelque courage, il voulut se placer entre le lit et Rocambole.

Mais celui-ci allongea le bras et visa la jeune fille.

— Où veux-tu que je la frappe? dit-il, à la tête ou au cœur ?

Timoléon tomba à genoux.

— Grâce ! murmura-t-il.

— Alors, laisse-moi faire et écoute-moi...

— Ma fille ! ma fille ! répétait Timoléon avec angoisse.

— Ta fille est mon otage, répondit Rocambole. Tu me connais, tu m'as connu plutôt, car tu as été un moment de la bande des Valets-de-Cœur, et tu sais si je tiens ma parole quand une fois je l'ai donnée. La vie de ta fille me répond de celle d'Antoinette. Je te jure que tant qu'Antoinette vivra, ta fille vivra.

Timoléon, fou de douleur, s'écria :

— Mais que viennent donc faire ces hommes ici ?

— Tu vas le voir.

Et Rocambole fit un signe.

Jean le boucher s'approcha du lit et enveloppa la jeune fille dans les couvertures.

Puis, tandis que Timoléon frissonnait jusqu'à la moelle des os, il la chargea sur son épaule.

— Vous m'enlevez ma fille ! hurla le malheureux père... Ah ! tuez-moi plutôt...

— Non, dit Rocambole, je n'ai pas besoin de ta mort... au contraire, il faut que tu vives...

— Mais vous m'emportez ma fille !

— On te la rendra le jour où Mademoiselle Antoinette Miller, sortie de Saint-Lazare, aura épousé M. le baron de Morlux, comprends-tu ?

— Mais d'ici... là... qu'en ferez-vous ?

— Foi de Rocambole, je veillerai sur elle comme si elle était ma propre fille à moi...

Timoléon était toujours à genoux, se tordant les mains de désespoir.

— Allons ! filez, dit Rocambole aux deux forçats.

— Vous n'allez donc pas avec eux ? murmura le malheureux père qui se fiait plus encore à Rocambole qu'à ces deux êtres à l'instinct bestial.

— Non, mais je réponds de ces deux hommes comme de moi.

Jean et le Bonnet vert sortirent, emportant la femme laissée en léthargie.

Tant que le bruit de leurs pas retentit dans l'escalier, Timoléon suspendit son âme à ce bruit. Puis quand il se fut éteint, lorsque le roulement d'une voiture lui eut appris que sa fille s'en allait, il poussa un grand cri et tomba la face contre terre...

Il était comme anéanti.

Mais cette prostration fut de courte durée. Tout à coup il se souvint...

Il se souvint du pacte qu'il avait fait avec M. de Morlux, du poison qu'il lui avait remis, des indications qu'il lui avait données, et se relevant l'œil en feu, il s'écria :

— Mon Dieu ! pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !

— Que veux-tu dire ? demanda Rocambole.

— Je veux dire, reprit Timoléon frémissant, que puisque la vie de ma fille répond de la vie d'Antoinette, je ne veux pas qu'Antoinette meure !...

Rocambole, à son tour, éprouva un frisson par tout le corps.

LXXII.

M. Karle de Morlux était un homme de résolution et d'énergie avant tout.

Il avait bien, un moment, subi le contre-coup de la panique éprouvée par Timoléon ; mais, lorsque

celui-ci l'eut abandonné à l'angle de l'église des Petits-Pères et de la rue Notre-Dame-des-Victoires, il retrouva son calme habituel.

— Que m'importe ce Rocambole, après tout! se dit-il. Quand Antoinette sera morte, il ne la ressuscitera pas.

M. de Morlux fit alors un calcul fort simple et d'une logique rigoureuse.

Timoléon avait voulu qu'il se déguisât pour voir passer Rocambole, et la métamorphose était si complète que dans cet homme en blouse il était impossible de reconnaître le riche gentilhomme de la rue de la Pépinière.

Timoléon avait donc eu tort de lui conseiller de rentrer chez lui et d'attendre le lendemain pour aller remettre à l'homme désigné sous le nom de Lolo la boulette de papier qui devait donner la mort à Antoinette.

Si on trouvait cet homme à huit heures du matin, à plus forte raison on devait le trouver la nuit.

Et comme le cocher, à qui Timoléon avait crié : « Rue de la Pépinière! » arrivait sur le boulevard, M. de Morlux baissa la glace du fiacre et lui dit :

— Non, rue Sainte-Appoline, 7.

Le fiacre prit cette direction nouvelle et suivit la ligne des boulevards.

Dix minutes après, M. de Morlux arrivait à la porte du n° 7 de la rue Sainte-Appoline.

Il n'était pas encore minuit. M. de Morlux frappa à la porte, qui avait conservé l'antique marteau de nos pères.

C'était une porte basse donnant sur une allée étroite, au fond de laquelle était la loge du portier.

Deux ou trois ménages d'ouvriers, quelques garçons, étaient les locataires de cette maison, qui n'avait que deux étages.

Le portier, après avoir tiré le cordon, montra sa face jaune et son crâne dénudé à travers le carreau.

— Où allez-vous? dit-il.

— Chez Lolo, répondit M. de Morlux.

— Ah bien, répondit le cerbère, vous ne connaissez point ses habitudes alors, car il ne rentre jamais avant deux heures! Si vous voulez le trouver, allez-vous-en chez le machand de vin qui fait le coin de la rue Saint-Martin. Il y est pour sûr.

M. de Morlux n'en demandait pas davantage; il ressortit, fit signe au cocher de fiacre de le suivre et se dirigea vers le marchand de vin indiqué.

Celui-ci fermait sa boutique qui paraissait déserte; mais des rires et des éclats de voix qui descendaient de l'entresol, attestaient qu'il y avait en haut nombreuse compagnie.

— Avez-vous Lolo? demanda M. de Morlux.

— Oui, il est en haut... montez! répondit le marchand de vin.

M. de Morlux grimpa l'escalier, et s'arrêta au seuil d'une petit salle où une demi-douzaine d'hommes à mines suspectes jouaient aux cartes et buvaient.

On regarda M. de Morlux avec défiance.

Mais il les rassura d'un mot et d'un geste.

— Lequel de vous est Lolo? dit-il.

Un grand jeune homme blond, un peu déguenillé, coiffé d'une casquette sans visière, se leva alors.

— C'est moi, dit-il.

— Je voudrais te dire un mot, fit M. de Morlux qui prit alors les allures d'un homme du peuple.

— Tu peux parler devant les camarades, répondit Lolo.

— Non, c'est de la part de Timoléon.

Ce nom fit une grande impression sur l'assemblée, et Lolo quitta précipitamment la table.

— Excusez, camaros, dit-il.

Et il sortit prenant le bras de M. de Morlux.

— Allons jaser en plein air, lui dit-il.

M. de Morlux le suivit et il sortirent de chez le marchand de vin.

La rue était à peine sillonnée par quelques rares passants.

Lolo vit le fiacre

— C'est à toi le sapin? dit-il.

— Oui.

— Il est donc pressé le *patron?*

— Très-pressé. Il a un mot à faire passer à Madeleine.

— La Chivotte?

— Justement, dit M. de Morlux.

Lolo étouffa un juron et rejeta avec impatience sur le trottoir le morceau de tabac en carotte qu'il mâchait avec volupté.

— Aussi, dit-il, on ne sait pas quelle vie il mène, le patron, depuis quelques jours. J'y suis allé trois jours sans le rencontrer; et si je l'avais vu aujourd'hui, tu te serais évité la peine de venir jusqu'ici.

— Pourquoi donc? demanda M. de Morlux avec inquiétude.

— Parce qu'on m'a refusé ce matin à la Préfecture la permission d'entrer au parloir de Saint-Lazare.

— Et pourquoi cela?

— J'ai eu des raisons avec un inspecteur, hier soir, et c'est une vengeance de sa part.

— Comment faire? murmura M. de Morlux, que cette réponse anéantissait.

— Si le patron veut donner dix jaunets, fit Lolo après un moment de réflexion, je me charge de sa lettre.

— Certainement, dit M. de Morlux qui respira.

— Mais dix jaunets tout de suite.

M. de Morlux répondit naïvement:

— Le patron m'a envoyé en recouvrement; j'ai des fonds à lui. Mais comment la lettre arrivera-t-elle?

— Tu vas voir, viens avec moi, nous allons monter dans ton sapin, nous irons plus vite.

Et Lolo s'installant dans le fiacre dit au cocher.

— Mène-nous chez Baratte, à la halle.

En route, Lolo dit à M. de Morlux, dont il était loin de soupçonner la qualité:

— Chez Baratte, nous trouverons Philippette.

— Qu'est-ce que Philippette ?

— Tu ne connais pas ça, toi ?

— Je viens de province où je travaillais pour le patron, répondit M. de Morlux.

— Ah! c'est différent. Et bien! Philippette est une femme qui a une douzaine de condamnations sur le dos. Pour dix louis elle fera ce que nous voudrons.

— Elle se fera arrêter ?

— Oui. On l'enverra au dépôt; en route elle injuriera les agents, et demain, à huit heures du matin, on l'enverra à Saint-Lazare.

Dix minutes après, M. de Morlux et Lolo arrivaient chez Baratte, où il y avait beaucoup de monde.

Une de ces femmes ignobles, qu'on rencontrait il y a quelques années dans le quartier des Halles pendant la nuit, était tristement assise, toute seule, au rez-de-chaussée, devant un carafon d'absinthe à moitié vide.

Lolo s'approcha d'elle et lui dit :

— As-tu de *l'os* ?

— Pas un rouge, répondit Philippette et si le patron de la cambuse ne me fait pas crédit, je vas coucher au violon.

— Combien veux-tu pour te faire arrêter ?

— Tu as donc besoin que j'aille au violon ?

— Non, *là-haut*.

— Et Lolc tourna son pouce vers le nord par dessus son épaule.

— Merci ! on m'y garderait.

— Je te donne cinq *jaunets*.

— Philippette se redressa.

— Ça va ! dit-elle.

Lolo regarda M. de Morlux. Celui-ci tira de sa poche une poignée de louis.

— Qui donc que vous avez assassiné cette nuit ? demanda Philippette.

— Ça ne te regarde pas. Tu vas te faire arrêter !

— Bon !

— Et aussitôt là-bas, tu donneras ça à la Chivotte.

M. de Morlux mit les cinq louis dans la main de cette femme, ainsi que la boulette arrondie par Timoléon.

— Sois sans crainte, dit Lolo, elle ne sait pas lire.

— Et, dit M. de Morlux frémissant, quand aura-t-elle cela ?

— A la soupe de neuf heures, demain matin, mon bourgeois.

Lolo emmena M. de Morlux s'asseoir à la table voisine, et demanda à souper, disant tout bas :

— Les cinq louis restants sont pour moi, serin ?

— Les voilà, dit M. de Morlux.

— Quelle noce ! murmura Lolo ; je ne rentrerai pas de deux jours !

Philippette, l'horrible femme, était honnête à sa manière. Elle se mit à insulter le garçon qui d'abord haussa les épaules, puis le patron qui voulait la faire sortir. Elle cassa deux verres et une bouteille. On appela un sergent de ville.

Elle l'injuria et le traita de voleur.

M. de Morlux et Lolo la virent emmener et la suivirent jusqu'au poste.

— Son compte est bon ! dit Lolo.

M. de Morlux s'en alla tranquille et rentra chez lui.

Le poison était en route pour Saint-Lazare.

LXXIII

M. de Morlux avait gardé son fiacre à la porte du restaurant Baratte.

Il laissa Rigolo rentrer dans cet établissement et s'en alla, sous prétexte de rassurer le patron.

En réalité, il se fit conduire boulevard Malesherbes, renvoya le fiacre et rentra chez lui, vers une heure du matin, par la petite porte du boulevard Haussmann.

M. Karle de Morlux, en dépit de ses cheveux blancs, menait encore joyeuse vie, et cette petite porte lui était indispensable.

Aussi quand ses gens entendaient cette porte s'ouvrir ou se fermer, ne bougeaient-ils pas de leurs lits.

Cette circonstance permit au vicomte de rentrer chez lui dans son singulier accoutrement, sans crainte d'être vu.

Il s'enferma dans son cabinet de toilette, employa tous les cold-creams et tous les vinaigres possibles, fit disparaître la couleur brune de ses cheveux et de sa barbe, et, au bout d'une heure de soins laborieux, se retrouva le gentleman du club des Asperges.

M. de Morlux était trop agité pour demeurer chez lui.

Ce n'était pas sans un frissonnement par tout le corps qu'il songeait à tout ce qu'il avait vu dans la soirée; et cette évasion miraculeuse de l'homme qu'on disait être Rocambole, si rapprochée de l'effroi qui s'était emparé de Timoléon, lui donnait à comprendre qu'il avait là un terrible adversaire.

Le vicomte se dit enfin :

— Si Rocambole, le médecin mulâtre et le major Avatar ne font qu'un, j'en aurai la preuve tout à l'heure. Allons au club; évidemment, si le major Avatar, qui passait presque toutes ses nuits au club, à jouer paisiblement le whist ou à faire une partie de billard, s'y trouvait, à moins d'être fou, on ne pourrait supposer qu'il ait rien de commun avec Rocambole.

Rocambole à cette heure, avait bien autre chose à faire que de jouer au billard et au whist. Quand on a la police à ses trousses on ne va pas au club.

M. de Morlux se rendit à pied au club des Asperges. Comme il arrivait, place de la Madeleine, deux jeunes hommes chaudement enveloppés dans des paletots doublés de fourrure, et fumant, l'interpellèrent en l'appelant par son nom :

— Hé! Morlux!

Ces messieurs étaient des membres du club et en sortaient.

Le vicomte s'arrêta et les reconnut.

— Tiens! fit-il, c'est toi, Mauléon? c'est vous, Marigny?

— Nous-mêmes, cher oncle, dit celui qu'il avait appelé Mauléon, et qui faisait allusion à sa liaison avec Agénor.

— Avez-vous des nouvelles de votre neveu? demanda M. Oscar de Marigny.

— Non, dit le vicomte.

— Nous en avons, nous.

— Ah! dit M. de Morlux, qui tressaillit à la pensée que son neveu était revenu peut-être et cherchait Antoinette.

— Cet Agénor, dit Mauléon, est un véritable héros de roman.

— Vous trouvez? fit le vicomte inquiet.

— Vous vous occupez peu de votre neveu, vicomte; mais nous qui sommes ses amis et qui le voyions tous les jours...

— Eh bien?

— Eh bien! il nous a quittés brusquement, il y a trois jours, sans crier gare.

— Vraiment? Et vous ne savez pas où il est allé?

— Le savez-vous?

— Oui, dit le vicomte. Il est parti pour Rennes, où est sa grand'mère, qui désirait le voir.

— Et c'est là tout ce que vous savez?

— Sans doute, fit le vicomte, de plus en plus inquiet.

— Vous ne savez rien alors. Votre neveu n'est pas allé à Rennes.

M. de Morlux se planta tout debout devant les deux jeunes gens, et son inquiétude augmenta.

— Où est-il donc allé? fit-il.

— Il s'est arrêté à Laval, et il y est encore...

— Pour quoi faire?

— Ma foi ! dit Marigny, bien que dans sa lettre il m'ait bien recommandé de ne rien dire à son père ni à son oncle, comme après tout, mon cher vicomte, vous n'êtes pas la sensibilité même, je vous dirai tout.

Agénor est parti de Paris d'assez mauvaise humeur.

— Vraiment? fit le vicomte.

— Dame ! il est amoureux, et s'en aller pour faire plaisir à une vieille grand'mère, quand on laisse derrière soi un objet aimé... vous comprenez?...

— Parfaitement. Donc, il est parti de mauvaise humeur?...

— D'une humeur exécrable. De Paris à Chartres, il s'est trouvé seul dans son compartiment. A Chartres, un officier qui se rendait à Laval, a pris place à côté de lui. Agénor fumait, l'officier chantonnait.

La chanson de l'officier a agacé Agénor ; le cigare d'Agénor a déplu à l'officier.

D'abord, ils se sont regardés de travers, puis ils ont échangé des mots aigre-doux ; ensuite Agénor s'est écrié :

— Pour Dieu ! monsieur, votre air d'opéra est insupportable !

A quoi l'officier a répondu.

— Je chante du matin au soir, monsieur, et je ne connais que deux endroits où je fasse trève à cette habitude.

— Peut-on les connaître aussi ? demanda Agénor avec hauteur.

— Ma chambre à coucher, d'abord.

— Et puis ?

— Et ce qu'on appelle indifféremment le pré ou le terrain, monsieur.

— Agénor a tiré sa carte de sa poche et la lui a donnée ajoutant :

— A la première station, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, a dit l'officier ; je vais à Laval où je tiens garnison. S'il vous plaît de pousser jusque-là, je suis votre homme.

— Je m'y arrêterai tout exprès pour vous donner une leçon, car j'allais d'abord jusqu'à Rennes.

Maintenant, acheva M. de Marigny, vous devinez le reste, n'est-ce pas ? Agénor a reçu un joli coup

d'épée qui l'a mis au lit pour huit jours. Agénor ne pense plus à sa grand'mère, mais il ne cesse de songer à Antoinette ; et il lui a écrit trois fois, et comme elle ne lui a pas répondu, il est désespéré et me charge d'aller la voir.

Si on eût été en plein jour et si M. de Morlux n'avait eu le visage à demi caché par le collet de son paletot, M. de Mauléon et M. de Marigny l'eussent vu pâlir.

Cependant, il prit un ton dégagé :

— Eh bien ! dit-il, avez-vous vu Antoinette, car c'est ainsi qu'on l'appelle, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je ne l'ai pas vue encore.

— Pourquoi ?

— Mais parce que la lettre d'Agénor m'est arrivée ce soir, par le courrier de huit heures et demie ; mais demain....

— Vous irez vous acquitter de votre message, hein ?

— Sans doute.. On dirait que cela vous déplaît, vicomte ?

— Moi ? Oh ! non... pas du tout... Mon neveu est assez grand pour se conduire lui-même...

— Vous savez qu'il veut l'épouser ?

— Certainement... C'est une folie... Adieu...

Et M. de Morlux quitta brusquement les deux jeunes gens, les laissant bien convaincus que les

projets de mariage de son neveu froissaient profondément son orgueil aristocratique.

Et continuant sa route, le vicomte Karle se disait :

— Demain, Marigny saura qu'Antoinette a disparu. Il écrira à Agénor. Agénor reviendra en toute hâte... Mais bah ! il sera trop tard.

En rentrant au cercle, le vicomte fut repris par toutes ses angoisses.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsque, passant dans la salle de billard, il vit le major Avatar qui jouait tranquillement avec le marquis de B... une partie de carambolage. Le major ne parut même pas avoir aperçu M. de Morlux.

— Où en êtes-vous, marquis ? demanda ce dernier à M. de B...

— Nous jouons une belle. Monsieur a soixante-huit points et moi trente-neuf. Je suis perdu !

M. de Morlux fit mentalement ce calcul :

— Il faut une heure et demie pour faire une partie de cent points. On en a déjà fait deux. Il y a donc trois heures que le major joue. Or si le major est ici depuis trois heures, ce n'est pas lui qui est Rocambole.

Le raisonnement était logique. Seulement le marquis de B... avait oublié de lui dire que les deux premières parties avaient été jouées la veille.

Le vicomte parut chercher un partenaire pour une partie de piquet, n'en trouva point, se fit apporter un grog, parcourut les journaux du soir, s'en alla en se disant :

— Ce Timoléon est un poltron doublé d'un imbécile. Le major Avatar est un honnête Russe qui n'a jamais eu d'autre passion que le billard, le champagne et les voyages.

. . . . . .

Le major Avatar, ou plutôt Rocambole, qui ne se souciait pas de rentrer chez lui avant le jour, gagna la troisième partie, en proposa une quatrième qui fut acceptée, et ne sortit du cercle qu'à sept heures du matin.

Un homme l'attendait à l'angle de la rue Neuve-Saint-Augustin.

C'était Auguste.

Le major lui remit un billet roulé et lui dit :

— Il faut que ça arrive aujourd'hui.

— Je verrai Malvina à midi, répondit Auguste qui prit le billet et s'en alla.

Ce billet était destiné à Vanda et contenait en langue russe ces simples mots :

« Tout est prêt. Il est temps. Tu peux agir. »

Mais comme le major Avatar regagnait tranquillement le faubourg Saint-Honoré, un homme le rejoignit en courant... un homme effaré, hors d'haleine.

C'était Timoléon.

— Tout est perdu ! dit-il, le poison est parti !...

Alors Rocambole éprouva un léger frémissement des narines, qui indiquait chez lui une violente émotion.

LXXIV

Retournons maintenant à la prison de Saint-Lazare.

Il était huit heures du matin. La voiture cellulaire venait d'arriver.

Parmi les détenues envoyées du dépôt se trouvait Philippette, la femme qui pour cinq louis avait consenti à se faire arrêter.

— Encore ! dit le chef du greffe en la voyant entrer.

— C'est pas ma faute, *mon président*, dit-elle en riant de ce rire ignoble et cynique qui lui était particulier ; c'est les sergents de ville qui m'en veulent.

Outre qu'elle était voleuse de profession, Philippette était encore soumise à la surveillance de la police.

Le chef du greffe allait donc l'envoyer dans la deuxième section, mais Philippette, qui savait que la Chivotte était détenue sous la prévention de vol, et qui ne s'était fait arrêter elle-même que pour

voir cette femme et lui remettre le billet de Timoléon, Philippette, disons-nous, protesta.

Le chef du greffe vérifia le dossier, et lui dit :

— Tu as raison. Rébellion envers les agents de la force publique. Tu passeras en jugement

— C'est ce que je demande, répondit insolemment Philippette.

On l'envoya dans la première section, salle des prévenues.

Philippette avait déjà passé la moitié du mois à Saint-Lazare ; elle se laissa revêtir de l'uniforme de la maison avec la meilleure grâce du monde et conduire à l'atelier de travail.

La Chivotte était précisément dans la salle où on la fit entrer.

Pendant le travail, le silence est de rigueur.

La sœur surveillante veille à ce qu'aucune conversation ne s'engage entre les détenues.

Philippette ne put donc, en prenant place sur un des bancs en amphithéâtre, que faire un signe d'intelligence amicale à la Chivotte.

Mais celle-ci ne lui répondit point.

Alors Philippette s'aperçut que Madeleine la Chivotte était toute seule sur un banc.

Les autres détenues paraissaient s'être éloignées d'elle avec une intention marquée et une sorte de répugnance.

La voleuse était sombre et ses yeux lançaient des éclairs.

— Qu'est-ce qu'elle a donc fait pour être *en quarantaine?* se dit Philippette étonnée, tandis qu'on lui apportait sa part de besogne.

Dans les prisons, comme dans les lycées, comme dans les régiments, comme partout enfin où une loi commune, disciplinaire ou pénale, réunit des êtres différents et les courbe sous la même règle, il s'établit entre eux une sorte de solidarité qui fait frapper d'ostracisme celui ou celle qui essaie de s'y soustraire.

Au lycée, le *rapporteur* est mis hors la loi; dans un régiment, le voleur est *passé à la couverture;* en prison, celui qui méconnaît l'opinion publique est mis *en quarantaine.*

Or, depuis la veille, la Chivotte était atteinte par cette sorte d'ostracisme.

Pourquoi ?

On s'en souvient, la présence d'Antoinette à Saint-Lazare avait soulevé deux versions parmi les détenues.

La première, accréditée par la Chivotte, prétendait qu'Antoinette était une voleuse comme les autres, seulement plus rouée, plus habile, et sachant dissimuler son indentité avec une merveilleuse adresse.

La seconde, mise en circulation par la belle Marton, représentait, au contraire, la jeune fille comme une pauvre enfant honnête et victime d'un odieux guet-apens.

Pendant deux jours; il y avait eu deux camps bien distincts; mais le troisième, quand le bruit s'était répandu dans la prison que la jeune fille avait sauvé un enfant, les incrédules s'étaient subitement converties; Madeleine la Chivotte était restée seule de son bord; et comme nous l'avons vu, la belle Marton s'était jetée sur elle et allait lui faire un mauvais parti, lorsque Antoinette, se montrant à une fenêtre qui donnait sur le préau l'avait arrêtée d'un signe.

La Chivotte n'avait point été battue, mais elle avait été mise en quarantaine. On s'était éloigné d'elle comme d'une pestiférée.

Philippette attendit avec impatience que la cloche du réfectoire se fît entendre.

A neuf heures et demie, moment où *commence la soupe*, comme on dit dans les prisons, le travail fut suspendu, et deux par deux, les détenues furent conduites au réfectoire. Comme aucune ne paraissait vouloir se placer à côté de la Chivotte, Philippette vint s'y mettre.

— Qu'est-ce que tu as? lui dit-elle tout bas, tan-

dis qu'elles s'en allaient au réfectoire à travers les longs corridors de la prison.

La Chivotte parut sortir d'une espèce de cauchemar, et regarda Philippette :

— Ah! c'est toi, dit-elle.

— Tu ne me reconnaissais donc pas?

— Je ne t'avais même pas vue. Mais si tu ne veux pas qu'on t'assomme à coups de sabots ne me parle pas. Je suis *bloquée* par les camarades.

— Qu'est-ce que tu as donc fait?

— C'est rapport à une chipie qui est ici, et que je mettrai en miettes si elle a le malheur de descendre dans le préau.

Et comme Philippette, au lieu de s'éloigner d'elle, paraissait au contraire prendre en pitié son infortune, elle lui raconta son aventure chemin faisant.

— C'est drôle tout de même, une fille honnête à Saint-Lazare! ricana Philippette.

— Et toi, qu'est-ce que tu as encore fait pour revenir? demanda la Chivotte.

— C'est pour toi que je suis revenue.

— Pour moi?

— Oui, Lolo m'a donné cinq louis pour que je me fasse arrêter.

— Lolo?

Et la Chivotte, tressaillant, songea à Timoléon.

— Voilà pour toi, dit Philippette en lui glissant dans la main une lettre arrondie en boulette.

— Ils m'ont fouillée en entrant, reprit-elle, mais je l'avais bien cachée... aussi bien que mon argent.

— Oh ! fit la Chivotte dont l'œil étincela, si Timoléon pouvait me donner un moyen de me venger !

Elle ne mangea que du bout des dents, et un quart d'heure après elle rentra à l'atelier.

La Chivotte cousait des chemises. Elle se fit sur son banc une sorte de rempart pour pouvoir dérouler la lettre de Timoléon sans être vue de la surveillan

La boulette renfermait une sorte de pilule incolore, qui ressemblait à une capsule de gélatine et était de la grosseur d'une tête d'épingle.

La Chivotte garda cette pilule dans le creux de sa main et lut la lettre écrite en argot de fantaisie et avec des signes mystérieux; écriture et langage de couvention qui ne pouvaient être compris que des initiés.

La lettre était d'un laconisme féroce :

« Deux rouleaux jaunes, quand tu sortiras, si la petite prend cette médecine. »

— Ah ! murmura la Chivotte avec rage, je tiens ma vengeance ! Mais comment aller à l'infirmerie ?

De dix heures à deux heures, le travail continua.

A deux heures, la cloche du réfectoire se fit en-

tendre de nouveau pour la distribution des légumes.

Après cette distribution, les détenues furent conduites au préau; elles avaient une heure de récréation.

La quarantaine continua; on laissa la Chivotte seule, assise sur un banc, et Philippette elle-même n'osa s'en rapprocher. Mais en quittant l'atelier, la Chivotte avait dérobé une aiguille qu'elle avait piquée dans les plis de sa robe.

Tout à coup la surveillante qui se promenait dans la cour entendit un cri et des gémissements.

La Chivotte était inondée de sang. Avec l'aiguille, elle s'était piquée à l'intérieur du nez, et cette piqûre avait déterminé une violente hémorrhagie.

— Elle va crever, la misérable! dit en ce moment une des détenues.

Deux sœurs accoururent, ne se rendirent pas compte de la cause de ce sang et crurent tout d'abord que la Chivotte avait été battue.

La Chivotte paraissait prête à tomber en défaillance, et avait le visage et les vêtements ensanglantés.

— A l'infirmerie! dit une des sœurs.

Deux religieuses la prirent sous les bras et la sou-

tinrent, car elle avait l'air de ne pouvoir marcher et poussait des gémissements étouffés.

— Dieu fait un second miracle, dit une autre détenue, il la punit.

Madeleine la Chivotte fut conduite non point à l'infirmerie tout d'abord, mais dans un des laboratoires.

Il n'y avait en ce moment dans cette pièce que deux femmes.

La détenue *employée* qui fait la tisane et une autre qui avait un bol à la main et s'apprêtait à sortir. Celle-ci n'était autre que la belle Marton qui venait chercher de la tisane pour sa chère Antoinette.

— Où est l'interne de service? s'écrièrent les religieuses en entrant et faisant asseoir la Chivotte qui paraissait mourante.

La belle Marton haïssait la Chivotte, mais la voyant ensanglantée, elle en eut pitié et s'écria :

— Il est dans la salle à côté; je vais le chercher.

Et elle posa le bol sur une table à côté de la Chivotte, auprès de laquelle s'empressaient les deux religieuses.

Une minute après l'interne arriva et détourna pour une seconde l'attention des deux religieuses.

Mais cette seconde avait suffi. La Chivotte venait de laisser tomber la capsule mortelle dans le bol de tisane destiné à Antoinette.

LXXV

C'était donc à peu près à l'heure où Philippette, messagère de mort sans le savoir, entrait à Saint-Lazare, que Timoléon effaré, éperdu, avait rejoint Rocambole.

Timoléon, après l'enlèvement de sa fille, comprenant que la vie de cette dernière dépendait de la vie d'Antoinette, car Rocambole tiendrait sa parole, en cas de malheur, Timoléon n'avait plus eu qu'une seule préoccupation ardente : trouver Lolo assez à temps pour que son terrible message n'arrivât point à destination.

Deux choses le rassuraient cependant.

La première, c'est que, selon toute probabilité, M. de Morlux attendrait au lendemain matin pour aller trouver Lolo.

La seconde, c'est que, quoi qu'il arrivât, Lolo ne pourrait entrer à Saint-Lazare que vers midi.

Il avait donc du temps devant lui.

Cependant, il courut à la rue Sainte-Appoline.

Le portier lui dit.

— Il n'est pas rentré. Vous le trouverez chez le *mannezingue*, où j'ai envoyé *l'autre*.

— Quel autre ? fit Timoléon qui tressaillit.

— L'autre qui est venu le demander il y a une heure.

Timoléon se fit donner le signalement de cet *autre* et reconnut M. de Morlux.

Il courut chez le marchand de vin, le *mannezingue*, comme disait le portier dans son pittoresque idiome.

Mais Lolo n'y était plus.

On apprit à Timoléon qu'il était sorti avec un inconnu venant de sa part, à lui, Timoléon.

Pendant le reste de la nuit, l'ancien homme de police courut les cabarets du voisinage, et ne songea pas à descendre aux Halles.

Nulle part il ne trouva Lolo.

Pourtant, il était revenu plusieurs fois rue Sainte-Appoline, et on lui avait toujours répondu, ce qui était vrai, que Lolo n'était pas rentré.

Enfin, comme il y revenait pour la huitième fois, vers sept heures du matin, il aperçut Lolo qui entrait dans la rue par le boulevard de Sébastopol.

Les cinq louis du vicomte s'étaient bien conduits. Lolo était ivre et prétendait en parlant tout haut, comme s'il avait eu un compagnon de route, que le trottoir était comme un mauvais fusil, qu'il *repoussait*.

— Timoléon courut à lui et le prit au collet :

— Ah ! je te tiens enfin, feignant, ivrogne ! lui dit-il.

Un sourire hébété anima le visage abruti de Lolo.

— De quoi, patron, de quoi? dit Lolo : qui travaille bien et boit bien, ne fait pas de tort à son maître. J'ai bien travaillé.... j'ai bien bu.... voilà!

— Tu as travaillé ?

— Dame! et un peu bien, encore...

— La lettre... as-tu la lettre ? demanda Timoléon d'une voix pleine d'anxiété.

— Il me l'a donnée... l'autre... et dix louis avec...

— Eh bien ! rends-la moi...

Lolo se reprit à rire de son rire aviné, mais avec une intention marquée de finesse.

— Qui a bien travaillé, dit-il, c'est Lolo... pas vrai ?

— Mais qu'as-tu fait, malheureux ? exclama Timoléon.

— La lettre est partie.

— Pour Saint-Lazare ?

— Mais dame ! oui... jai fait arrêter Philippette. Elle s'en est chargée... Elle y est maintenant... acheva l'ivrogne qui ne s'aperçut pas que Timoléon était devenu tout à coup d'une pâleur cadavéreuse.

Mais Timoléon n'en entendit pas davantage, et il quitta Lolo brusquement et comme s'il eût été frappé de folie.

— Ma fille ! murmurait-il en route et tandis qu'il

courait, je ne veux pas que ma fille meure !... Ah ! Rocambole seul peut tout sauver !...

Et ce fut ainsi qu'il arriva tout courant au moment où Rocambole quittait Auguste.

Ce dernier, nous l'avons dit, eut alors ce frémissement de narines qui, chez lui, indiquait une violente émotion.

Mais ce fut l'affaire d'une seconde.

— Que faire ! que faire ! murmurait Timoléon en s'arrachant les cheveux.

— Rien, toi du moins, répondit Rocambole qui avait retrouvé tout son calme ; tu es un imbécile, un niais.

— Ma fille... ma pauvre fille... murmura Timoléon.

Rocambole haussa les épaules.

— Veux-tu un bon conseil ? dit-il. Si tu tiens à la vie de ta fille, rentre chez toi ; mets-toi au lit, et ne te mêle de rien.

Timoléon faillit tomber à genoux :

— Maître, dit-il, moi aussi, j'ai été fou de vouloir lutter contre vous.

— C'est bon, dit Rocambole. J'accepte tes excuses et te défends de me suivre. Va-t'en !

Et Rocambole continua son chemin.

Seulement, il doubla le pas.

A l'entrée du faubourg Saint-Honoré, deux hommes

se trouvaient sur le seuil du bureau des omnibus.

Rocambole leur fit un signe et ils s'approchèrent.

C'étaient Jean le boucher et le Bonnet vert, à qui il avait donné rendez-vous en cet endroit.

— La petite est sous clé, dit Jean.

— C'est bon, répondit Rocambole ; mais ce n'est plus d'elle qu'il s'agit. Il faut qu'avant une heure tu m'aies amené Rigolo. Où est-il ?

— Il est caché, car, dit le Bonnet vert, vous pensez bien qu'il est trop compromis, à présent, pour oser reparaître chez lui.

— Il me le faut sur-le-champ, ordonna Rocambole.

Jean et le Bonnet vert partirent comme un trait, tandis que Rocambole grimpait au troisième étage de cette maison qui lui servait de retraite, depuis qu'il surveillait M. Karle de Morlux.

Pendant le trajet Rocambole avait fait ce raisonnement :

— Le poison est à Saint-Lazare, mais Antoinette est à la pistole et la Chivotte n'y est pas. Il faudra bien deux ou trois heures à celle-ci pour trouver le moyen d'agir.

Et Rocambole prit une plume et écrivit à Vanda.

Trois quarts d'heure après, Jean arrivait avec Rigolo.

Rocambole dit à ce dernier :

— Que ferais-tu pour cette jeune fille qui a sauvé ton enfant ?

— Je verserais pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, répondit le croque-mort avec l'accent d'un dévouement passionné.

— Il ne s'agit pas de ta vie, mais peut-être de ta liberté.

— Peu importe ! Je suis prêt.

— Ecoute-moi bien, alors.

— Parlez, maître.

— Tu sais ce qui nous est arrivé cette nuit ?

— Oui, dit Rigolo, nous avons joliment roulé la police.

— On ne roule jamais complétement la police. Elle se rattrape tôt ou tard.

Or, poursuivit Rocambole, la police te cherchera elle te cherche même déjà.

— Qu'est-ce que cela me fait, si elle ne vous prend pas ?

— On ne me prend plus, moi, dit Rocambole. Mais c'est de toi qu'il s'agit. Si on n'avait pas fait une descente chez toi cette nuit, tu serais allé ce matin à Saint-Lazare, voir ta femme et ton enfant ?

— Oui, mais je n'ose pas...

— Eh bien ! il faut oser...

— Je suis prêt, dit Rigolo.

Rocambole reprit :

— La police est donc à tes trousses ; mais le dernier endroit où elle ira chercher de tes nouvelles, c'est à Saint-Lazare, et à cette heure, on ne sait pas le premier mot de ce qui s'est passé chez toi, cette nuit, dans la prison.

Par conséquent, il faut que tu ailles à Saint-Lazare.

— J'y vais, dit Rigolo.

— Voici une lettre pour cette femme blonde qui est à Saint-Lazare, dans la même chambre que Mademoiselle Antoinette et ta femme.

Rigolo prit la lettre.

— Maintenant, dit Rocambole, écoute bien ceci :

Rigolo regarda le maître.

— Si la femme blonde n'a pas cette lettre avant midi, ce soir Mademoiselle Antoinette sera morte.

— Oh ! s'écria Rigolo, elle l'aura, dussé-je passer au travers des murs.

Et il cacha la lettre entre sa chemise et son gilet et s'élança dehors.

— Prends une voiture ! lui cria Rocambole.

— Oui, maître.

Rocambole se mit à la fenêtre, et vit Rigolo se jeter dans un fiacre, devant l'église Saint-Philippe du Roule.

Le fiacre partit au grand trot et disparut dans le faubourg Saint-Honoré.

Alors Rocambole ferma la croisée et vint se rasseoir devant la table sur laquelle il avait écrit, tira sa montre en murmurant :

— Je ne vivrai pas jusqu'à ce soir !...

— Mais qu'avez-vous donc, maître ? demanda le Bonnet vert en voyant Rocambole si pâle, qu'on eût dit un cadavre.

— Te souviens-tu, répondit Rocambole, de cette minute d'un siècle de longueur que tu as passée dans la lunette de la guillotine ?

— Oui, maître, murmura le Bonnet vert dont un frisson parcourut tout le corps.

— Eh bien ! dit Rocambole, je vais souffrir pendant huit ou dix heures ce que tu as souffert pendant cette minute.

Alors Rocambole s'accouda sur la table, et, prenant son front pâle dans ses mains crispées :

— Oh ! dit-il, se parlant à lui-même, il y a dans le BIEN des émotions que je n'ai jamais connues, quand j'étais le génie du MAL.

Et les deux forçats, consternés, virent alors une larme rouler sur la joue livide de Rocambole.

LXXVI

Rigolo, pendant le trajet du faubourg Saint-Honoré à Saint-Lazare, eut de terribles battements de cœur.

Quand il voyait sur le trottoir des rues qu'il parcourait un sergent de ville ou un de ces hommes vêtus en bourgeois qui paraissaient appartenir à la police, il se rejetait en arrière et se tenait coi dans le fond du fiacre.

Ce n'était pourtant pas pour lui qu'il tremblait, mais pour Antoinette, dont la vie était en péril, lui avait dit Rocambole, s'il n'arrivait pas à Saint-Lazare avant midi.

Enfin le fiacre s'arrêta devant la prison.

Le factionnaire vit Rigolo en descendre et le laissa passer.

Au lieu de payer le cocher et de le renvoyer, Rigolo lui dit :

— Attendez-moi.

En route, le croque-mort s'était dit :

— Hier, mon enfant était hors de danger; il va peut-être tout à fait bien, maintenant. Marceline a fini son temps ; rien ne s'opposerait donc à ce que je les ramène tous les deux, si le médecin dit qu'on peut transporter le petit. Et si on n'a pas transmis d'ordre encore de la préfecture, je pourrais bien, tout en sauvant mademoiselle Antoinette, me sauver moi-même.

Il frappa au premier guichet.

Le portier le reconnut à son habit de croque-mort et lui ouvrit.

— Ah ! c'est vous ? lui dit-il d'un ton amical.

— Oui, dit Rigolo. Je viens savoir comment va mon petit.

— J'ai entendu dire par M. Albert, un des internes, dit le portier, qui vient de sortir, qu'il allait tout à fait bien.

Rigolo vit au ton et aux manières du portier, à son regard, qu'on ne savait encore rien à Saint-Lazare des poursuites dont il devait être l'objet.

Cela l'enhardit, et il alla frapper à la porte du greffe.

Un sous-brigadier lui dit, en le voyant entrer :

— On voit bien que la mort est bonne pour les gens qu'elle fait travailler.

— Que voulez-vous dire ? demanda Rigolo en tressaillant.

— Que ton petit est tout à fait bien, mon vieux croque-mort, dit le sous-brigadier.

Et il le fit entrer dans le bureau.

Le chef du greffe lui dit :

— C'est vous qui êtes le mari de la détenue Marceline ?

— Oui monsieur, répondit Rigolo.

— Elle est libérée depuis hier matin, dit le chef du greffe, et votre enfant, dit-on, peut être emporté, à la condition d'être bien couvert. Si vous voulez attendre, on va faire descendre votre femme.

— S'il en est ainsi, pensa Rigolo, tout est perdu ! Je ne pourrai pas voir la femme blonde.

Et joignant les mains :

— Ah ! monsieur, dit-il, y pensez-vous ? Hier encore mon enfant était à la mort... et vous voulez que je l'emmène aujourd'hui ?...

— Si le médecin dit qu'il n'y a pas de danger.

— Il y en a, monsieur, il doit y en avoir, dit Rigolo d'un ton suppliant... Et que voulez-vous que nous fassions, ma femme et moi... elle qui sort de prison, moi qui viens d'être malade ? Je n'ai pas un sou à la maison... pas de charbon, pas de bois... et nos effets au clou !... Comment soigner le petit ?... et un médecin ?...

Et Rigolo pleurait de si bonne foi que le chef du greffe en fut ému.

— Nous ne pouvons pourtant pas, dit-il, garder votre femme et votre enfant éternellement.

— Je ne demande pas ça, dit Rigolo pleurant toujours; mais jusqu'à demain seulement.

— Serez-vous plus avancé demain ?

— Oui, répondit le croque-mort. Le directeur de mon administration a demandé pour moi un secours et une place à la Maternité pour ma femme. Il m'a dit ce matin même qu'elle pourrait entrer demain.

Le chef du greffe parut hésiter. Puis, au bout d'une minute :

— Allons ! dit-il, revenez demain. On gardera la mère et l'enfant aujourd'hui encore.

— Et je ne les verrai pas jusqu'à demain ! s'écria Rigolo avec un accent si douloureux, si vrai, si ému, que le chef du greffe qui, lui aussi, avait femme et enfant, en fut touché.

— Allons ! dit-il en souriant, je vois bien qu'il faut faire tout ce que vous voulez, mon brave homme. A la seule fin de vous être agréable, on saute à pieds joints sur tous les règlements.

— Dieu vous bénira, monsieur ! s'écria Rigolo.

Le chef du greffe appela le sous-brigadier :

— Conduisez cet homme auprès de sa femme, dit-il.

Ce sous-brigadier-là était le même qui, la veille, avait déjà guidé Rigolo à travers les corridors de la prison.

—Vous avez une fière chance tout de même, mon brave homme, lui dit-il en chemin. On n'a jamais fait pour personne ce qu'on fait pour vous.

— J'ai surtout la chance d'avoir vu mon enfant revenir de si loin, dit Rigolo; c'est bien un miracle !

— C'est ce que tout le monde dit ici, fit naïvement le sous-brigadier.

— Ah ! la chère demoiselle... murmura le croque-mort en faisant allusion à Antoinette.

— Voilà que toutes les détenues ont pour elle

un respect inusité ici, répondit le sous-brigadier.

— Mais qu'a-t-elle donc fait pour être ici ?

— Elle a volé, dit-on.

— Oh ! c'est impossible !

— C'est ce qu'on prétend, du moins, dit le sous-brigadier; mais il y a des gens qui ne veulent pas y croire.

— Elle est malade, avec ça ?

— Oui, dit le sous-brigadier, et on prétend qu'elle a une maladie bien extraordinaire.

— Il m'a semblé qu'elle avait le visage tout violet, dit Rigolo.

— Le premier jour il était noir. Elle va mieux.

— Et l'autre dame qui est avec elle ?

— C'est le même mal. Le docteur n'y comprend rien...

Comme le sous-brigadier donnait à Rigolo cette explication, ils arrivaient à la porte de la pistole.

— Entrez ! dit le sous-brigadier en ouvrant la porte.

Le croque-mort, à peine sur le seuil, vit sa femme levée, tenant son enfant dans ses bras.

Elle était souriante et l'enfant ne pleurait plus.

Antoinette s'était mise sur son séant et lisait.

Vanda, dont le lit était tout près de la porte, regarda le croque-mort avec indifférence.

Mais celui-ci, en passant, fit un faux pas et

s'appuya au lit de Vanda pour ne point tomber.

En même temps il glissa sous ses couvertures le billet de Rocambole, accompagnant cette manœuvre d'un regard expressif et murmurant tout bas :

— C'est de la part du maître.

Vanda cacha le billet et répondit par un regard non moins expressif.

Tandis que Rigolo embrassait sa femme et son enfant, le docteur entra.

— Eh bien ! dit-il, vous venez chercher votre enfant ?

— Ah ! monsieur, répondit Rigolo, qui maintenant ne tenait plus à rester à Saint-Lazare, car sa mission était remplie, vous croyez donc qu'on peut l'emmener ?

— J'en suis sûr, mon garçon. Couvrez-le bien, cela suffit.

Rigolo et sa femme se confondirent en excuses, en remercîments; baisèrent tous deux, avec respect, les mains d'Antoinette, et quittèrent la pistole où la jeune fille et Vanda demeurèrent seules, après le départ du docteur.

Rigolo, en s'en allant, avait rencontré le regard de Vanda, et ce regard disait éloquemment :

— Tu peux rassurer ceux qui t'envoient.

Vanda avait déjà lu le billet de Rocambole.

. . . . . .

Quelques heures après, Vanda et Antoinette causaient tout bas, tandis que Marton faisait le ménage de la pistole.

— Madame, disait Antoinette, serai-je bientôt guérie de ce mal singulier que vous m'avez donné?

— L'heure de la délivrance approche, murmura Vanda.

— Mais resterai-je noire?

— Enfant, voyez si je le suis moi-même.

Et Vanda, en effet, montra son visage qui, violacé l'avant-veille, était redevenu blanc; ses bras et ses épaules seuls avaient encore quelques taches brunes.

— J'ai toujours soif, reprit Antoinette.

— Je vais vous chercher de la tisane, répondit la belle Marton.

Et elle sortit.

Quelques minutes après, on entendit des cris dans le corridor et la voix de Marton qui appelait l'interne de service.

Un quart d'heure plus tard, Marton revint, tenant à la main une assiette et sur cette assiette un bol de tisane.

— Que s'est-il passé? demanda Vanda.

— C'est cette canaille de Chivotte qui est tout en sang et qu'on vient d'amener au laboratoire, comme je m'apprêtais à revenir, répliqua Marton. Je crois

bien qu'on l'a assommée là-bas. La *tisannière* était seule. J'ai posé mon bol sur la table et je suis allée chercher le médecin. Ce qui fait, mademoiselle, que la tisane est peut-être un peu froide.

Et elle tendit le bol à Antoinette, qui le prit.

Mais, à ce moment, Vanda lui arrêta le bras et dit à Marton :

— Est-ce que la Chivotte était déjà dans le laboratoire quand tu as laissé ton bol sur la table ?

— Oui, madame, dit la belle Marton.

Vanda arracha le bol des mains d'Antoinette et en jeta le contenu sur le parquet.

— Que faites-vous ? s'écrièrent à la fois Antoinette et Marton.

— Je vous sauve d'une mort horrible, répondit froidement Vanda, tandis qu'Antoinette frissonnait...

LXXVII

La lettre que Rocambole avait fait parvenir à Vanda, par l'entremise de Rigolo le croque-mort, était ainsi conçue :

« Timoléon, l'agent des persécuteurs d'Antoinette, vient de faire passer à la Chivotte du poison destiné à la jeune fille. Ne la laisse plus ni boire ni manger et agis ! »

C'était laconique, comme on le voit, et Rocambole ne prenait ni le temps ni la peine d'expliquer à Vanda comment il avait su par Timoléon lui-même qu'Antoinette était en danger de mort, et que maître de la fille de ce dernier, il le tenait en respect.

Ce silence laissait à Vanda le champ vaste pour les conjectures.

Elle se dit en elle-même, tandis que la fille Marton et Antoinette la regardaient avec une sorte de stupeur, qu'elle tenait dans ses mains une vengeance terrible et immédiate.

Mais elle ne crut pas devoir faire part à la jeune fille et à la fille Marton de ses réflexions ni de ses projets.

Et comme toutes deux, muettes et pâles, avaient les yeux fixés sur elle, Vanda reprit :

— La Chivotte a empoisonné la tisane.

— Oh! jour de Dieu! murmura la belle Marton, qui s'élança vers la porte, c'est de mes mains qu'elle va mourir!...

— Mais Vanda la retint d'un geste.

— Mon enfant, dit-elle, Dieu défend de se venger.

— Ah! vous êtes bonne, madame, murmura Antoinette, qui lui prit vivement les deux mains et les pressa affectueusement.

Mais la belle Marton s'écria :

— Non ! non ! il faut que je l'extermine !...

— Et moi, je t'en prie, pardonne-lui, dit Antoinette qui avait fini par tutoyer Marton.

— Ah ! saint ange du bon Dieu, exclama la belle Marton, mais vous ne savez donc pas qu'elle recommencera demain.

— Demain, dit Vanda, il sera trop tard...

La belle Marton regarda la Russe et sembla, par son regard, lui demander l'explication de ces paroles, Vanda reprit :

— Ne vous ai-je pas dit, en entrant ici, que je venais pour sauver mademoiselle ?

— Oui, madame, vous me l'avez dit.

— Pour favoriser son évasion ?

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien ! demain, Mademoiselle Antoinette n'aura plus rien à craindre de Madeleine la Chivotte.

— Elle sera sortie ?

— Peut-être... dit Vanda, qui ne voulut pas s'expliquer davantage.

Mais la belle Marton s'écria de nouveau en serrant les poings :

— Ça ne m'empêche toujours pas d'exterminer la Chivotte, ça...

— Marton !... supplia Antoinette, qui la prit par le bras.

— Si tu faisais cela, dit froidement Vanda, tout serait perdu.

— Perdu!

— Oui, dit la Russe, parce que Madeleine ne manquerait pas de se vanter de ce qu'elle a fait.

— Tant mieux, dit Marton, qui ne comprenait pas encore. *Charlot* n'est-il pas là?

Dans leur pittoresque langage, les voleurs ont donné ce singulier nom au bourreau.

— Sans doute, dit Vanda. Mais, en attendant, on nous séparerait de Mademoiselle Antoinette, par précaution pure et pour la mettre à l'abri de tout danger...

— Oh! ça, jamais, fit Marton, qui s'agenouilla devant Antoinette.

— Et séparée d'elle, ajouta Vanda, je ne pourrais plus la sauver!

Ce raisonnement si simple et si juste frappa la belle Marton.

— Mais cette misérable, s'écria-t-elle, ne sera donc pas punie?

— Oh! si, et d'une façon terrible, dit Vanda, dont l'œil étincela comme une lame d'épée au soleil. Elle et ceux qui l'ont payée pour commettre ce crime...

— Vrai? fit Marton.

— Je te le jure, répondit Vanda avec un calme

qui jeta l'épouvante dans le cœur plein de bonté d'Antoinette.

— Soit, reprit Marton, mais alors, madame...

Elle hésita.

— Quoi donc? fit Vanda.

— Gardez-moi ici... retenez-moi... que je ne voie plus cette femme, ou sinon... je fais un malheur.

— Au contraire, fit Vanda, il faut que tu te contiennes et que tu revoies Madeleine.

— La revoir! exclama la belle Marton. Ah! malheur!

— Il le faut.

— Mais... pourquoi?... balbutia la fille perdue, que Vanda tenait clouée sous son regard fascinateur.

— Tu vas le comprendre. La Chivotte, dans le doute où elle est d'avoir réussi dans son abominable dessein, peut essayer d'empoisonner tout ce qui sera destiné à mademoiselle.

— C'est vrai, fit Marton, frappée de la justesse de l'observation...

— Il faut même qu'elle croie, reprit Vanda, que Mademoiselle Antoinette a bu la tisane.

— Comment le lui faire savoir? demanda Marton.

— Mais d'une façon bien simple. Tu vas reprendre ce bol...

Et elle désignait le bol qui était entièrement vi-

de, et qu'elle avait pris sur la table après en avoir jeté le contenu sur le parquet.

— Et puis ?

— Tu vas retourner au laboratoire, où certainement la Chivotte est encore, et où on se donne la peine d'arrêter son hémorrhagie.

— Bon !

— Et tu diras : Mademoiselle Antoinette trouve la tisane délicieuse et je viens en chercher encore un bol.

Marton hésitait.

— Ah ! dit-elle, j'ai si peur de ne pouvoir me contenir en présence de cette canaille...

— Il le faut cependant, dit Vanda.

— Il le faut d'autant mieux, dit Antoinette en souriant, que j'ai toujours soif, ma bonne Marton.

Cette prière était un ordre.

Marton prit le bol et sortit de la pistole en disant :

— Je suis ici dans cinq minutes et vous pourrez boire de confiance, cette fois... c'est moi qui vous le dis !

Marton partie, Vanda regarda Antoinette avec mélancolie.

— Pauvre enfant ! dit-elle, vous avez des ennemis qui ne reculeront devant rien.

Je ne leur ai pourtant jamais fait de mal, murmura Antoinette.

— Oui, mais ils ne veulent pas vous rendre votre fortune.

— Eh bien ! dit Antoinette qu'ils la gardent et me rendent ma vie heureuse et pauvre.

— Non, dit Vanda, il faut qu'ils vous rendent tout. Le *maître* le veut.

Vanda aussi disait le *maître* en faisant allusion à Rocambole.

Dans la nuit précédente, tandis que la surveillante dormait, pendant que Marceline, la pauvre mère, s'était assoupie, son enfant sur son sein, Vanda s'était glissée sans bruit jusque sur le pied du lit d'Antoinette.

Et là, elle avait dit à la jeune fille étonnée l'étonnante histoire de cet homme que les uns craignaient, que les autres adoraient, de cet homme qui s'était tour à tour appelé Joseph Pipart, le marquis de Chamery, le forçat Cent dix-sept et le major Avatar, qui était devenu l'ami et le protecteur de Milon, et lui avait juré de rendre aux deux orphelines leur nom et leur fortune.

Et Vanda avait su poétiser son héros et son dieu; elle l'avait dépeint avec cet enthousiasme terrible que la nature met au cœur de la femme forte lorsqu'elle se sent courbée tout à coup par un homme plus fort qu'elle.

Et Antoinette avait cru Vanda, et comme elle, à présent, elle avait foi dans Rocambole.

— Mais, madame, dit-elle, après un moment de silence, et un peu après que Marton fut sortie, son bol à la main, vous dites que demain je ne serai plus ici?

— Peut-être...

— Le moment de mon évasion est donc venu?

— Oui, mon enfant.

— Mais comment percerez-vous ces murailles? comment ouvrirez-vous ces portes?

— Portes et murailles tomberont quand je le voudrai... et si vous le voulez...

— Si je le veux!

— Ah! dit Vanda, c'est qu'il faut avoir foi en moi.

— Oh! madame...

— Foi en Rocambole...

— Soit, dit Antoinette.

— Foi en Milon.

Ce nom était décisif. Antoinette croyait en Milon comme une fille en son père.

— Ce que je vais vous demander, dit encore Vanda, c'est Milon qui vous le demande.

— J'obéirai, dit simplement Antoinette.

— Eh bien! écoutez.

Et Vanda prit Antoinette dans ses bras et lui mit un baiser au front.

. . . . . .

Cependant la belle Marton était allée au laboratoire.

Ainsi que l'avait prévu Vanda, la Chivotte s'y trouvait encore, et on venait de lui arrêter son hémorrhagie.

Quand elle vit entrer Marton, son regard étincela.

Marton lui dit :

— On t'a donc flanqué quelque tripotée, que tu étais tout à l'heure en bouchère?

Et, après ce sarcasme, elle tendit son bol à la détenue, qui remuait le feu sous la chaudière, où la tisane bouillait à grande eau :

— Donne-m'en encore un bol, dit-elle; la demoiselle en veut encore.

— L'a-t-elle trouvée bonne? demanda la Chivotte, qui ne put retenir sa joie.

— Délicieuse! fit Marton, qui parvint à contenir son animosité et sa colère.

— Et elle en veut encore?

— Oui.

On remplit de nouveau le bol de Marton, qui ne quittait pas la Chivotte des yeux, et celle-ci ne s'approcha ni de la chaudière ni de Marton.

Marton posa le bol sur une assiette et s'en alla.

Quand elle entra dans la pistole d'Antoinette, le

médecin s'y trouvait. Il constatait avec étonnement que la jeune fille et Vanda étaient redevenues presques blanches et il se confondait en exclamations vis-à-vis des deux internes qui l'accompagnaient.

— Quand on pense, disait-il, que tandis que nous cherchons des remèdes à ce mal bizarre, la nature opère toute seule! Jusqu'à présent, nous avons fait de la médecine expectante.

— Et la tisane nous réussit, dit un des internes en riant, car je crois qu'on n'a encore donné que cela à ces deux femmes.

— Eh bien, en voilà encore, de la tisane! dit Marton qui entrait en ce moment.

Antoinette étendit la main vers le bol, le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

Mais soudain elle poussa un cri terrible, laissa échapper le bol qui se brisa, porta la main à sa poitrine comme s'y un volcan s'y était allumé, se dressa tout debout, ainsi que mue par un ressort, jeta un nouveau cri et retomba inanimée sur son lit, à la grande stupéfaction du docteur et des deux internes.

— Mon Dieu! s'écria la belle Marton, je n'ai pas lavé le bol... c'est le poison qui est resté au fond!...

Le docteur prit la main d'Antoinette; cette main était froide. Il posa la sienne sur son cœur, le cœur de la jeune fille ne battait plus...

— Mais elle est morte! s'écria-t-il.

LXXVIII

Revenons à Timoléon, à qui nous avons vu Rocambole tourner le dos le matin après l'avoir traité d'imbécile.

Timoléon avait passé une journée terrible.

Il savait le poison à Saint-Lazare, et il n'avait aucun moyen de faire défendre promptement à la Chivotte de s'en servir.

Rocambole avait eu beau lui dire de se tenir tranquille, Timoléon était livré à des angoisses qui devenaient plus poignantes d'heure en heure. Cette Antoinette qu'il avait persécutée, fait enlever par des bandits, confondue avec des voleurs et des femmes perdues, il aurait voulu maintenant lui sauver la vie au prix de la sienne, car la vie d'Antoinette, c'était la vie de sa fille.

Il savait bien que si Antoinette mourait, Rocambole tuerait sa fille à lui.

Et cet homme, qui n'avait reculé devant rien, qui avait trahi les uns, volé les autres, et créé ce honteux métier qu'à Paris on appelle le *chantage*, mais dans le cœur de qui Dieu avait mis un sentiment honnête, comme une fleur parmi des ronces; cet

homme désespéré erra toute la journée de rue en rue, comme un corps sans âme, comme une âme en peine de son corps, regardant tout et ne voyant rien, écoutant sans entendre et oubliant même de manger.

Rocambole lui avait défendu de faire quoi que ce fût.

Et Timoléon savait que Rocambole ne pardonnait pas qu'on lui désobéît.

Quelquefois il s'était arrêté au milieu de cette promenade sans but qu'il faisait à travers Paris depuis le matin, et alors, tâchant de retrouver son calme et sa présence d'esprit, il s'était dit que le sangfroid de Rocambole était de bonne augure, qu'il sauverait Antoinette et que sa fille à lui ne mourrait pas.

Mais le doute et la peur le reprenaient bientôt. La Chivotte était une femme d'énergie ; elle agissait promptement. Si le poison lui était parvenu, elle s'en serait servi au plus vite.

Et il n'était que trop certain, trop évident pour Timoléon que sa lettre était arrivée à son adresse.

Cet homme, qui avait longtemps blasphémé Dieu, passa aux abords d'une église, et voyant la porte ouverte, il entra.

L'église était déserte ; un pâle rayon du soleil couchant errait sur les vieux vitraux.

Timoléon se mit à genoux, et pour la première

fois peut-être cet homme pria Dieu et lui demanda la vie d'Antoinette, c'est-à-dire la vie de sa fille bien-aimée.

Il sortit de l'église plus calme avec une lueur d'espoir au cœur.

Il n'avait pas mangé depuis la veille, et il éprouvait des douleurs d'estomac dont il ne se rendait pas compte.

La nuit venait, enveloppée dans ce brouillard jaune particulier à Paris, au travers duquel les becs de gaz semblent recouverts d'un crêpe.

Timoléon vit un restaurant ouvert. Il y entra, s'assit machinalement à une table, et attendit que le garçon s'approchât de lui. Il avait oublié de fermer la porte.

Un marchand de journaux ambulant vint alors se placer sur le seuil et cria :

— Le journal du soir !... demandez le journal du soir ! Curieux détails sur le drame qui s'est passé à la prison de Saint-Lazare !...

A ces mots, Timoléon bondit sur ses pieds, arracha un journal des mains du marchand et se sauva.

Le marchand le prit pour un fou et ne pensa pas même à réclamer ses trois sous.

Timoléon était déjà loin... Il avait couru se placer devant un magasin de nouveautés dont la devanture était brillamment éclairée, et là ouvrant le journal

d'une main fiévreuse, pâle, la sueur de l'angoisse au front, il cherchait les détails annoncés par le marchand.

A la deuxième page, on lisait et Timoléon frissonnant lut ce qui suit :

UN DRAME A SAINT-LAZARE

« Un événement étrange, enveloppé de mystère, vient de jeter l'émoi dans la maison d'arrêt et de correction dite prison de Saint-Lazare et qui est, comme on sait, située dans le haut du faubourg Saint-Denis.

« Une jeune fille, détenue sous prévention de complicité de vol et d'affiliation à une bande de malfaiteurs, qui se disait être d'une bonne famille, et que l'instruction a démontré être la fille d'une marchande du quartier des Halles, appelée la Marlotte, est morte aujourd'hui dans des circonstances étranges.

« La fille A..., — nous croyons devoir taire son nom, — arrêtée depuis quatre ou cinq jours, avait été atteinte, dès le lendemain de son arrivée, d'une maladie de peau extrêmement rare, sinon tout à fait inconnue en Europe, mais, paraît-il, assez commune dans l'Inde et au Japon.

« Cette maladie change en noir les peaux les plus blanches, et couvre la langue de boutons violacés.

Elle est quelquefois mortelle, mais la science assure qu'elle n'est pas contagieuse.

« Cependant, chose extrêmement bizarre, presque à la même heure où cette maladie se déclarait chez la fille A... une autre détenue en était également atteinte.

« Ces deux femmes avaient été transportées dans une pistole pour y recevoir les soins que réclamait leur état.

« La fille A..., qui persistait à nier son identité et à prétendre qu'elle était innocente et persécutée, s'était fait un véritable parti parmi les détenues, grâce à sa jolie figure, à sa douceur, grâce aussi peut-être à son intimité avec une fille nommée la belle Marton, et qui exerçait sur les détenues un véritable despotisme.

« Une autre femme, au contraire, surnommée la Chivotte, avait pris en aversion la fille A...

« Comme le mal de cette dernière n'était pas contagieux, on avait laissé dans sa pistole une mère et son enfant. L'enfant, pendant la nuit d'avant-hier, a été pris du croup. La fille A..., qui affectait une grande piété, s'est mise à genoux et a prié Dieu, tout en ayant bien soin de donner à l'enfant des soins tout à fait terrestres.

« L'enfant n'est pas mort, il a même été sauvé ; et le bruit s'est répandu dans la prison de Saint-La-

zare que la fille A... était une sainte et qu'elle opérait des miracles.

« Nous insistons sur ces détails pour faire comprendre ce qui s'est passé ensuite.

« La fille Madeleine la Chivotte, qui avait pris la fille A... en aversion, s'est trouvée alors toute seule de son bord et l'objet de la part des autres détenues d'une sorte d'ostracisme. Sa haine pour la fille A... s'en était augmentée.

« Or, ce matin, la Chivotte a été prise d'un saignement de nez et conduite à l'infirmerie.

« Là, elle a rencontré la fille Marton, qui préparait de la tisane pour la fille A...

« Que s'est-il passé ?

« C'est encore un mystère. Toujours est-il que, peu après la fille A..., après avoir bu un bol de tisane, est tombée morte.

« La détenue Marton accusa hautement la Chivotte d'avoir empoisonné la fille A...

« Il y a rumeur dans la prison de Saint-Lazare et on craint une révolte. »

« P.-S. Au moment de mettre sous presse, on nous adresse de nouveaux détails :

« Une révolte a éclaté dans la prison, à l'heure du coucher, et la Chivotte a été assommée à coups de sabots par les détenues.

« Elle n'est pas morte encore, mais on a peu d'espoir de la sauver.

« Quant à la fille A..., que l'on persiste à appeler la Sainte, son lit de mort est devenu un but de pèlerinage.

« On n'a même eu tout d'abord que ce moyen d'apaiser l'insubordination.

« Presque toutes les détenues ont été admises à venir, deux par deux, visiter la dépouille de la fille A...

« Les funérailles de cette dernière auront lieu demain.

« On avait songé d'abord, dans l'intérêt de la science, à faire l'autopsie du cadavre ; mais, en présence de la surexcitation extraordinaire des esprits, le directeur de la prison s'y est sagement opposé.

« La fille A... sera inhumée, et les détenues ne parlent de rien moins que de se cotiser pour lui acheter un terrain et l'arracher à la fosse commune qui l'attend. »

Timoléon avait lu ces détails, la sueur de l'angoisse au front.

Il chancelait et n'avait plus la force de fuir.

Tout à coup il s'écria, se redressant l'œil en feu :

— Oh ! mais il faut que je sauve ma fille !

Mais alors une main s'appuya sur son épaule, et Timoléon recula.

Un homme était devant lui. Cet homme était le major Avatar.

— Rocambole ! exclama Timoléon épouvanté.

Rocambole le prit par le bras et l'emmena dans une ruelle voisine, qui était sombre et déserte.

— Grâce ! grâce pour ma fille ! exclama Timoléon avec un accent de désespoir. Vous savez bien qu'il n'y a pas de ma faute...

— Je ferai grâce à ta fille si tu m'obéis, dit Rocambole.

Il était calme et froid comme la justice, cet homme qui n'avait qu'un mot à dire pour que Timoléon n'eût plus de fille.

— Oh ! parlez... que faut-il faire ? supplia celui-ci.

— Puisque tu avais refait un état-civil à Antoinette, il faut qu'il nous serve à quelque chose.

Timoléon le regardait d'un air hébété.

— N'as-tu pas fait prouver clair comme le jour que Mademoiselle Miller était la fille d'une femme appelée la Marlotte ?

— C'est vrai, dit Timoléon en courbant la tête.

— Eh bien ! reprit Rocambole, c'est bien le moins qu'une mère réclame le corps de sa fille.

— Ah ! fit Timoléon, stupide de douleur et d'effroi.

— Ecoute-moi bien, continua Rocambole. Ceci te regarde. Si demain avant midi la Marlotte n'a pas obtenu que le corps de sa fille serait enterré au ci-

metière Montmartre, dans un terrain spécial, que tu choisiras avec elle, tu peux renoncer à tout jamais à revoir la tienne.

— J'obéirai !... murmura Timoléon, qui regarda cet homme étrange et eut un vague espoir.

— Voilà mille francs pour acheter le terrain, ajouta Rocambole, en mettant un rouleau d'or dans la main de Timoléon.

Il fit un pas de retraite, puis revint :

— Ah ! dit-il, puisque la Marlotte est sa mère tu peux bien être son oncle, toi, et suivre le convoi, et veiller à ce que le corps soit déposé dans un caveau provisoire que le fossoyeur Rigolo te désignera, car nous voulons qu'Antoinette ait un monument.

Et sur ces mots, Rocambole s'éloigna.

LXXIX

Tout ce que le journal racontait était rigoureusement vrai.

Une espèce de révolte avait éclaté à Saint-Lazare, et après que la nouvelle de la mort d'Antoinette se fut répandue, la Chivotte fut presque assommée.

Quand on la transporta à l'infirmerie, elle était dans un tel état, que les médecins ne pouvaient répondre de sa vie.

La surexcitation des détenues ne s'était pas calmée après cet acte de justice sommaire.

Dans une prison d'hommes, on eût fait venir de la troupe, baïonnette en avant; mais un tel moyen répugne lorsqu'il s'agit d'une prison de femmes, et le directeur, homme fort sage, préféra suivre les bons conseils de sœur Marie.

Sœur Marie était, on s'en souvient, cette religieuse qui s'était montrée si bonne pour Antoinette, et que la jeune fille, dans sa lettre à Agénor, disait être, selon elle, une femme du monde que quelque violent orage avait jeté dans la vie du cloître.

Sœur Marie avait dit au directeur:

— Toutes ces femmes, la plupart sans éducation et que le vice amène ici, sont portées naturellement à la superstition. Que demandent-elles? A voir sur son lit de mort celle qu'elles prétendent être une sainte : pourquoi leur refuser cette satisfaction? Je réponds de les calmer et de les faire rentrer dans l'obéissance et le devoir si cette permission leur est accordée.

Le directeur avait consenti à cette mesure.

Les détenues avaient donc été amenées, deux par deux ou quatre par quatre, dans la pistole ou la jeune fille était couchée toute vêtue sur son lit funèbre.

Marton sanglotait au pied du lit.

Vanda, la compagne mystérieuse d'Antoinette, était calme et triste.

Ce spectacle avait quelque chose de simple et de grandiose tout à la fois, qui fit une impression profonde sur les prisonnières.

Toutes se retirèrent après avoir baisé la main de la morte, emportant la conviction que ce dernier adieu leur porterait bonheur.

Le soir, à dix heures, Saint-Lazare était rentré dans le calme et l'obéissance.

Sœur Marie, qui était la surveillante en chef du corridor Saint-Vincent-de-Paul, avait permis qu'Antoinette fût veillée par Vanda et Marton.

Cette dernière pleurait toujours.

Tout à coup, et comme la nuit était avancée et qu'elles étaient seules, Vanda lui mit la main sur l'épaule :

— Pourquoi pleures-tu ? dit-elle.

— Ah ! pouvez-vous me le demander ! s'écria la belle Marton avec une nouvelle explosion de douleur.

Et elle montrait le corps blanc et froid d'Antoinette...

— Ne disais-tu pas, hier encore, reprit Vanda, que Dieu avait fait un miracle en sa faveur ?

— Oh ! c'est vrai, ça.

— Eh bien ! qui te dit qu'il n'en fera pas un second ?

La belle Marton tressaillit et leva sur Vanda un œil hagard.

— Que voulez-vous dire? fit-elle.

— Dieu, qui a sauvé l'enfant, ne peut-il pas ressusciter Antoinette?

— Est-ce possible, mon Dieu? fit Marton en jetant un cri de joie et d'angoisse suprême.

— Tout est possible à Dieu, répondit Vanda avec un tel accent de conviction que la belle Marton se remit à genoux et murmura :

— O mon Dieu! si vous faisiez cela, qui donc oserait méconnaître votre puissance?

— Espère, dit Vanda, qui ne voulut pas s'expliquer davantage.

Mais elle avait mis l'espérance au cœur de Marton, et quand les premières lueurs de l'aube passèrent au travers des fenêtres grillées de Saint-Lazare, Marton ne pleurait plus.

Les funérailles devaient avoir lieu, le matin, un peu avant midi, ou à l'issue d'une messe qui serait célébrée pour le repos de l'âme de la morte.

Sœur Marie entra dans la pistole et annonça à Vanda et à Marton que la mère d'Antoinette était venue réclamer son corps, annonçant l'intention que la dépouille mortelle de sa fille ne reposât point dans la fosse commune.

— Quelle mère? s'écria Marton indignée.

Mais Vanda mit un doigt sur sa bouche, et Marton se tut.

Vanda avait reconnu la main de Rocambole dans cette circonstance. Un peu avant la levée du corps, cette femme, qui disait être la mère d'Antoinette et qui s'était présentée à Saint-Lazare en pleurant, fut introduite dans la pistole.

Elle reconnut Antoinette pour sa fille et signa le procès-verbal de décès qu'on lui présenta.

La belle Marton n'osa rien dire, tenue en respect qu'elle était par le regard froid de Vanda.

Puis on apporta la bière, et Antoinette y fut placée dans son costume de détenue.

— Ah! Madame... Madame... murmura Marton éplorée, vous voyez bien que Dieu ne fait pas de miracle...

— Espère encore... dit Vanda.

La bière fut portée à la chapelle.

Les détenues avaient obtenu la permission d'assister à la messe.

Vanda, quoique malade encore, se leva et voulut descendre à l'église.

Tant qu'elle dura, on entendit sangloter la belle Marton.

Un moment, Vanda, qui était agenouillée à son côté, se pencha vers elle et lui dit :

— Tu n'espères donc plus ?

Et Marton tressaillit encore et, une fois de plus, elle regarda Vanda, obéissant à un espoir insensé.

— Mais Dieu peut donc ressuciter les morts ? fit-elle.

— Peut-être...

C'est par une petite porte qui est au fond de la chapelle que sortent les morts.

Après l'absoute, cette porte s'ouvre et laisse voir deux sentinelles, puis, derrière les sentinelles, le directeur de la prison, le médecin et les parents de la morte, si elle en a.

Les employés des pompes funèbres, qu'on n'a pas vus jusque-là, entrent alors et s'emparent du cercueil.

Vivante, la détenue est entrée par le greffe ; morte, elle sort par le chemin de ronde.

En face de cette porte de la chapelle est un corridor qui y conduit ; dans le chemin de ronde est un petit bâtiment sans caractère et sans majesté, qu'on dirait destiné à servir de magasin ou de débarras.

C'est la Morgue.

Quelquefois, si la messe a lieu de très-bonne heure on y transporte la morte jusqu'au moment de l'enterrement.

Mais on avait dispensé Antoinette de cette lugubre station.

Quand on vint prendre la bière sur le catafalque, Marton jeta un cri.

— Madame ! Madame !... balbutia-t-elle en se serrant contre Vanda, vous voyez bien qu'on l'emporte !...

— Silence ! répondit Vanda. Regarde plutôt...

Et elle lui montra un des deux croque-morts qui s'étaient saisis du cercueil.

Marton, stupéfaite, reconnut Rigolo...

Rigolo, dont Antoinette avait sauvé l'enfant ! Et Rigolo ne pleurait pas, et Rigolo semblait emporter la bière d'une morte inconnue.

— Tu vois bien qu'il espère encore, lui ! dit Vanda.

Et Marton courba la tête et cessa de pleurer.

Au dehors, dans le couloir qui mène au chemin de ronde, on entendait les sanglots brayants de la prétendue mère d'Antoinette.

Cette femme, qui s'était avancée vers la porte de la chapelle, s'appuyait sur le bras d'un homme frémissant et pâle.

Marton l'aperçut et murmura :

— Timoléon !

Vanda mit encore une fois son doigt sur ses lèvres :

— Tais-toi ! dit-elle.

Et la porte du couloir se ferma sur la bière et son modeste cortége.

Antoinette était hors de Saint-Lazare !.....

.....

A sept heures du soir, Vanda et l'inconsolable Marton étaient seules dans cette pistole où la veille encore reposait le corps d'Antoinette...

— Ah ! Madame, disait cette dernière, il n'y a plus d'espoir, allez ! Elle est bien morte, et Dieu ne la ressuscitera pas.

— Qui sait ?

— Elle est sous terre à présent, murmura la belle Marton, et la terre ne se soulèvera point...

— Tu n'espères donc plus la revoir ?

— Hélas ! non... dit la pauvre fille qui s'était reprise à pleurer.

— Tu as donc moins de foi en Dieu que moi ? Vois, je suis calme, pourtant... et j'étais venue ici pour la sauver...

Ces mots ramenèrent Marton au sentiment des choses de ce monde.

— Mais, Madame, dit-elle, vous voilà prisonnière...

— Pour deux heures encore, dit Vanda.

La belle Marton tressaillit :

— On va donc venir vous délivrer ?

— Non, je me délivrerai moi-même.

— Vous ?

— Moi, dit Vanda avec calme.

Puis, regardant la belle Marton :

— Si on te rendait la liberté, dit-elle, renoncerais-tu à ta vie de débauche et de vol ?

— Oh ! dit Marton, si Antoinette avait vécu, j'aurais voulu la servir à genoux, et Dieu m'aurait peut-être pardonné.

— Et si elle ressuscitait ?

— Madame ! murmura Marton éperdue, ne dites plus cela, vous me rendriez folle.

— Soit ; mais veux-tu sortir d'ici ?

— Avec vous ?

— Avec moi.

— Si je le veux, dit Marton ; mais quand, mais comment ?

— Réponds, le veux-tu ?

— Oui, certes, je le veux.

— Ecoute-moi, alors, et dis-moi si tu connais le chemin de ronde ?

— Oh ! dit Marton, si on pouvait arriver jusqu'au chemin de ronde, ce ne serait pas bien malin de s'évader.

— Nous y arriverons... Mais, silence !

On entendait dans le corridor un pas lourd et inégal, comme celui d'une personne qui aurait un jambe de bois.

Vanda colla sa bouche à l'oreille de Marton.

— La sœur infirmière, dit-elle, vient m'apporter

une potion calmante. Quoi que tu voies, quoi que je fasse, ne dis rien.

En effet, une seconde après, une clé tourna dans la serrure de la pistole.

Vanda s'était blottie dans son lit toute vêtue.

L'infirmière entra, un bol d'une main, une lampe de l'autre. Elle posa la lampe sur la table et s'approcha de Vanda :

— Comment êtes-vous ce soir ? lui dit-elle.

Assez mal, répondit Vanda d'une voix faible. Je crois que j'ai la langue enflée.

— Voyons ! dit l'infirmière sans défiance.

Elle déposa le bol et reprit la lampe ; puis elle se pencha sur Vanda pour examiner sa langue.

Mais d'un souffle puissant, Vanda éteignit la lampe et, en même temps, l'infirmière se sentit serrée à la gorge comme dans un étau.

— Si vous criez, je vous étrangle ! dit Vanda qui avait un poignet de fer.

LXXX

L'infirmière était une vieille religieuse qu'on appelait sœur Léocadie.

Elle avait plus de soixante ans, et n'avait plus cette énergie que la jeunesse prête au sentiment du devoir.

Grande, maigre, d'une blancheur presque diaphane; elle avait le visage uni et sans rides, et sans ses cheveux blancs et sa taille voûtée, on aurait pu la croire jeune.

Sœur Léocadie, qui était à Saint-Lazare avant que les religieuses y fussent un moment remplacées par des dames laïques, y était revenue lorsque ces dernières furent dépossédées de leurs fonctions.

Elle jouissait dans la prison d'une foule de libertés et d'immunités que n'avaient jamais demandées les autres religieuses, qui sortent rarement et ne franchissent presque jamais la porte du greffe.

Ainsi elle avait, comme on dit, la clé maîtresse, c'est-à-dire celle qui ouvre non-seulement les différentes portes de communication dans l'intérieur de la prison, mais encore celle qui permet d'arriver au greffe où commence le service des employés mâles :

Sœur Léocadie ne relevait de personne, elle allait tout droit au directeur pour la moindre réclamation, sans jamais vouloir obéir à ce qu'on appelle la loi de la filière.

La démarche de sœur Léocadie était d'autant plus singulière et facile à reconnaître, qu'elle avait un pied-bot.

Ce pied, armé d'une énorme chaussure, retentissait dans les corridors comme la hallebarde du suisse

dans une église et rendait Léocadie reconnaissable à tout le monde.

En outre elle possédait une voix chevrotante, aigre et grondeuse qui faisait sourire les bonnes sœurs.

Elle était toujours de mauvaise humeur, et les employés du greffe souriaient pareillement quand ils la voyaient arriver au bureau comme une tempête, et dire en passant :

— Je vais chez le directeur et nous allons bien voir !...

Le portier du greffe se hâtait de lui ouvrir la porte intérieure, de peur d'avoir maille à partir avec elle.

Or, depuis trois jours qu'elle était à la pistole, Vanda s'était livrée à une étude consciencieuse des intonations de voix de la sœur Léocadie.

Marton avait vu la lampe s'éteindre ; puis elle avait entendu le bruit d'une courte lutte terminée par ces mots.

— Si vous criez, je vous étrangle !

Puis, plus rien...

Vanda avait bâillonné avec son mouchoir la sœur Léocadie, à demi morte de peur.

— A l'œuvre ! à l'œuvre ! dit-elle tout bas, s'adressant à Marton.

Il était nuit, mais un rayon de lumière glissait au travers de la porte entr'ouverte.

Grâce à cette clarté, la belle Marton vit la Russe sauter hors du lit, garrotter la religieuse avec son fichu, la coucher dans son lit et amonceler sur elle les draps et les couvertures.

Vanda dit à Marton :

— Mets-toi derrière la porte, et aussitôt que la sœur que je vais appeler sera entrée, ferme-la.

Le corridor Saint-Vincent-de-Paul était plongé dans une demi-obscurité, surtout auprès de la pistole de Vanda, qui se trouvait assez loin de l'unique réverbère.

Marton stupéfaite, vit la Russe se tenir sur le pas de la porte et appeler d'une voix qui était à s'y méprendre celle de sœur Léocadie :

— Sœur Ursule?... sœur Ursule?

La vraie sœur Léocadie se débattait sous les couvertures du lit de Vanda, et était si bien bâillonnée qu'il lui eut été impossible de faire entendre même un gémissement.

Sœur Ursule était une jeune religieuse, toute nouvelle à Saint-Lazare, et à qui avait été dévolue la fonction de gardeuse de nuit.

Vanda l'avait aperçue à l'extrémité du corridor faisant sa tournée d'inspection, une lanterne à la main.

Sœur Ursule, croyant reconnaître la voix de sœur Léocadie, s'approcha sans défiance.

— Par ici ! par ici ! pistole n° 7, dit Vanda qui se retira à l'intérieur de la chambre. J'ai éteint ma lampe et nous sommes dans l'obscurité.

Sœur Ursule entra....

Aussitôt la belle Marton, qui avait deviné le plan de Vanda, ferma vivement la porte.

En même temps, Vanda sauta à la gorge de la jeune religieuse, la renversa sous elle et lui dit :

— Ma petite, je ne vous ferai du mal que si vous vous débattez...

Et, comme sœur Léocadie, elle la mit dans l'impossibilité de crier en se servant du fichu de Marton et le lui fourrant dans la bouche en guise de poire d'angoisse.

En un tour de main, aidée par la belle Marton, Vanda eut garrotté la jeune sœur avec un drap de lit qu'elle fendit en deux d'un coup de ciseaux.

Puis les deux sœurs furent déshabillées, et sœur Léocadie débarrassée de ce soulier qui chaussait son pied-bot.

Cette dernière était si épouvantée qu'elle se laissa faire et n'opposa d'autre résistance que de lever les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin.

La jeune sœur, qui considérait sœur Léocadie comme sa supérieure, imita cette résignation. Ce fut l'affaire d'un quart d'heure.

La belle Marton revêtit la robe et la coiffe de sœur

Ursule ; Vanda s'embéguina dans les habits de sœur Léocadie et chaussa son pied gauche du fameux soulier.

Puis, quand ce fut fait, elle s'arma de la lanterne de sœur Ursule, du trousseau de clés qu'elle avait pris à la ceinture de sœur Léocadie, et dit à Marton :

Allons ! viens... Nous n'avons pas de temps à perdre.

Neuf heures sonnaient.

La fausse sœur Léocadie, qui avait jeté sœur Ursule sur le lit de Marton, ferma alors la porte de la pistole, puis une religieuse, qui se trouvait à l'autre bout du corridor, l'entendit qui disait à Marton d'une voix qui était bien celle de la vraie sœur Léocadie :

— Ah ! ma petite... j'en ai vu bien d'autres !...

Puis on entendit retentir dans les corridors le fameux pied-bot.

Et les quelques religieuses, éparses encore ça et là, se gardaient bien d'aborder la quintense sœur Léocadie, toujours prête à chercher querelle à quelqu'une de ses compagnes.

Les fausses religieuses parcoururent ainsi le long chemin qui sépare le corridor Saint-Vincent-de-Paul du greffe.

Le pied-bot annonçait sœur Léocadie ; la clé maîtresse ouvrait les portes, et Vanda grondait chaque

fois qu'elle rencontrait quelque religieuse, de façon à la tenir à distance.

Elle s'était si bien embéguinée dans les coiffes de la vraie sœur Léocadie, qu'on voyait à peine le bout de son nez.

D'ailleurs, elle gesticulait avec une telle animation, que la lanterne allait et venait, et laissait toujours sa tête dans une pénombre.

Elle descendit l'escalier qui conduisait au greffe, toujours grondant, toujours faisant sonner son pied-bot.

Le brigadier, qui lisait son journal assis auprès du poêle, cria au portier-consigne :

— Gare ! voici sœur Léocadie qui va se plaindre au directeur pour la sixième fois d'aujourd'hui.

Vanda pénétra dans le greffe comme un ouragan, et, de la voix la plus hargneuse et la plus courroucée qu'eut jamais eue sœur Léocadie, elle dit à la belle Marton :

— Venez, ma petite, venez ! nous allons en référer u directeur ; nous verrons bien si la justice n'est pas faite pour nous.

Le brigadier, qui craignait une querelle pour lui-même, ne leva point le nez de dessus son journal.

Le portier-consigne se hâta d'ouvrir la porte et s'effaça respectueusement derrière.

Puis, cette porte refermée, tous deux entendirent

le pied-bot qui faisait vacarme dans l'escalier du directeur.

. . . . . .

Cependant Vanda, comme on le pense bien, n'alla point sonner à la porte du redoutable fonctionnaire.

Au premier étage, elle se débarrassa du soulier et dit à Marton :

— Vite ! redescendons... et ne faisons pas de bruit.

A côté de la porte du greffe, à droite, dans le corridor qui est comme la portion libre de la prison, est une autre porte, presque toujours ouverte, et qui l'était du reste ce soir-là.

Cette porte donne sur le chemin de ronde de la prison.

C'est sur ce chemin que s'ouvrent les cuisines, la boulangerie et la buanderie de la prison.

Un factionnaire s'y promène. Au bout, à droite, est une porte cochère qui donne sur le boulevard de Magenta.

Cette porte est celle par où passent les mortes.

Il pleuvait à verse. Le factionnaire était dans sa guérite ; la nuit était sombre.

Vanda s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Mais, madame, dit la belle Marton, il faudra nous cacher quelque part ou attendre que la voiture du boulanger ou du boucher entrent demain, au

petit jour. Comme ça, on peut essayer de filer.

— Je n'ai pas le temps d'attendre à demain, répondit Vanda.

Et elle se glissa, sous la pluie, jusqu'au mur du chemin de ronde, tout auprès de la porte.

En cet endroit, quand on lève la tête, on voit une haute maison à locataires, dont la façade est sur le boulevard Magenta, et dont les toits dominent les murs de Saint-Lazare.

Vanda tâtonna un moment le long du mur avec sa main, puis tout à coup elle rencontra une petite corde qui paraissait pendre du haut du ciel.

Marton l'avait suivie, et ses yeux, habitués depuis un moment à l'obscurité, remarquèrent cette corde.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

Vanda ne répondit point à Marton, mais elle secoua la corde comme elle eût fait d'un gland de sonnette.

Puis elle leva la tête et fixa son regard sur le toit de la maison.

Deux minutes s'écoulèrent. La pluie tombait par torrents, et le factionnaire, encapuchonné dans son caban de drap gris, n'avait garde de quitter sa guérite.

Tout à coup, auprès de la cordelette si mince qu'on eut dit une ficelle, pendit une corde grosse comme un câble de navire, terminée par une sorte

de boule ronde, véritable écheveaux que les doigts de Vanda se mirent à débrouiller lestement.

La boule de fil devint un vaste filet, et ce filet s'étala sur le sol devant la belle Marton étonnée.

— Tu vois bien, dit Vanda en riant, que nous n'avons pas besoin d'attendre la voiture du boulanger.

— Puis elle prit Marton dans ses bras et se posa avec elle sur le filet étendu.

Après quoi elle tira la cordelette une seconde fois.

Alors la grosse corde remonta peu à peu, le filet s'arrondit comme un sac autour des deux femmes, les couvrant jusque sous l'aisselle.

Puis le filet quitta le sol et les deux prisonnières prirent dans les airs le chemin de la liberté.

LXXXI

Il est temps de revoir un des principaux personnages de notre histoire que nous avons perdu de vue depuis longtemps, — Agénor.

Le jeune baron de Morlux, que nous avons laissé à la gare de l'Ouest, se mettant en route pour Rennes, où sa grand'mère, lui disait-on, l'attendait avec impatience, s'était bien en effet pris de querelle avec un officier durant le trajet et était descendu à Angers pour se battre avec lui.

Agénor était brave; en outre, il se trouvait dans une disposition d'esprit assez fâcheuse, et sa colère de quitter ainsi Paris à l'improviste et sans revoir Antoinette, avait besoin de tomber sur quelqu'un.

Le train était arrivé à Angers avant le jour.

Agénor s'en était allé tout droit à l'hôtel, avait demandé le livre des étrangers et l'avait consulté.

Au nombre des étrangers arrivés la veille se trouvait une personne ainsi désignée :

LE MARQUIS EUGÈNE DE BARENTIN,
*Sous-préfet de***.*

Barentin est un nom de Bretagne assez connu.

Agénor apprit du garçon d'hôtel que le marquis était un jeune homme récemment nommé sous-préfet et qui se rendait à son poste.

A six heures du matin, il lui fit passer sa carte.

Le jeune sous-préfet, qui rêvait d'une préfecture, s'éveilla d'un air assez maussade et écarquilla ses yeux ensommeillés pour déchiffrer la carte du baron.

Mais, entre gentilshommes on se doit des égards, et puis Morlux était également un nom de Bretagne, et le sous-préfet fit prier Agénor de passer dans sa chambre.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je m'arrête à An-

gers, où je ne connais âme qui vive, à la seule fin de me battre avec un officier de la garnison, à qui j'ai donné rendez-vous derrière le château à sept heures précises. Je vous crois Breton?

— Bretonnant, monsieur, dit le sous-préfet qui, devinant l'objet de sa visite, sauta à bas de son lit.

— Je ne connais donc personne ici, reprit Agénor; mais je suis Breton comme vous...

— Je le sais, monsieur.

— Et je viens vous prier de me servir de témoin.

— Un tel service ne se refuse jamais entre gentilshommes, répondit courtoisement le sous-préfet.

Il s'habilla à la hâte et dit encore à Agénor.

— Mais un seul témoin ne suffit pas, et comme vous, monsieur, je ne connais personne à Angers. Cependant, il y avait hier à table d'hôte un jeune homme de bonnes manières, avec qui j'ai échangé quelques mots, et qui m'a paru représenter, en province, quelque importante maison de commerce parisienne. Voulez-vous que je frappe chez lui? Il est justement mon voisin.

Le jeune homme éveillé, comme l'avait été le sous-préfet, accepta le rôle qu'on lui proposait.

Trois quarts d'heure après, Agénor arrivait au rendez-vous avec ses deux témoins.

Cinq minutes plus tard, il avait le fer à la main,

blessait coup sur coup son adversaire rendu furieux et tombait enfin d'un bon coup d'épée dans les côtes.

On le transporta évanoui à l'hôtel ; il eut le délire pendant quarante-huit heures. Le troisième jour il revint à lui et songea à Antoinette ; et, comme le chirurgien du régiment qui l'avait soigné prétendait qu'il serait sur pied dans quatre ou cinq jours, il écrivit à son ami M. Oscar de Marigny, le chargeant de voir Antoinette et de lui remettre une lettre de huit pages, qu'il passa la journée à écrire.

Quant à continuer son voyage vers Rennes, il n'y pensa plus un seul instant, et oublia même d'avertir sa grand'mère de sa mésaventure.

Un moment, cependant, il avait songé à écrire soit à son père, soit à son oncle.

Mais Agénor était un homme de réflexion, et pendant de longues heures qu'il passa cloué dans son lit, il fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique :

Ou son père et son oncle lui avaient dit vrai, et sa grand'mère désirait le voir, et alors il devait bien se garder de les avertir de ce qui lui était arrivé, car ils ne manqueraient pas de lui répondre qu'aussitôt rétabli, il devait continuer son voyage, — ou bien ne l'avaient-ils éloigné de Paris qu'avec l'arrière-pensée de rompre un mariage qui ne leur plai-

sait que médiocrement, et alors il devait revenir à Paris au plus vite et sans crier gare.

Cette dernière proposition prit même dans son esprit une véritable consistance et corrobora sa résolution.

Deux jours s'écoulèrent encore pendant lesquels il fallut toute l'autorité du chirurgien pour l'empêcher de quitter Angers, au risque de rouvrir sa blessure.

Enfin, le matin du cinquième jour, un homme tomba comme une bombe dans sa chambre d'auberge.

Cet homme, c'était Milon.

Milon était allé jusqu'à Rennes; mais le hasard avait voulut que deux officiers qui venaient d'Angers montassent dans l'omnibus qui partait de la gare et se rendait en ville.

Les deux officiers s'étaient assis auprès du colosse, sur la banquette extérieure de l'omnibus.

Ils causaient du duel qui avait eu lieu à Angers; Milon dressa l'oreille en entendant prononcer le nom de Morlux, et, après avoir fait deux questions, il avait tout appris.

Milon retourna à la gare, prit le train d'Angers, et quelques heures après il était auprès d'Agénor.

Agénor avait bien aperçu le colosse une fois,

mais ses traits n'étaient point restés dans sa mémoire.

— Monsieur le baron, lui dit-il, savez-vous qui je suis?

— J'attends que vous me l'appreniez, répondit Agénor un peu étonné.

— On m'appelle Milon.

— Milon!... Vous êtes Milon?

— Oui, monsieur.

— Le Milon de ma chère Antoinette?

— Ah! je vois que vous l'aimez! s'écria Milon, à qui l'exclamation d'Agénor alla jusqu'au fond de l'âme.

— Et c'est elle qui vous envoie, s'écria le jeune homme.

— Non, mais je viens pour elle...

— Pour elle?

Et Agénor regarda Milon.

Le colosse lui prit la main.

— Est-ce bien vrai que vous l'aimez? fit-il.

— Oh! dit Agénor, pouvez-vous me le demander?

— Et si elle courait un danger...

A ce mot, Agénor bondit hors de son lit, l'œil en feu :

— Que dites-vous! exclama-t-il, Antoinette court un danger?...

— Un danger de mort, dit tristement Milon.

Agénor était si faible encore qu'il faillit se trouver mal.

— Et je ne suis pas là pour la sauver! dit-il. Ah! partons... partons sur-le-champ!... dussé-je mourir après!...

Tout blessé, tout mourant qu'il était, Agénor voulut partir le soir même.

Milon lui avait dit :

— Il m'est impossible de m'expliquer : je l'ai juré. Mais vous seul peut-être pouvez sauver Antoinette...

A la gare, Milon expédia la dépêche suivante, sous un nom convenu d'avance :

Au major Avatar, villa Saïd, Paris.

Nous prenons train n° 16. A Chartres, à 11 heures; à Paris à minuit 30. Répondre à Chartres où il faut aller.

DURAND

En route, Milon garda un silence obstiné sur le sort d'Antoinette.

Il se borna à dire à Agénor, qui le suppliait de parler :

— Vous savez qu'Antoinette est d'une grande famille?

— Oui.

— Qu'on lui a volé sa fortune ?

— Oui ; mais je la lui ferai rendre, dit Agénor avec enthousiasme.

— Eh bien ! ce sont les spoliateurs qui la poursuivent de leur haine et veulent attenter à son honheur d'abord, et à sa vie ensuite.

— Mais expliquez-vous donc, de grâce ! murmura Agénor d'une voix fiévreuse.

— Le *maître* vous dira tout, répondit Milon.

— Qu'est-ce que le *maître?* fit Agénor anxieux.

— Un homme qui peut ce qu'il veut, répondit Milon. Un homme qui m'a tiré du bagne et qui a pris Antoinette sous sa protection. Ah! dit encore le colosse, à vous deux vous la sauverez !... ou je ne croirai plus à la bonté de Dieu !

A Chartres, où le train s'arrêtait dix minutes, Milon courut au télégraphe et y trouva la réponse suivante :

A M. Durand, voyageant par le train 16.

J'attends à la gare.

AVATAR.

Agénor, à mesure qu'on approchait de Paris, entrait dans un état de surexcitation qui faisait horriblement souffrir Milon.

Certes, si huit jours auparavant, le jeune roué s'était livré à une foule de calculs, et, en songeant

à épouser Antoinette, avait arrêté son esprit sur la possibilité d'épouser en même temps une fortune considérable, ces préoccupations égoïstes et mesquines n'existaient plus maintenant.

Agénor aimait Antoinette ardemment, saintement, et il eût donné pour elle la dernière goutte de son sang.

Rocambole attendait à la gare.

Il était vêtu sévèrement et tout dans sa mise annonçait le parfait gentleman.

Agénor tressaillit en le reconnaisant, car il l'avait vu au club des Asperges, le soir de sa réception.

— C'est le *maître*, dit Milon au jeune homme de plus en plus étonné.

— Monsieur, lui dit Rocambole en laissant peser sur lui ce regard calme et froid dont le rayonnement avait quelque chose de mystérieusement fascinateur, ne vous occupez ni de ce que je suis ni de ce que j'ai pu être. Je n'ai pas le temps de vous raconter ma biographie, et je ne dois m'occuper que d'Antoinette.

Il fit monter le jeune homme dans une voiture et s'assit auprès de lui en disant à Milon :

— Nous allons chez toi.

Milon indiqua au cocher cet appartement qu'il avait loué au Gros-Caillou et dans lequel il n'avait encore passé qu'une nuit.

Une heure après, le major ouvrait la cassette qui avait été si longtemps enfouie, et tendait à Agénor stupéfait le manuscrit de la baronne Miller.

— Lisez! lui dit-il.

Agénor, que le geste, le regard et l'accent de Rocambole dominaient de plus en plus, prit le manuscrit, le lut et jeta un cri terrible dès les premières lignes.

— Lisez! répéta Rocambole.

Agénor poursuivit sa lecture, jeta un nouveau cri et murmura :

— Mon père!... ô mon père!...

LXXXII

Le baron Philippe de Morlux n'avait jamais beaucoup vécu avec son fils, dont il s'était séparé complétement pour retourner à ses plaisirs, aussitôt que le jeune homme avait atteint sa majorité.

Cependant Agénor aimait son père.

Il l'aimait tendrement, avec ce respect que les gens de race ont coutume de se transmettre pour les ascendants.

La lecture du manuscrit tracé par la baronne Miller fut pour lui un coup de foudre.

Ainsi Antoinette était sa cousine, et la fortune

d'Antoinette, c'étaient son père et son oncle qui l'avaient volée!

Et le vol n'était pas leur unique crime, car la baronne Miller était morte empoisonnée, ainsi que l'attestait une lettre signée du docteur Vincent, — lettre que Rocambole mit sous les yeux d'Agénor.

Un moment foudroyé, le jeune homme se leva tout à coup, l'œil fiévreux, le geste rapide et sec, la parole brève :

— Monsieur, dit-il à Rocambole, je ne sais et ne veux savoir qui vous êtes ; il me suffit que de tels secrets soient en vos mains, pour que ce soit à vous que je fasse part de ma résolution. La race de Morlux, honorable entre toutes, jadis, ne se déshonore pas pendant deux générations consécutives. J'épouserai Antoinette, et je lui rendrai sa fortune tout entière.

— Monsieur, répondit Rocambole avec calme, je croyais que Milon vous avait dit qu'Antoinette avait disparu.

— Disparue! exclama Agénor, qui chancela à ce nouveau coup.

— Mais, dit Rocambole, nous avons retrouvé sa trace, et vous allez pouvoir, grâce à des documents authentiques, la suivre jour par jour et heure par heure.

— Disparue ! disparue ! balbutiait Agénor, qui sentait sa raison lui échapper.

Rocambole étala alors sur la table une espèce de dossier dont toutes les pièces étaient numérotées.

La première était cette fausse lettre du baron Philippe de Morlux invitant Antoinette à venir le voir.

— Ce n'est pas là l'écriture de mon père ! s'écria Agénor.

— Non, sans doute, mais je vous ferai remarquer qu'à peu près à l'heure où on enlevait Antoinette, votre oncle Karle vous mettait en chemin de fer.

— Oh ! lui ! s'écria Agénor, il est capable de tout !

— Attendez... dit Rocambole.

Et il plaça sous les yeux du jeune homme la seconde pièce : c'était le procès-verbal d'arrestation d'Antoinette que Timoléon s'était procuré non sans peine.

Mais Timoléon voulait trouver sa fille et il eût, au besoin, volé les archives de la police.

— Arrêtée !... arrêtée !... exclama Agénor qui couvrit son front de ses deux mains.

— Avec des voleurs et des femmes de mauvaise vie, dit Rocambole.

Et il tendit au jeune homme une troisième pièce qui était la confession pleine et entière de Timoléon.

Les coups de foudre se succédaient pour Agénor; mais il semblait que son énergie vaincue retrouvât une vigueur et une vie nouvelles, à mesure que s'accumulaient pour lui les preuves de l'infamie de son père et surtout de son oncle.

— Ah! dit-il enfin, je n'attendrai pas une heure, pas une minute!

Il voulut s'élancer vers la porte.

Rocambole le retint :

— Où allez-vous, monsieur? dit-il, toujours impassible.

— Je vais à Saint-Lazare! s'écria Agénor, à qui ce mot terrible sembla déchirer la gorge.

— A Saint-Lazare?

— Oui, et il faudra bien que les portes s'ouvrent devant moi, que le directeur m'écoute, que l'aumônier se lève, descende à la chapelle, et célèbre à l'instant une messe nuptiale... ; il faut que la réparation soit égale à l'insulte, il faut... que le monde entier sache que le baron de Morlux est allé épouser sa femme à Saint-Lazare!...

Un sourire glacial vint aux lèvres de Rocambole.

— Monsieur le baron, dit-il, ces choses-là ne se font et ne se disent que dans les romans. La vie réelle est plus positive. Si une pareille chose était possible, vous creuseriez un abîme entre cette jeune

fille et vous. Le monde ne vous permettrait pas d'épouser Antoinette quand vous auriez envoyé votre père à l'échafaud!

Ce mot arracha à Agénor un de ces frissonnements terribles, un des cris d'angoisse que nulle parole humaine ne saurait retracer.

— L'échafaud! balbutia-t-il.

Et il lui sembla, en effet, que les bras rouges de la guillotine se dressaient devant lui, qu'un homme en montait les degrés, et que cet homme... c'était son père!...

Il prit sa tête à deux mains, pirouetta un moment comme si le feu céleste l'eût frappé. Puis, apercevant sur la cheminée les pistolets de Rocambole, il se précipita dessus.

— Que faites-vous? fit celui-ci en les lui arrachant.

— Laissez-moi me tuer! murmura le pauvre jeune homme.

— Et Antoinette? fit Rocambole.

Agénor jeta un nouveau cri :

— Mais que faire alors, dit-il, que faire, mon Dieu?

— Il faut d'abord avoir le courage de tout lire et de tout apprendre, répondit sévèrement Rocambole.

Et il lui tendit le billet que le vicomte Karle de Morlux avait écrit au crayon, et remis dans le fiacre à Timoléon.

Ce billet, d'un laconisme épouvantable, disait :

« Il faut qu'Antoinette soit morte demain soir! »

— Morte! morte! s'écria Agénor en délire.

— Je ne sais si le poison est parvenu à destination, dit Rocambole, mais venez avec moi...

— Où me conduisez-vous? demanda le jeune homme, que la folie commençait à étreindre.

— Voir Antoinette, répondit Rocambole.

— Ah! vous voyez bien!... s'écria Agénor, que nous allons à Saint-Lazare.

— Non, dit Rocambole, ce n'est plus à Saint-Lazare qu'elle est.

— Où est-elle donc, mon Dieu?

— Venez!..., vous le saurez!...

— Et il l'emmena, le tenant par un bras, tandis que Milon le prenait par l'autre; car Agénor, brisé par tant d'émotions, ne pouvait plus se soutenir.

Rocambole avait repris ses pistolets sur la cheminée et les avaient passés à sa ceinture.

Milon et lui portèrent Agénor dans le fiacre qui était resté à la porte, et Rocambole dit au cocher :

— A Montmartre, rue du Chemin-des-Dames.

— Maître... maître..., murmura Milon bouleversé, qu'avez-vous donc fait d'Antoinette?...

— Tais-toi!... et souviens-toi!... dit Rocambole.

La voiture partit.

Elle monta lentement par ces chemins déserts à

une heure du matin, qui, du quartier des Champs-Elysées, conduisent aux Batignolles, en traversant des terrains vagues et des rues en construction.

Sur le boulevard extérieur, le cocher, auprès duquel Timoléon était monté pour lui indiquer la route à suivre, prit la Grande-Rue, puis entra dans le Chemin-des-Dames.

Agénor, accablé sous le poids des révélations qui venaient de lui être faites, n'avait pas prononcé un mot durant le trajet.

Mais quand il se vit dans ce chemin désert et plongé dans les ténèbres, lorsqu'à ce mur blanc qui le bordait d'un côté, il reconnut le cimetière Montmartre, il s'écria d'une voix brisée :

— Oh! mais, c'est au cimetière que vous me conduisez...

Rocambole ne répondit pas.

— Antoinette est morte! dit-il encore.

Même silence.

La voiture s'arrêta.

Elle était à la porte de cette maison où, l'avant-veille, la police était venue pour arrêter Rocambole.

Un homme vint ouvrir.

C'était Rigolo le croque-mort.

Rocambole avait pris Agénor dans ses bras et l'avait sorti de la voiture.

Agénor se fût affaissé sur le sol si Milon ne fût

venu en aide à son maître en prenant le jeune homme sous ses aisselles.

Et il le porta dans le logement de Rigolo.

Il y avait là trois femmes vêtues de noir, dont l'une, la fille Marton, pleurait à chaudes larmes.

Les deux autres, on le devine, étaient Marceline, la femme du croque-mort et Vanda.

Agénor regardait tous ces inconnus avec une sorte de stupeur et n'osait comprendre.

Cependant il fit un pas en arrière en voyant l'habit de Rigolo, l'habit de drap noir mat des pompes funèbres avec le chapeau garni d'un crêpe.

Les trois femmes se trouvaient dans la première pièce. La porte de la seconde était fermée.

— Antoinette? où est Antoinette ? s'écria Agénor.

— Elle est près d'ici, répéta Rocambole.

— Ah! vous n'osez me dire la vérité! s'écria le jeune homme, Antoinette est morte !...

Rocambole alla vers une table sur laquelle était un papier.

— Tenez, dit-il, lisez!...

Et il mit sous les yeux d'Agénor éperdu le procès-verbal de décès de la fille A... dressé à Saint-Lazare et signé par quatre témoins.

Dans le procès-verbal il était dit : que la fille A..., décédée, était bien la fille de la Marlotte, marchande à la toilette du quartier des Halles!...

Agénor se laissa tomber foudroyé sur son siége.

Pendant quelques minutes il demeura la tête dans ses mains anéanti, les yeux enflammés et vides de larmes.

Puis tout à coup il se releva :

— Antoinette est morte, dit-il, je n'ai plus rien à faire en ce monde. Laissez-moi me tuer.

Et d'un geste suppliant il demandait à Rocambole les pistolets que celui-ci avait passés à sa ceinture.

Mais Rocambole lui dit :

— La fille Antoinette, comme dit l'acte de décès, est morte, en effet, monsieur, et son corps a été transporté au cimetière Montmartre, dont nous ne sommes séparés que par le mur qui borde cette rue.

Mais elle n'est point inhumée encore, on lui élève un monument, et en attendant son corps a été déposé dans un caveau provisoire ; ne voulez-vous pas voir une dernière fois celle que vous avez aimée ?

Agénor jeta un cri insensé :

— La voir ! dit-il, la voir !... Antoinette !.. Je pourrai donc me tuer sur ton cercueil.

— Venez, dit Rocambole, qui le prit par la main et fit signe à Rigolo le croque-mort...

LXXXIII

Rocambole entraîna Agénor hors de la maison.

Le jeune homme était soutenu par une sorte d'énergie fiévreuse.

Rocambole l'avait pris sous le bras, et Milon marchait à côté de lui tout frissonnant.

Au bout du Chemin-des-Dames, à droite, le mur du cimetière avait une crevasse ou plutôt une brèche d'environ deux mètres de largeur.

Le terrain du cimetière est un argileux dans lequel l'eau séjourne quelquefois en abondance durant l'hiver.

Il en résulte de graves dégâts pour les murs, qui sont parfois complétement déchaussés.

Alors on jette par terre la portion de mur avariée pour la reconstruire à neuf.

On avait donc fait une brèche le matin même dans le mur, mais la pluie qui était survenue avait empêché de la fermer complétement, et le cimetière était momentanément ouvert.

Rigolo marchait en avant, et ce fut par cette brèche qu'il fit entrer Rocambole, Agénor et Milon.

La nuit était noire, quelques gouttes de pluie tombaient encore.

Les voyageurs nocturnes qui s'engageaient ainsi dans le champ des morts marchaient sur un sol glissant et détrempé, guidés par les pierres blanches se détachant sur l'horizon, funèbres étoiles de ce ciel de la mort.

Parfois, et bien qu'ils fussent guidés par Rigolo, Rocambole et Agénor se heurtaient au grillage d'une tombe ou à une croix noire dressée sur une fosse encore veuve de pierre ou de gazon.

Agénor marchait comme un homme que la mort a déjà pris par la main.

De grosses larmes silencieuses coulaient sur ses membres.

— Oh! disait-il, s'arrêtant parfois, tant il était faible, mon Dieu! donnez-moi la force d'arriver jusqu'à sa tombe, de la voir une dernière fois... Je suis dans le champ du repos... c'est ici que je veux rester...

— Venez, répéta Rocambole.

Les quatre hommes avançaient toujours, et ils venaient de passer sous une voûte qui sépare l'ancien cimetière du nouveau.

En ce moment un long aboiement se fit entendre, et un énorme chien, dont les yeux flamboyaient comme des tisons, arriva en bondissant sur les visiteurs furtifs.

Mais Rigolo se borna à siffler, accompagnant son coup de sifflet de ces mots :

« Paix, Phanor! »

Le chien se tut.

Il appartenait au gardien du cimetière; et de même que le chien d'officier caresse tous les soldats du régiment, celui-là connaissait tous les croque-morts et les flattait de ses cris et du balancement de sa queue.

— Paix! répéta Rigolo.

Le chien étouffa ses grognements d'amitié, comme tout-à-l'heure ses hurlements de gardien fidèle, et il se contenta de lécher les mains de Rigolo.

A mesure qu'on avançait, Agénor sentait une sorte d'énergie fiévreuse succéder à sa prostration, et en même temps sa tête s'égarait quelque peu.

— Vous me prêterez vos pistolets, n'est-ce pas? disait-il à Rocambole, je me tuerai ici... je suis tout porté au cimetière...

— Vous devenez fou, lui dit Rocambole; c'est la douleur qui vous égare...

— Je ne dis pas, fit-il avec un accent hébété.

Rocambole poursuivit :

— Pour vous et pour elle, il vaut mieux qu'elle soit morte.

Agénor s'arrêta brusquement, cherchant à travers les ténèbres à voir les traits de Rocambole et pa-

raissant lui demander l'explication de ces paroles.

Rocambole continua :

— Sans doute, il vaut mieux pour elle qu'elle soit morte, car le crime de votre père et de votre oncle l'aurait poursuivie sans cesse.

— Mon père !... balbutia. Agénor. Ah ! c'est juste, poursuivit-il d'un accent qui touchait à la folie, c'est mon père qui a été son bourreau.

— Non, dit Rocambole, votre père est un homme faible, qui n'a jamais été criminel que parce qu'il a été entraîné par votre oncle.

— Mon oncle ? Ah ! vous avez raison, dit Agénor, c'est un misérable !

— Or, poursuivit Rocambole, si Antoinette avait vécu, Milon et moi, nous aurions voulu non-seulement la défendre, mais lui rendre sa fortune... mais frapper ses persécuteurs...

— Je la vengerai ! dit Agénor avec un cri de rage.

— Sur votre père?

Agénor recula.

— Non, dit-il, puisque vous convenez vous-même que mon père est un homme faible et plus malheureux que coupable.

— Sur votre oncle, alors !...

— Oui, dit Agénor, il n'y a aucune loi morale qui défende à un neveu de se battre avec son oncle,

et je tuerai mon oncle, à l'épée... au pistolet... je ne sais pas !... mais je le tuerai !...

— Vous dites cela, reprit Rocambole qui marchait toujours et sur le bras duquel Agénor avait cessé de s'appuyer, car il avait, en prononçant le mot de vengeance, retrouvé toute sa vigueur, — vous dites cela parce que Antoinette est morte : mais si elle vivait, s'il vous fallait aller dire à votre père : La femme que j'aime et que je voulais épouser, vous l'avez persécutée, dépouillée...

— Taisez-vous ! murmura Agénor, qui se reprit à trembler.

Peu après, Rigolo s'arrêta et dit :

— C'est ici.

On était arrivé au bord d'une immense fosse, de plusieurs mètres de profondeur, et qui ressemblait à un abîme.

C'était la fosse commune.

Jusque-là, le croque-mort et ceux qui le suivaient avaient marchés dans l'obscurité.

Mais alors Rigolo tira de sa poche un briquet et une mèche soufrée.

La mèche allumée répandit autour d'eux une lueur bleuâtre et presque livide, mais qui permit à Rocambole et à Agénor de voir une échelle qui descendait dans la fosse commune.

— Suivez-moi ! dit Rigolo.

Et il s'engagea le premier sur l'échelle.

Agénor avait été si bien repris par son tremblement nerveux et cette extrême faiblesse qui s'était emparée de lui une heure auparavant, que Rocambole dit à Milon :

— Porte-le !

Milon, les cheveux hérissés, murmurait d'une voix brisée :

— Mais c'est donc bien vrai qu'elle est morte !...

Rocambole le regarda sévèrement :

— Mais porte donc monsieur, dit-il.

Le colosse prit dans ses bras Agénor et le souleva comme il eût fait d'un enfant.

Puis il s'engagea sur l'échelle, dont Rocambole descendait les derniers degrés.

En bas de l'échelle, il y avait une excavation protégée par une voûte en maçonnerie.

— Par ici, dit Rigolo, qui élevait sa mèche au-dessus de sa tête pour éclairer ses compagnons.

Rocambole le suivait.

Agénor, que Milon portait toujours, se trouva alors dans une espèce de corridor souterrain dans lequel il y avait à droite et à gauche des cercueils superposés.

Ce souterrain était un de ces caveaux provisoires où l'on dépose les morts qu'attend une sépulture particulière.

Milon tremblait aussi fort qu'Agénor, dont les dents claquaient sous le poids d'une terreur vertigineuse.

Enfin, Rigolo s'arrêta devant une bière en simple bois blanc.

— C'est là!... dit-il.

Agénor s'échappa des bras de Milon, se précipita sur le cercueil, qu'il couvrit de son corps, et s'écria d'une voix brisée par les sanglots :

— Antoinette!... chère Antoinette!... toi qui étais déjà ma femme devant Dieu...

Et il versait de grosses larmes, se tordait les mains, et, tout à coup, relevant la tête :

— Oh! tuez-moi, monsieur! tuez-moi, par pitié! disait-il à Rocambole.

Mais Rocambole fit un signe à Milon, plus pâle qu'un fantôme et sur le visage décomposé duquel la flamme de la mèche soufrée jetait ses tons livides.

Et Milon arracha Agénor de dessus le cercueil.

Alors, sur un nouvau signe du maître, Rigolo se baissa, dévissa le couvercle de la bière, qui ne tenait que légèrement, et Agénor, que Milon maintenait avec peine, jeta un nouveau et suprême cri...

C'était bien le cercueil d'Antoinette.

La jeune fille était étendue les mains croisées sur sa poitrine, encore revêtue de l'affreux costume de Saint-Lazare.

— Mais elle a l'air de dormir! s'écria Agénor en se précipitant de nouveau sur le cercueil, et cette fois en approchant ses lèvres du front glacé de la morte.

Puis on l'entendit répéter avec des sanglots :

— Antoinette... ma bien-aimée... Non, il n'est pas possible que Dieu t'ait rappelée à lui... Antoinette, ma vie... mon amour... ne m'entends-tu pas?... et ne vas-tu pas sortir de ce sommeil léthargique qui t'étreint?...

Et il la couvrait de baisers pieux, puis se relevait et regardait les trois témoins de son désespoir, mornes et silencieux tous trois, et puis encore il s'agenouillait de nouveau et promenait ses lèvres fiévreuses sur ce front qui avait la froideur du marbre, répétant :

— Antoinette!... Antoinette!... Non, il est impossible que Dieu l'ait permis... Non, Antoinette, tu n'es pas morte!...

Mais alors Rocambole le prit par le bras et le força de se relever; puis, appuyant sur lui ce regard devant lequel tout tremblait et se courbait frissonnant, ce regard calme et terrible à la fois qui justifiait si bien ce nom de *maître* qu'on lui donnait :

— Et si elle n'était pas morte, en effet? dit-il.

LXXXIV

Agénor jeta un cri.

Puis il demeura comme pétrifié, sans voix, sans haleine, regardant Rocambole d'un œil stupide.

Milon, lui aussi, avait poussé un cri, mais c'était un cri de soulagement;

Car le colosse, même en voyant la jeune fille étendue dans son cercueil, n'avait pu croire tout à fait que le *maître,* celui qui pouvait tout, l'eût laissée mourir.

— Oui, répéta Rocambole, si elle n'était pas morte, que feriez-vous?

— Oh ! ma raison s'égare !... balbutia Agénor qui s'était repris à trembler.

— Si ce sommeil, qui a les apparences de la mort, poursuivit Rocambole, n'était, en effet, qu'un sommeil léthargique, je vous le demande, que feriez-vous?

— Oh ! répondit Agénor d'une voix égarée, vous me le demandez !... Si Antoinette n'était pas morte... mais elle serait ma femme!...

— Et sa fortune ?

— Il faudrait bien qu'on la lui rendît !... s'écria-t-il.

— Et sa mère assassinée... la vengeriez-vous?...

Il jeta un cri encore, et un nom passa sur ses lèvres comme s'il les eût brûlées.

— Mon père !...

— Antoinette pardonnerait peut-être à votre père...

Ces mots produisirent sur Agénor une sensation électrique qui lui parcoururent tout le corps :

— Oh ! dit-il, je tuerai mon oncle.

— Non, dit Rocambole, ce n'est pas vous qui le frapperez...

— Et qui donc ? demanda le jeune homme tout frémissant.

— Moi, dit Rocambole avec son calme terrible.

— Mais Antoinette est morte !... dit Agénor, qui s'agenouilla de nouveau devant le cercueil et éclata en sanglots.

— Oui, répondit Rocambole, la fille A... comme disent les journaux, la prisonnière de Saint-Lazare, qui avait pour mère la Marlotte, est morte, et les livres mortuaires de la prison en font foi ; mais Antoinette Miller, votre cousine, votre femme...

Il s'arrêta. Agénor joignit les mains.

— Achevez... achevez !... supplia-t-il.

— Celle-là, dit Rocambole, elle peut sortir de son cercueil, elle peut rouvrir les yeux, elle peut vivre et placer sa main dans la vôtre, si je le veux...

Milon avait au front la sueur de l'angoisse, et on eut entendu les battements du cœur de Rigolo.

— Si vous le voulez? s'écria Agénor.

— Si je le veux! dit Rocambole.

— Oh! je le savais bien! exclama Milon, que le maître se jouait de la mort et qu'elle lui obéirait!

— Et pourquoi ne le voudriez-vous pas? demanda Agénor frémissant.

— Je ne le voudrai pas si vous me résistez...

— Moi?

— Si vous ne me jurez pas, sur l'honneur, ici même, devant ce corps inanimé, de m'obéir aveuglément, quoi que je veuille et quoi que je fasse...

— Je vous obéirai... je serai votre esclave... je vous le jure!... répondit Agénor d'une voix haletante... mais rendez-moi Antoinette...

Et il avait les yeux rivés sur la pauvre fille immobile, et il n'osait plus se pencher sur le cercueil.

— Oh! pas ici, dit Rocambole... On ne réveille pas les vivants au milieu des morts!

Alors il se pencha à son tour sur la bière, prit la morte dans ses bras et la souleva.

Puis il la tendit silencieusement à Milon.

Milon eut alors ce rugissement joyeux de la lionne emportant son lionceau pour le soustraire à tout danger...

Et il la pressa sur son cœur, riant et pleurant,

puis il s'élança hors du caveau et prit la fuite.

Mais Rocambole et Rigolo le suivaient, soutenant toujours Agénor.

Quand ils furent hors du caveau provisoire, Rigolo éteignit sa torche, et le voyage à travers l'obscurité et la boue gluante du cimetière recommença.

. . . . . .

— O l'enfant de ma maîtresse bien-aimée! disait le bon Milon en courant et serrant sur sa poitrine le corps de sa chère Antoinette ; ô toi, que j'aime comme ma fille... tu vas donc rouvrir les yeux?... tu vas donc revenir à la vie ?... car le maître l'a dit... et le maître ne ment jamais!...

Et Milon courait emportant son fardeau comme un avare son trésor, et il arriva à la brèche du cimetière bien avant Rocambole et les autres.

La porte de la maison était restée ouverte, et un filet de lumière, qui partait du logement de Rigolo et de Marceline, guidait maintenant Milon.

Il entra comme une bombe, comme le tonnerre, riant et pleurant de plus belle.

Et il déposa sur le lit de Marceline la jeune fille toujours immobile et froide, aux yeux de Vanda et de Marton.

— Vous voyez bien qu'elle est morte, dit alors la belle Marton, qui pleurait toujours.

— Non, répondit Vanda; et comme elle est déjà

sortie de sa tombe, elle va sortir de ce sommeil de mort qui l'oppresse.

Rocambole entra, suivi d'Agénor et de Rigolo.

Le *maître* s'approcha du lit, contempla silencieusement une minute la pauvre fille qui, en effet, paraissait dormir, et tressaillit profondément :

— Qu'elle est belle ! dit-il.

C'était la première fois que Rocambole voyait Antoinette, et cependant, on savait quels efforts il avait fait pour le sauver :

Agénor s'était agenouillé devant le lit, et il tenait dans ses mains la main glacée d'Antoinette.

— Ecoutez-moi, dit alors Rocambole. Il m'eût été possible de faire sortir Antoinette vivante de Saint-Lazare, mais je ne l'ai pas voulu ; il ne faut pas que celle qui doit être un jour votre femme puisse être jamais soupçonnée d'avoir été en contact avec des femmes perdues ; il ne faut pas non plus que ce misérable que vous reniez désormais pour votre oncle, cet infâme vicomte Karle, à qui sans déshonorer le nom qu'il porte, car ce nom c'est le vôtre, je réserve un châtiment terrible, sorte un moment de la sécurité où l'a plongé le décès de la femme enfermée à Saint-Lazare. Comprenez-vous ?

— Oui, dit Agénor, mais elle est toujours là !... froide... inanimée... morte, peut-être...

— Je vais lui rendre la vie dit Rocambole.

Alors un silence se fit, pendant lequel on eut entendu les pulsations de tous les cœurs.

La belle Marton avait cesser de pleurer, et ses yeux, maintenant, rayonnaient d'espoir.

Rocambole regarda encore Agénor.

— Ecoutez-moi bien, dit-il, je ne suis ni médecin ni savant, ni charlatan, ni sorcier.

L'état où se trouve cette jeune fille est un état de catalepsie complète.

J'ai eu autrefois des relations avec un médecin nègre qui avait fait une étude approfondie des poisons, et je tiens de lui une substance qui amène cette catalepsie dont je vous parle et dont vous voyez un exemple.

Cette substance se nomme le *curare*. C'est le poison dans lequel les Indiens trempent leurs flèches. Ses effets sont foudroyants ; il fait passer l'homme le plus robuste à un état de paralysie qui ressemble tellement à la mort, que nul ne peut affirmer que la personne foudroyée ne soit pas véritablement trépassée.

— Après ? après ? fit Agénor avec angoisse.

— Antoinette, poursuivit Rocambole avec calme, a pris une pilule de curare, de la grosseur d'une tête d'épingle, et soudain le cœur a cessé de battre, le sang de circuler et son corps est devenu froid comme il l'est encore...

— Maître, maître, murmura Milon, rendez-lui donc bien vite la vie, car, ne le voyez-vous pas ? M. Agénor et moi nous nous sentons mourir...

— Attends encore...

Et Rocambole continua :

— Il faut un temps assez long pour que le curare qui, en dix secondes, a amené la mort apparente, produise la mort réelle ; et, dans l'intervalle, il suffit de l'emploi d'un autre poison pour le paralyser complétement.

En même temps, Rocambole tira de sa poche un petit flacon d'un demi-pouce de longueur, soigneusement fermé, et avec le flacon une lancette.

Le flacon contenait une petite liqueur blanchâtre.

Puis il dit encore :

— Je vais tremper ma lancette dans ce flacon, puis je piquerai le bras de cette jeune fille et sur-le-champ, ce corps inanimé tressaillera, le cœur battra, le sang reprendra son éternel voyage du cœur aux extrémités et des extrémités au cœur. Puis, avant une heure, Antoinette ouvrira les yeux ..

— Faites vite, maître !... s'écria Milon avec anxiété.

Et comme le lit ne touchait point au mur, Vanda et la belle Marton, qui suspendait son haleine, passèrent dans la ruelle pour mieux voir le miracle de la résurrection.

Rocambole se pencha sur la jeune fille, retroussa la large manche de la robe prisonnière et mit à nu un bras blanc comme l'albâtre avec de belles veines bleues.

Puis, débouchant lestement le flacon, il y trempa sa lancette, et approcha le petit instrument de l'une de ces belles veines où le sang paraissait figé.

En ce moment Milon, le colosse, fut pris d'une telle faiblesse qu'à son tour il fut obligé de s'appuyer sur Agénor.

Agénor vivait un siècle en une seconde.

L'acier mordit la chair, la lancette piqua la veine.

Puis Rocambole recula et attendit.

Mais la morte ne bougea pas, et Rocambole, au bout d'une minute qui fut une éternité, pâlit tout à coup et devint livide.

— Maître... maître !... s'écria Milon, vous voyez bien qu'elle ne bouge pas.

Rocambole eut ce terrible frémissement de narines qui d'ordinaire trahissait ses plus violentes émotions.

— Ah ! elle est morte ! s'écria Agénor avec une explosion de douleur.

— Mon Dieu ! murmura Rocambole frémissant, aurais-je trop attendu ?

Et il recula encore, ses cheveux hérissés, son œil

désespéré fixé sur Antoinette endormie du sommeil suprême...

LXXXV

L'éternité passa dans les trois minutes qui suivirent.

Rigolo soutenait Agénor dans ses bras. Milon s'était laissé tomber à genoux; un flot de larmes un moment contenues jaillissait maintenant des deux yeux de Marton, qui répétait d'une voix déchirante :

— Morte ! morte !...

Vanda regardait le maître, et pour la première fois, elle doutait de lui.

Rocambole avait un frémissement par tout le corps, et ses narines dilatées aspiraient l'air bruyamment.

— Morte ! bien morte ! répétait Milon le visage baigné de grosses larmes, qui coulaient lentement et une à une.

— Ah ! ma bien-aimée !... s'écria Agénor, qui, pris d'un accès de douleur folle, se dégagea des mains de Rigolo et voulut se précipiter sur le corps d'Antoinette.

Mais Rocambole le repoussa.

Puis, trempant de nouveau sa lancette dans le flacon, il retroussa la manche du bras droit, comme

il avait mis à nu le bras gauche, et il piqua une autre veine.

Il y eut encore un moment d'espoir...

Milon se dressa lentement; Agénor joignit les mains ; Marton suspendit ses cris et ses larmes...

Quant à Vanda, elle regarda le maître.

C'était sur son visage désormais qu'il fallait chercher si Antoinette était bien réellement morte.

Une minute s'écoula encore...

Antoinette conservait la raideur et l'impassibilité de la mort.

Rocambole se tourna vers Agénor, prit les pistolets qu'il avait à sa ceinture et les lui tendit :

— Monsieur, dit-il, je vous demande deux minutes encore. Si dans deux minutes il ne s'est produit aucun tressaillement dans le corps de votre fiancée, c'est qu'elle sera véritablement morte. Alors, monsieur, je vous le demande en grâce, avant de vous tuer vous-même, tuez-moi !...

Agénor prit les pistolets et ne répondit pas, et Milon, l'esclave fanatique du maître, Milon ne les lui arracha point.

Rocambole tira sa montre, — un chronomètre qui marquait les secondes.

Puis il découvrit la poitrine de la morte, et, l'œil fixé sur cette aiguille, qui en ce moment mesurait sa destinée, il posa la main sur le cœur.

L'aiguille marchait, et l'on entendait le tic-tac du chronomètre, tant les personnes qui se trouvaient là faisaient silence.

Vanda regardait toujours le maître ;

Le maître, agité d'un frémissement convulsif ; le maître, dont la vie tout entière semblait s'être réfugiée dans le regard.

Et l'aiguille marchait toujours, et Antoinette conservait l'immobilité de la mort.

Mais comme la cent-vingtième seconde allait suivre les autres, Rocambole retira brusquement sa main et il appuya sa tête sur la poitrine de la jeune fille, l'oreille reposant sur le cœur. Puis, soudain, cette tête se releva et le visage livide subit une transfiguration complète :

— Elle vit ! dit-il.

Et son œil brilla d'une telle joie qu'un cri de délivrance se dégagea de toutes ces poitrines oppressées.

— Elle vit, répéta Rocambole avec l'accent de la conviction : j'entends les battements de son cœur.

Ce fut alors une scène impossible à rendre.

Rocambole attira Agénor et lui fit placer son oreille sur la poitrine d'Antoinette.

Et Agénor s'écria :

— Et moi aussi, j'entends battre le cœur !

Puis ce fut le tour de Vanda, puis celui de Milon...

Et la belle Marton se mit à genoux et murmura :

— Mon Dieu ! nous avons pourtant douté de votre bonté.

Le cœur d'Antoinette battait distinctement, en même temps qu'une sorte de chaleur montait des profondeurs du corps à la surface et remplaçait ce froid glacial qui avait fait croire à la mort.

— O ma bien-aimée ! s'écria Agénor, qui se précipitant de nouveau sur Antoinette endormie, voulut la prendre dans ses bras.

Mais Rocambole l'arrêta encore.

— Arrière tous ! dit-il.

Et comme on s'éloignait du lit, repris par l'angoisse, il rassura tout le monde d'un mot :

— Elle vit, dit-il, et je réponds d'elle... Mais ne croyez pas que la catalepsie cesse tout de suite. Le curare avait agi si promptement sur cette organisation délicate, qu'une heure de plus il était trop tard, et les effets du contre-poison seront longs à se produire.

— Mais quand rouvrira-t-elle les yeux ? demanda Agénor d'une voix étranglée.

— Dans une heure.

Les lèvres d'Antoinette s'entr'ouvrirent légèrement alors. Rocambole se pencha et recueillit un souffle si faible qu'on eût dit un dernier soupir.

— De la chaleur ! de la chaleur ! dit-il.

Et il jeta sur elle sa pelisse doublée de fourrure,

qu'il avait un instant déposée sur une chaise.

La jeune fille fut confiée aux soins des trois femmes, et Rocambole fit un signe à ses compagnons, qui le suivirent dans la rue.

— On va la déshabiller, dit-il. La chaleur du lit lui est nécessaire.

Comme ils se groupaient sur le seuil extérieur de la porte, Rocambole murmura :

— Il a été un moment où j'ai cru que j'allais mourir !...

— Maître, maître, murmura Milon qui pleurait à chaudes larmes, vous êtes grand comme le monde.

— Mais qui êtes-vous donc, vous qui jouez avec le tombeau? s'écria Agénor en lui prenant les mains.

— Un homme qui se repent du mal qu'il a fait autrefois, répondit simplement Rocambole.

Des pas, en cet instant, se firent entendre à l'extrémité de la rue, et une forme humaine se détacha en silhouette noire sur la nuit pluvieuse.

Cet homme marchait à pas précipités et quand il fut tout près de la maison, voyant un homme à la porte, il s'arrêta.

—Timoléon ? fit Rocambole.

L'homme se remit en marche et accourut.

— Timoléon ! exclama Agénor, l'instrument de mon misérable oncle !...

— Un instrument que j'ai brisé, répondit Rocambole.

— Maître, reprit Timoléon d'une voix anxieuse, j'ai tenu mes promesses; allez-vous tenir les vôtres ?

— Oui, répondit Rocambole.

— Ma fille ! où est ma fille?... demanda Timoléon avec angoisse.

— Trouve-toi à six heures du matin au chemin de fer du Nord. Tu rencontras dans la gare Jean le Boucher.

— Et il me dira où elle est ?

— Il l'aura à son bras et te remettra ton billet pour Londres. Car tu pars...

— Vous me chassez de Paris ?

— Non, dit Rocambole, mais je te donne le conseil de filer... La police te cherche.

— La police !... elle me cherche, moi !...

— Et si tu restes, tu seras arrêté avant demain soir.

— Mais de quoi m'accuse-t-on ? balbutia Timoléon.

— D'un vol de cent mille francs commis chez M. le vicomte Karle de Morlux, vol que tu as vainement essayé d'imputer aux anciens *Valets de cœur !*

Là, Rocambole qui venait de subir des tortures sans nom, Rocambole dont le cœur battait encore à rompre sa poitrine, eut un accès d'hilarité subite :

— Nous étions plus forts que cela, mon bon, lui dit-il ; mais crois-moi, ne perds pas de temps, car la

police a une preuve irrécusable de ta culpabilité.

— Une preuve ?

— Oui, dit Rocambole, le portefeuille volé chez M. de Morlux et qu'on a retrouvé chez toi... Il fallait bien que tu fusses puni...

Timoléon jeta un cri de rage et prit la fuite.

. . . . . .

En ce moment, la belle Marton s'élança au dehors et s'écria :

— Venez... venez vite !... elle revient...

Agénor entra le premier et se précipita vers le lit.

Antoinette s'agitait convulsivement et remuait les bras et les lèvres.

Sur un signe de Rocambole, Vanda la mit sur son séant ;

Et de nouveau le lit fut entouré avec une fiévreuse anxiété.

Tout à coup, les lèvres d'Antoinette laissèrent passer quelques sons confus et inarticulés ; puis les sons furent plus dictincts et devinrent des paroles.

— Suis-je donc dans le paradis ? murmura-t-elle.

— Ah ! s'écria Milon, c'est la voix de sa mère !

Agénor s'était agenouillé au pied du lit et couvrait de baisers une des mains d'Antoinette.

— Où suis-je ? répéta-t-elle.

Mais ses yeux étaient fermés encore, et vainement elle passait dessus la main qu'Agénor laissait libre

Elle dit encore :

— Oui, je suis bien morte, je crois... mais, comme j'étais innocente, il est impossible que je ne sois pas dans le paradis.

— Antoinette !... chère Antoinette... murmura Agénor.

Soudain, les paupières de la jeune fille s'ouvrirent, et elle attacha sur Agénor son œil clair et limpide.

— Vous ! murmura-t-elle avec extase.

— Le paradis est descendu sur la terre, dit Agénor.

— Le paradis, c'est l'amour... murmura Rocambole.

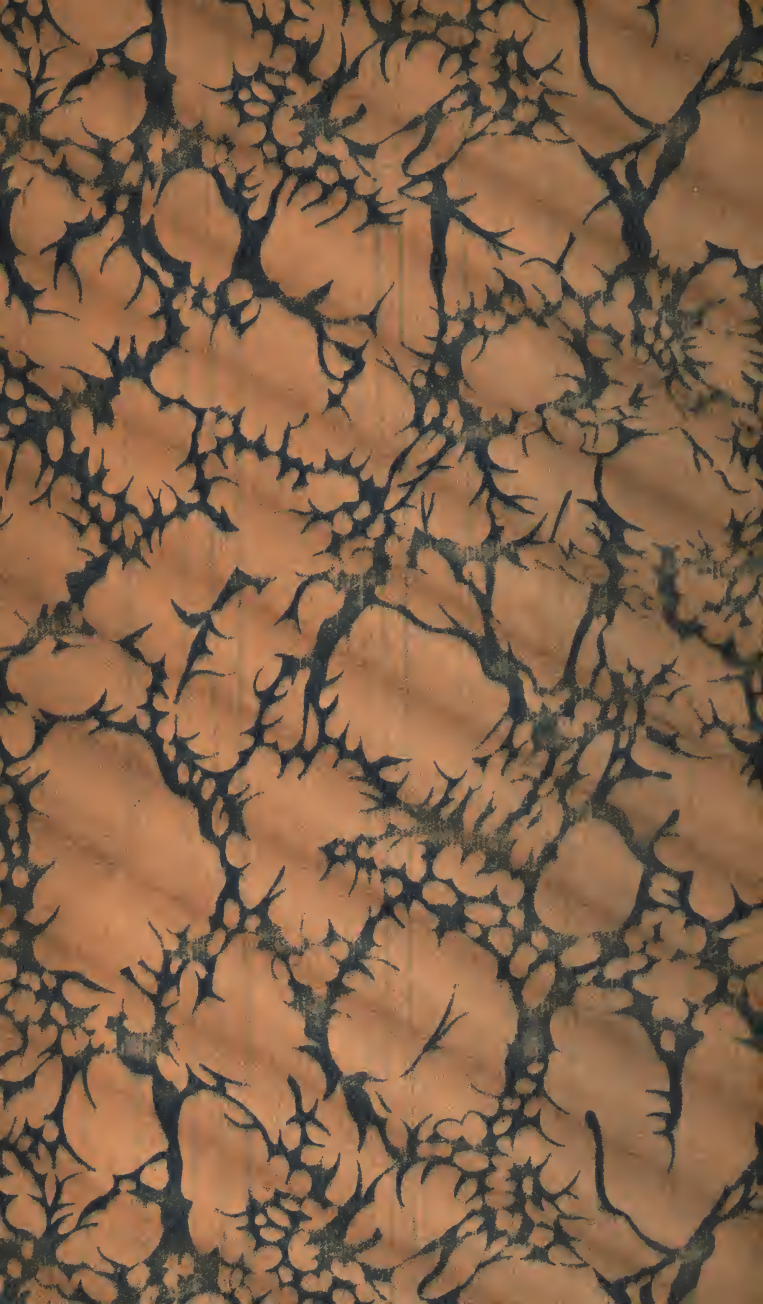
Et l'on vit alors s'éloigner lentement d'Antoinette la ressuscitée, qui ne voyait et n'entendait que son cher Agénor, et se réfugier dans le coin le plus obscur de la chambre, pâles et sombres comme les anges déchus précipités du ciel dans l'abîme :

La belle Marton.

Rocambole le forçat.

Ces deux maudits à qui Dieu fermait le temple de l'amour avec une porte d'airain.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



PQ
2383
P2R4
t.2

Ponson du Terrail, Pierre Alexis

La résurrection de Rocambole

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY